
3 1761 03937 7486



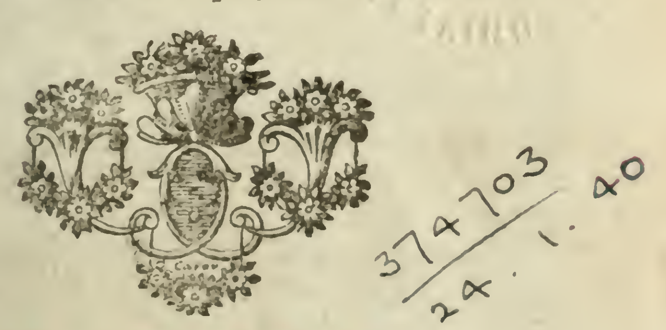




RECUEIL
DE
POESIES
DE M. SEDAINE.

SECONDE ÉDITION;

Revue & augmentée des Pieces faites depuis la premiere, & de plusieurs Airs notés.



A LONDRES,

Et se trouve à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.



AU LECTEUR.

UN Livre ſans Préface, eſt une femme de condition ſans rouge; cela n'annonce point. Auſſi ai-je envie d'en mettre une à ce Recueil; & pour la rendre plus ſinguliere, j'ai deſſein d'y dire la vérité. Ainſi je me garderai bien de dire pour excuſe de ce que je me fais imprimer, que mes amis m'ont forcé de donner ces Vers au Public; qu'on me les a dérobés; que je ſçavois qu'on alloit en faire une édition informe. Non, ce n'eſt point tout cela. Il y a quelque tems qu'on imprima une petite Piece intitulée: *Epitre à mon Habit.* L'Editeur en avoit ſupprimé les Vers de la fin, & la faiſoit finir par une virgule; ce qui n'y mettoit aucun ſens. Le Mercure du mois ſuivant en retrancha encore une douzaine de vers; de ſorte que loin de reſſembler à certain Poëme qu'on a vû croître d'édition en édition juſqu'à la ſeptiéme, mon Epître couroit le riſque d'être à la fin réduite au ſeul titre. Cependant malgré ſon irrégularité, il ſe trouva pluſieurs Rimeurs aſſez modeſtes

pour vouloir l'adopter. Je l'appris, & mon amour-propre s'en autorisa pour me faire abjurer le serment de ne me jamais faire imprimer. Vous êtes, me disoit-il, soupçonné d'un mensonge, d'un plagiat; le cas est sérieux, la probité y est intéressée, réclamez votre Epître; & pour justifier le droit que vous y avez, joignez-y quelques nouvelles productions à peu-près du même ton : on sera plus disposé à croire que vous l'avez faite, lorsqu'il sera démontré par pieces de comparaison que vous avez pû la faire. L'amour-propre est persuasif : je volai sur le champ chez un Libraire, mon Epître à la main. Monsieur, me dit-il au premier coup d'œil, on a déjà vû cela; & puis, toujours des feuilles volantes! Faites-nous des volumes, Monsieur, des volumes. On ne vous demande pas des chefs-d'œuvre; mais que cela supporte une reliûre.

J'avois mon corps de réserve en poche. J'ai peut-être, lui dis-je, ce qu'il vous faut. Mon homme fit mine de parcourir des yeux quelques Pieces, & me dit dédaigneusement : j'ai dans l'idée que cela ne fera pas fortune; songez qu'on ne connoît pas votre nom, & le nom fait passer bien des choses. J'aurois pû répondre que le nom ne fait pas les Pieces; que ce sont au contraire les Pieces qui font un

nom ; que le plus illuſtre de nos Ecrivains n'avoit point de nom, lorſqu'il avoit débuté ; & bien d'autres choſes dont peut-être il ne m'auroit pas ſçu gré : mais je renfermai mon dépit, ſerrai mes Pieces, & les envoyai droit à la Haye, d'où elles ſont revenues tout imprimées. Je leur ſouhaite une bonne fortune : mais je ne pouſſe pas la préſomption juſqu'à m'aſſurer qu'elles l'auront ; car le tems eſt paſſé, où l'on ſe faiſoit une grande réputation avec de petits Vers. J'ai regret, au lieu de m'être amuſé à ces frivolités, de n'avoir pas donné une Piece au Théâtre. Au cas qu'elle n'eût pas pris, j'aurois eû du moins la conſolation de pouvoir dire : c'eſt une cabale qui a prévalu ; c'eſt un Acteur qui a mal joué ; c'eſt le froid, c'eſt le chaud : mais pour un Recueil imprimé, ſi on ne l'achete pas, tout ce que j'aurai à dire, c'eſt que le goût s'éteint en France ; qu'on ne penſe plus ; qu'on ne ſent plus même : & je crois que je le dirai.

J'ai mis fort à leur aiſe ceux qui voudront me deviner ; non pas que j'aie placé au Frontiſpice, ni mes qualités, ni l'anagramme de mon nom : mais on lira quelques détails qui pourront au moins faire deviner ma profeſſion ; & je m'attends bien que quelque lecteur, qui y aura pris garde, pourra me dire par forme d'avis : *Soyez plutôt Mâçon.*

Mais pourquoi ne ſerois-je pas Mâçon & Poëte ? Apollon, mon Seigneur & Maître, a bien été l'un & l'autre. Pourquoi ne tiendrois-je pas un petit coin ſur le Parnaſſe auprès du Menuiſier de Nevers ? Pourquoi n'aſſocierois-je pas ma truelle au villebrequin de Me Adam. Je ſçais bien qu'on a lieu de ſe défier qu'un Mâçon Poëte ne mâçonne mal, & qu'un Poëte Mâçon ne faſſe de méchans Vers. Là-deſſus j'ai fait mon choix : j'aime encore mieux paſſer pour mal verſifier, que pour mal bâtir ; c'eſt pour vivre que je ſuis Mâçon : je ne ſuis Poëte que pour rire.

NOTA. Quoique cette Préface, qui convenoit à la premiere édition de mes ouvrages, convienne moins à celle-ci, & manque de juſteſſe en quelques circonſtances, je l'ai laiſſée telle qu'elle étoit, parce qu'on m'a dit qu'elle avoit plu ; & j'aurois de la peine à en faire une nouvelle qui eût le même ſort.





A
MADAME L. C.

CONTRE le cœur en vain la raiſon ſe mutine ;
Il eſt toujours en nous un penchant qui domine ;
Malgré tous nos efforts il perce, & ſe fait jour;
Et de tous nos penchans le plus fort, c'eſt l'amour.
Il eſt pourtant des cœurs que le ciel fit de glace,
Devant qui deux beaux yeux n'ont jamais trouvé grace ;
Et qui n'ont, ſans amour, qu'un mouvement diſtinct,
Qu'on doit à la nature, & qu'acquitte l'inſtinct.
Mais qu'ils ne ſoient pas fiers de ce triſte mérite :
D'un penchant, quelqu'il ſoit, le cœur n'eſt jamais quitte ;
Son vuide lui fait peur ; & s'il ne peut aimer,
Il ſe crée un objet qui puiſſe l'enflammer.
Tel en un lieu ſtérile, un flexible lierre
Obligé de ramper triſtement ſur la terre,
S'accroche à des cailloux, ſi ſes tendres rameaux
Ne peuvent point atteindre aux branches des ormeaux.
Mais cette phraſe en vain ſeroit brillante ou neuve :
Une comparaiſon ne peut ſervir de preuve.
La vérité veut plus, & pour la prouver mieux

Un exemple à l'inſtant ſe préſente à mes yeux.
Près d'un tas de papiers barbouillés d'écriture,
Orgon enveloppé dans une couverture,
Depuis trois jours entiers ne vivant que de pain,
Reſte ſur ſon pupitre une plume à la main.
Du doux plaiſir d'aimer loin que ſon cœur joüiſſe,
Orgon, le ſombre Orgon ne croit pas qu'on le puiſſe.
Mais quels ſont les accès qui viennent le troubler ?
Pour ſavoir ce qu'il fait, écoutons-le parler.
» Divin problême, enfin je viens de te réſoudre,
» Et tes difficultés ſe réduiſent en poudre.
» Ma joie à ces calculs ne peut ſe contenir.
» Si je n'avois paſſé ces trois nuits ſans dormir,
» Serois-je ſi content ? Algebre, que j'adore,
» Tu me fais triompher : oui, nouveau Pythagore,
» Enchanté du ſuccès qui vient combler mes vœux,
» Aux Muſes volontiers j'immolerois cent bœufs.
Orgon, à votre avis, n'a-t-il pas dans ſon ame
Un objet qui vaut bien une amoureuſe flamme ?
Et dans ſes mouvemens céde-t-il à Dracon,
Qui paſſe à ſoûpirer trois nuits ſous un balcon ?
Citerai-je Damis qu'un penchant invincible
Fait voler ſur les pas d'un ſanglier terrible ?
D'autre côté Cléon fait venir à grands frais
Des livres recherchés, & ne les lit jamais.
Entouré de ſerins de différens plumages,
Druſus paſſe ſa vie à nettoyer des cages.

Alcidas d'une main faite pour l'eſponton,
S'occupe à découper des châteaux de carton.
Nommerai-je l'Acteur, le Joueur, le Fleuriſte ?
Le.... que ſçais-je ? On auroit plutôt fait une liſte
De ces auteurs ſans verve & de ces étourneaux
Qui de leur froids écrits groſſiſſent nos journaux.
Auſſi foible qu'eux tous, ſouvent dans mon délire
En grand ſecret j'ai pris, ou cru prendre la lyre ;
Et ſage en même-tems je laiſſois mes écrits
Dans le réduit obſcur où leur ſort les a mis.
Mais vous avez, Philis, étourdi ma prudence ;
Je ne pus ſur mes Vers obſerver le ſilence;
Enivré de l'encens d'un éloge flatteur,
Je dis : Ils ſont de moi. Vainement un auteur
S'obſtine à ſe cacher ; la vanité contrainte
Paroît ſur ſon viſage, & démaſque la feinte.
Sotte préſomption ! Quand le Ciel bienfaiſant
D'un eſprit enchanteur m'auroit fait le préſent,
L'état qu'il m'a preſcrit eſt peu fait pour l'étude,
Et le Dieu du Parnaſſe aime la ſolitude.
Boileau dans des jardins qu'ornoit le chevrefeuil
N'étoit importuné que des oiſeaux d'Auteuil.
Libre du triſte ſoin qui ſans ceſſe m'opprime,
Son ſeul travail étoit de chercher une rime ;
Par lui cent artiſans dirigés, employés,
De leurs travaux par lui n'étoient pas ſoudoyés ;
Des maçons effrénés, des manœuvres ruſtiques

Ne l'étourdiſſoient point de leurs accens gothiques.
Il pouvoit plaire, hélas! le Ciel à ſes pinceaux
Ne préſentoit jamais que de riants tableaux.
Admiré dans Paris, ſortoit-il de la ville :
Un Sage, un Lamoignon, l'attendoit à Baville.
Libre enfin dans ce lieu cet homme vraîment grand
Permettoit aux vertus de diſpoſer du rang;
Et la poudre du greffe au Satyrique illuſtre,
Bien loin d'être une tache, étoit un nouveau luſtre.
S'il ſe livroit au feu qui produit les bons Vers,
Il ne les offroit point aux yeux de l'Univers,
Que de ſages amis, que des eſprits ſublimes,
N'euſſent dans le creuſet épuré ſes maximes,
Et ſéparé l'or faux qu'il falloit rejetter.
Eh! quels ſont les amis que j'ai pû conſulter?
Sont-ce ces Limoſins, que, comme l'hirondelle,
L'hiver fait diſparoître, & le printems rappelle?
Seroit-ce un Auvergnac, un Suiſſe, un Bas-Normand,
Qui ne ſait de françois que ce mot; De l'argent?
Heureux, heureux encor qu'en proie aux barbariſmes
Je ne faſſe en parlant que quelques ſoléciſmes,
Et qu'admettant des mots de différens patois,
Je n'écrive des Vers Picards & Champenois!
Oui; mais, me dira-t-on, jadis dans l'abondance
Quelqu'un prit ſoin du tems qui ſuivit votre enfance.
Ma vanité craint peu de lever le rideau,
Et de mes premiers jours regarder le tableau.

Avant que le ſoleil pénétrant l'atmoſphére
Eût porté ſes rayons juſques ſur l'hémiſphére,
Arraché chaque jour à l'humble matelas,
Où ſouvent le ſommeil me fuyoit quoique las,
J'allois les reins ployés ébaucher une pierre,
La tailler, l'applanir, la retourner d'équerre.
Souvent le froid m'ôtoit l'uſage de la voix,
Et mon ciſeau glacé s'échappoit de mes doigts.
Le ſoleil dans l'été frappant ſur des murailles,
Par un double foyer me brûloit les entrailles.
La rigueur des ſaiſons, la peine de mes mains,
N'étoient que mes travaux, & non pas mes chagrins;
Un tempérament foible, une ſanté peu ferme,
N'annonçoient à mes maux que le trépas pour terme;
Et l'âge déployant en moi le ſentiment,
Par ce préſent funeſte augmentoit mon tourment.
Enfans efféminés de Virgile & d'Horace,
Eſt-ce là le chemin qui conduit au Parnaſſe?
Et Thalie, à des doigts chargés de durillons,
A-t-elle oſé jamais confier ſes crayons?
Mais devrois-je oublier que ma Muſe craintive
Rendit ſouvent, Philis, votre oreille attentive?
Que même votre main à mes foibles écrits
Sut, en les tranſcrivant, donner un nouveau prix?
Que votre eſtime fut la preuve la plus rare
Du ſuccès.... Mais je ſens que ma plume s'égare;
Votre bonté fit tout; hélas! cette bonté

Eſt dans votre exiſtence une néceſſité;
Les Dieux vous l'ont donnée, afin de nous apprendre
Que jointe avec l'eſprit, l'ame peut être tendre,
Vertueuſe, ſenſible, & ne goûtant, comme eux,
De bonheur que celui de faire des heureux.
Faites-en un, Philis, acceptez mes ouvrages,
Peu connus, il eſt vrai : mais s'ils ont vos ſuffrages;
Et ceux de cet époux rival de vos vertus,
Ils ſeront trop payés, je ne veux rien de plus.





RECUEIL DE POESIES DE M. SEDAINE.

EPITRES, ET DISCOURS.

A MON HABIT.

AH ! mon habit, que je vous remercie,
Que je valus hier, grace à votre valeur !
Je me connois ; & plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon Tailleur,
Par une ſecrette magie,
Ait caché dans vos plis un Taliſman vainqueur,

Capable de gagner & l'esprit & le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil
Auprès de la maîtresse & dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à soûrire,
J'eus le droit d'y parler & parler sans rien dire.
Cette femme à grands falbalas
Me consulta sur l'air de son visage ;
Un Blondin sur un mot d'usage ;
Un Robin sur des operas ;
Ce que je décidai fut le *nec plus ultrà.*
On applaudit à tout, j'avois tant de génie !
Ah ! mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela !
De complimens bons pour une maîtresse
Un petit-maître m'accabla,
Et, pour m'exprimer sa tendresse,
Dans ses propos guindés me dit tout Angola.
Ce Poupart à simple tonsure,
Qui ne songe qu'à vivre, & ne vit que pour soi,
Oublia quelque tems son rabat, sa figure,
Pour ne s'occuper que de moi.
Ce Marquis, autrefois mon ami de Collége,
Me reconnut enfin, & du premier coup d'œil
Il m'accorda par privilége
Un tendre embrassement qu'approuvoit son orgueil.
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,

Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah ! mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.
Mais ma surprise fut extrême :
Je m'apperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opéroit.
J'entrois jadis d'un air discret ;
Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise
J'écoutois en silence, & ne me permettais
Le moindre si, le moindre mais ;
Avec moi tout le monde étoit fort à son aise,
Et moi je ne l'étois jamais ;
Un rien auroit pû me confondre ;
Un regard, tout m'étoit fatal ;
Je ne parlois que pour répondre ;
Je parlois bas, je parlois mal.
Un sot Provincial arrivé par le coche
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau ;
Je me mouchois presqu'au bord de ma poche ;
J'éternuois dans mon chapeau.
On pouvoit me priver sans aucune indécence
De ce salut que l'usage introduit.
Il n'en coûtoit de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher habit,

Tout eſt de mon reſſort, les airs, la ſuffiſance ;
Et ces tons décidés, qu'on prend pour de l'aiſance,
Deviennent mes tons favoris :
Eſt-ce ma faute, à moi, puiſqu'ils ſont applaudis ?
Dieu ! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre Roi.
Dans la Hollande il eſt une autre loi.
En vain j'étalerois ce galon qu'on renomme ;
En vain j'exalterois ſa valeur, ſon debit ;
Ici l'habit fait valoir l'homme,
Là l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous, (Peuple aimable,) où les graces, l'eſprit
Brillent à préſent dans leur force,
L'arbre n'eſt point jugé ſur ſes fleurs, ſur ſon fruit ;
On le juge ſur ſon écorce.



ENVOI A M. L. C.

En lui faisant remettre l'Epître précédente.

CE n'eſt point chez vous que ma Muſe
A rencontré l'intention
Qui pourroit fournir une excuſe
A cette Epître où je m'amuſe,
Guidé par ma réflexion.
Tout homme rempli de droiture
Chez vous doit être toujours bien ;
Et quoi que diſe le maintien
Du vertueux couvert de bure,
Et du fat chargé de dorure,
L'un & l'autre n'y perdent rien.
Par les ſoins de la politeſſe
Qui hait le ſcandale & le bruit ;
Le faquin s'y trouve éconduit ;
Et l'on réſerve la tendreſſe,
Les égards, la délicateſſe,
Pour quiconque ſait héberger
L'eſprit & les vertus enſemble :
Il ne vous faut, pour en juger,
Qu'examiner s'il vous reſſemble.

DISCOURS

Sur les qualités qui constituent la beauté de l'Ame.

NON, je n'admire point, quoi ! la sage Lucrece !
Quoi ! ce Roi qui s'immole au salut de la Grece !
L'Empereur irrité qui pardonne à Cinna !
Curtius ! & Brutus ! Horace ! Porsenna !
Quoi ! ces grands cœurs sur eux remportant la victoire
Ne se sont pas acquis la plus solide gloire ?
N'ont pas eû dans leur temps les plus grandes vertus ;
L'ame la plus sublime & la plus .... Hé ! Titus,
Ce Titus né pour être, & la gloire de Rome,
Et l'exemple des Rois, & le bonheur de l'homme.
Titus ? Soit, celui-ci c'est un homme de bien,
Raisonnons avec ordre, & ne confondons rien,
Vous connoissez Orgon, plus fragile qu'un verre,
De son souffle un enfant le jetteroit par terre,
Et cependant hier entre une heure & minuit,
Lui seul il renversa quatre hommes sur son lit ;
Mais la fievre brulante allumoit ses arteres,
Et triploit le pouvoir des ressorts ordinaires ;
Mais Orgon n'opera ce prodige nouveau
Que dans l'accès cruel d'un transport au cerveau.
Quel homme à votre avis ne seroit ridicule
Qui nous diroit qu'Orgon est aussi fort qu'Hercule ;
Qui voudroit nous forcer d'admirer la fureur
D'un malheureux qu'épuise un instant de vigueur.

C'est ainsi cependant que votre esprit raisonne
Sur ces actes brillants dont l'Univers s'étonne,
Souvent tous les hauts faits de ces illustres morts
De leur esprit tendu n'étoient que des efforts.
La singularité, l'exemple, la contrainte,
La superstition, le desespoir, la crainte,
L'amour, l'ambition, des maîtres, des rivaux
Peuvent pour un instant enfanter un héros.
Ce n'est pas là le mien, & c'est sur sa durée
Que par moi la vertu peut se voir admirée.
On voit mal ses desseins dans des actes trop vifs;
Mais un cours de beaux faits dévoile ses motifs,
Et le motif est tout; mais pour en voir les causes
Retournons en arriere, au principe des choses,
Cherchons l'ame dans l'ame, & suivons ses effets;
Habitante du corps, elle en a les accès,
Toute entiere en nos sens, enchaînée à nos fibres;
Esclave, elle obéit à des ressorts peu libres.
Que le subit effet d'un pouvoir étranger
Les change, ses adjoints la forcent de changer;
Infuse toute en eux, prolongée, étendue,
Selon que la machine est plus ou moins tendue,
Elle cede, ou reprend plus ou moins de chaleur;
S'exalte: & regardez la bachique liqueur,
Cette autre que le chile en sa course prépare,
Et que si lentement la nature répare.
Voyez comme notre ame en proie à ces agents,

Loin de les réprimer careſſe ſes régents ;
Ce buveur ſi poltron quand l'eſtomach eſt vuide ;
Au ſortir de la table eſt un Mars, un Alcide.
Faut-il parler au Roi ? Faut-il changer l'Etat ?
Il eſt prêt : d'autre part ce ſage délicat,
Ce raiſonneur ſi fier de ces ſciences vaines,
Dès qu'un germe brulant vient échauffer ſes veines ;
Il tombe aux pieds d'Iris, il en reçoit la loi ;
Satisfait, il rougit, & ſe moque de ſoi,
En butte aux éguillons d'une ardeur invincible,
La morale gliſſoit ſur ſon ame ſenſible,
Plus leger d'un deſir, à lui-même rendu,
Il rentre dans les cieux dont il eſt deſcendu.
Ce mouvement plus fou, ce point d'honneur ſi rogue,
La bravoure en un mot, cette vertu de dogue *
N'eſt qu'un volcan formé des eſprits animaux
Dont le concours ſubit enflâme nos cerveaux.
Livrez ce janiſſaire impetueux & brave
Aux dangereux decrets d'un perſonnage grave,
Qui pour dompter un pouls moins que lui menaçant,
Fait tirer en douceur vingt poëlettes de ſang ;
Vous ſçaurez ce qu'il eſt près de ſa derniere heure.
Approchez & voyez : c'eſt une femme, il pleure ;
Au Dervis dont hier il ſe faiſoit un jeu,
Il demande en tremblant ce que va penſer Dieu.

* Je n'entends point dire la valeur ; elle eſt un acte ſublime de la raiſon.

Alte-là, direz-vous, ce diſcours téméraire
Chez le Turc inſenſé vous feroit une affaire.
Je le ſçais, mais en France, & loin des Muſulmans
La raiſon peut braver le courroux des Imans.
Je reviens à mon but : plus notre ame commande
Aux divers mouvements que le corps lui demande,
Plus l'amour propre en elle a de droits conteſtés,
Et plus ſon être eſt pur, plus elle a de beautés;
Ainſi donc la raiſon nous dit qu'une belle ame
Eſt celle qui de ſoi, ſans nul effort, s'enflamme,
Qui pour former ſes pas, en regler l'action,
Ne tire que de ſoi ſa propre impulſion.
Une Beauté preſſante, un Tiran qui menace
Ne porte en ſes projets, ni le feu, ni la glace.
Tout eſt par elle vû, non pour quelques inſtants;
Mais ſes yeux éclairez ont parcouru les temps,
Et dans tous ſes deſſeins ſon devoir la décide,
La raiſon eſt ſa regle, & la vertu ſon guide.
Cette vertu n'a pas les deſtins de l'éclair,
Qui ne darde ſes feux dans les plaines de l'air
Que lorſque Jupiter aſſemblant les nuages,
Précipite les vents, la foudre, & les orages.
C'eſt l'aſtre de Vénus qui tire de ſon ſein
Un éclat toujours vif, un feu toujours certain.
Qu'un brouillard, une nue, une vapeur groſſiere
Élevée entre nous, & ſa vive lumiere
La voile à nos regards, par ſon opacité,

C'eſt la faute des yeux & non de ſa clarté
Le ſage Catinat n'étoit pas à Marſaille
Plus grand que dans ſa terre, à Paris, à Verſaille,
Ni moins grand dans ſon parc tondant ſes eſpaliers
Qu'aux inſtants qu'en Piemont il cueilloit des lauriers.
Mais le peuple, le peuple aime les tours de force;
C'eſt de l'éclat qu'il veut, il ne voit que l'écorce.
Qui doute cependant qu'un monſtre, un homme affreux
Ne puiſſe être l'auteur d'un acte généreux?
Les mains teintes du ſang de Rome déchirée,
Silla donne une paix mille fois deſirée;
Il depoſe en grand homme un pouvoir ſouverain,
Et de Tiran qu'il fut, redevient Citoyen,
Je le repete encor, *l'exemple, la contrainte*,
La ſingularité, le deſeſpoir, la crainte,
L'amour, l'ambition, des maîtres, des rivaux
Peuvent pour un inſtant enfanter un héros.
O combien je préfere à mille traits d'hiſtoire
Un fait très peu connu, mais digne de mémoire;
Je vais me délaſſer en vous le racontant.
S.... perd un ami qui ne laiſſe en mourant
Que des dettes, nul bien, deux enfans en bas âge,
Il retranche auſſitôt ſon train, ſon équipage.
Dans le fond d'un fauxbourg il poſſédoit un bien,
Un vieux corps de logis qui ne rapportoit rien.
Il s'y loge; de-là; dès que la ſixiéme heure
Contraignoit l'artiſan à quitter ſa demeure,

Qu'il plût ou qu'il ventât, ſuivi d'un ſeul laquais,
Modeſtement à pied il couroit au Palais :
Là ſoutenant l'éclat de la Magiſtrature,
Il parloit pour les loix, confondoit l'impoſture ;
Par ſon zéle échauffoit les Sénateurs trop lents,
Apprenoit à douter aux eſprits trop ardents.
L'audience levée, il reprenoit bien vîte
Le chemin du fauxbourg, & regagnoit ſon gîte.
Ses confreres ſurpris diſoient, quelle raiſon
Fait changer à S.... ſon train & ſa maiſon.
Il eſt veuf, a du bien, ſes fils ſont au collége :
Aimeroit-il le jeu ? Les femmes ? Non, que ſçai-e ?
C'eſt l'avarice. Hélas ! par nos cœurs dépravés,
Les motifs vertueux ſont les derniers trouvés.
Deux ans coulent ainſi : ſon premier domicile
Étoit vacant, S.... reparoît dans la ville,
Reprend ſes gens, ſon train, tel qu'il avoit été.
Quel fut le réſultat de ſa ſobriété ?
De ce qu'il appelloit des dépenſes frivoles,
Il accumule un fond de deux mille piſtoles,
Les place, & d'un ami les triſtes orphelins
Y retrouvent un pere & de nouveaux deſtins.
De l'auguſte vertu voilà le caractere,
Elle laiſſe parler, fait le bien, ſçait le taire.
Cet acte ſans témoins continué deux ans,
Vole bien au-deſſus de ces faits éclatans,
De ces faits que l'Acteur, héros d'une minute,

Conçoit dans un inſtant, dans l'inſtant exécute,
Et ſouvent aux regards d'un Public attentif,
Que frappe l'action, & jamais le motif.
Plus rare enfin cent fois que Brutus, que Lucrece,
Et que mille héros de Rome & de la Grece
Seroit un mortel vrai qui ſe ſeroit connu,
Aux portes du trépas, quarante ans de vertu.

LE QUADRILLE.

POINT de quartier, je ſuis trop en colere;
Je vais tout net révéler ce myſtere.
Le Dieu des Vers, & le fripon d'Amour
Près de Tempé, rencontrerent un jour
Certain vieillard qui venoit du Parnaſſe;
C'étoit l'Ennui, chargé d'une liaſſe
De Madrigaux, de Chanſons, de Bouquets,
De longs Romans, d'Enigmes, de Sonnets.
Ah! dit Phébus avec un ton critique,
Vivent les ris; j'apperçois ma pratique.
Bon jour, l'Ennui. Bon ſoir, ſire Apollon:
Vous le voyez, je viens de ce vallon
Prendre ces Vers errans à l'aventure,
Morceaux exquis, friande nourriture,
Dont chaque jour je paîs le genre humain.
Je ſuis preſſé, car je dois ce matin

Voir les Plaideurs ; aſſiſter aux toilettes ;
Etre préſent aux propos de Gazettes.
Je ſuis prié d'un grand ſouper ce ſoir ,
Et certain bal doit ſentir mon pouvoir.
Cercles nombreux , Concerts , Académies ;
Tout veut m'avoir , même les Comédies.
Je ſuis , je crois , le plus fêté des Dieux ,
Et mes pavots préſident en tous lieux.
Adieu. Reſtez , dit le fils de Cythére ,
Quelques inſtans : Moi reſter ! Pourquoi faire ?
Vous le verrez. Enfin , bon gré , malgré ,
L'Ennui reſta : mais , dit l'enfant madré ,
Puiſqu'un hazard aujourd'hui nous raſſemble ,
Joüons tous trois : Colin maillard me ſemble
Un joli jeu ; l'Amour au lieu des doigts
Donne à tirer fléches de ſon carquois :
Le pauvre Ennui par un coup d'infortune
En tire deux voulant n'en tirer qu'une.
Ah ! dit l'Amour , il a voulu tricher ;
C'eſt lui , c'eſt lui que nous devons cacher.
Le Dieu peſant leur tendit le viſage ,
Et le bandeau ſervit à ſon uſage ;
L'Amour le ſerre à trois & quatre nœuds :
Attrappe-nous , pauvre Ennui , ſi tu peux.
Ce fut en vain : privé de la lumiere ,
A droite , à gauche , en avant , en arriere ;
D'un pas tardif , & toujours chancelant ,

Il tend les bras ; tantôt vif, tantôt lent,
Il ſe démene, il s'agite, il s'empreſſe ;
Mais lorſqu'Amour & le Dieu du Permeſſe
En rendez-vous ſe trouvent quelque part,
L'Ennui longtems reſte Colin-maillard :
Auſſi fit-il. Fatigué de ſa courſe ;
De ſon bandeau pour derniere reſſource
Il leve un coin adroitement, & voit
Que ſans témoin, & que ſeul il joüoit :
Nos deux fripons avoient gagné la plaine.
Il les appelle, il ſe met hors d'haleine:
Point de nouvelle ; & pour comble de maux
Il apperçoit ſes Vers, ſes Madrigaux,
Taillés, coupés, ſouillés dans la pouſſiere.
Hélas ! dit-il, à me faire la guerre
Par quel méfait t'avois-je donc pouſſé,
Couple de Dieux malfaiſant & ruſé ?
J'ai pris ces Vers, mon vol eſt légitime ;
Phébus lui-même en peut-il faire un crime,
Puiſqu'ils étoient par lui déſavoués,
Et qu'à moi ſeul ils ſemblent dévoués ?
Je prends mon bien par-tout où je le trouve ;
Et pour ce trait faut-il que d'eux j'éprouve
Un procedé ſi noir & ſi piquant ?
Ils m'ont puni de n'être pas méchant :
Mais ils verront ſi, lorſqu'on me provoque,
Je ſuis un Dieu qui de rien ne ſe choque,

Et qu'il ſoit libre à chacun d'outrager.
Si je pardonne avant de me venger,
Que les façons & les cérémonies
Du monde entier ſoient à jamais bannies ;
Qu'on y ſupprime éloges, complimens,
Et tout propos de robe & de rubans ;
Que je renonce à tout panégyrique,
A tout diſcours, & même académique ;
Que l'Opera me donne mon congé,
Si de ce trait je ne ſuis pas vengé.
Mais diſtinguons la faute & le coupable.
L'Amour me ſemble un peu plus excuſable :
C'eſt un enfant ; vengeons-nous de ce tour
Sur Apollon, je pardonne à l'Amour ;
Mon intérêt lui doit quelque indulgence
Pour les époux qu'il met en ma puiſſance.
C'eſt par un jeu qu'on a ſu m'offenſer,
C'eſt par un jeu que je veux repouſſer
Les traits cuiſans d'un ſi ſenſible outrage.
Le Dieu colere en eût dit davantage
Sur ce point là, ſi de longs bâillemens
N'avoient mis fin à ſes emportemens.
Il rêve enſuite, il peſe, il imagine,
Fait, & refait, contredit, examine,
Et tire enfin de ſon triſte cerveau
De divers noms l'aſſemblage nouveau.
A des cartons barbouillés de figures,

De noir, de rouge affreuſes bigarures,
Différemment il donne des valeurs,
Et finement combine leurs couleurs ;
Le nom de l'un de l'autre eſt le contraſte.
L'un eſt dit Ponte, & l'autre eſt nommé Baſte ;
Les plus grands mots lui viennent ſans efforts,
Médiateur, Codille, Matadors ;
Tout ſous ſes mains diverſement s'habille,
Et le jeu fait, il le nomme Quadrille.
Vous ne cherchez, dit-il, qu'à vous duper ;
Voici, mortels, de quoi vous occuper ;
Et toi, Phébus, vante-moi ton empire,
C'eſt par ce jeu que ton pouvoir expire.
Que tes enfans, que tes chers favoris
Soient eſcortés des plaiſirs & des ris :
Ce que l'eſprit, & tes doctes fineſſes
Peuvent ſemer de fleurs enchantereſſes,
Ne ſauront pas enchaîner un inſtant
Trois quadrilleurs qu'un quatriéme attend.
Un nourriſſon ſevré par Uranie,
Paîtri de ſel, & brillant de génie,
Fût-il le ſeul de Paris à Pekin,
Sans ce jeu-ci ne ſera qu'un faquin.
Mais mon éleve, un bon joueur en forme
Dupe jadis, & fripon par réforme,
Eût-il roulé la brouette à Paris,
Fût-il ſans goût, ſans ame, ſans eſprit;

Tel qu'un reſſort démontré par Deſcartes,
Si tout un jour il ſait tenir des cartes,
S'il les ſait battre, & s'il ſait quadriller,
Aura le droit de plaire & de briller.
Joüer c'eſt tout, c'eſt le ſavoir ſuprême.
C'eſt du vieux tems de s'amuſer ſoi-même,
Et de pouvoir ſeul, & d'un front ſerein,
Braver mon ſceptre un bon livre à la main :
Mais à préſent quand on voudra s'ébattre,
C'eſt peu de deux, je veux que l'on ſoit quatre.
J'y parois perdre : hé ! que m'importe à moi ?
Je ſaurai bien y préſider en Roi.
Caché près d'eux, la moindre étourderie,
Une diſpute, une tracaſſerie,
Me feront bien rentrer dans tous les droits
Qui ſembleroient affoiblis par ces loix.
Tel fut, hélas ! l'arrêt trop véritable
Que prononça ce vieillard intraitable.
Jupin l'approuve : auſſi-tôt le Deſtin
Le tranſcrivit ſur ſes tables d'airain.
En vain Phébus en ſtyle Pindarique
Voulut calmer ce Dieu trop colérique :
Rien ne ſervit, l'arrêt étoit dicté.
Sans faute auſſi fut-il exécuté :
Je le ſçais trop, & même hier encore
Il m'éloigna de l'objet que j'adore :
Mais quel n'eût pas été mon déſeſpoir
S'il m'eût privé du plaiſir de le voir !

LE CAFFÉ,

OU

LES AVEUX POETIQUES.

IL étoit nuit, le Ciel fondoit en eau;
Je me trouvois loin de mon domicile :
De crainte de périr dans le premier ruiſſeau
Au cabaret prochain je demande un aſile,
En payant : on accepte, on me gîte à l'étroit.
Dans une chambre près du toit
J'allois, je crois, dormir, aidé par les ténébres,
Quand d'un réduit voiſin, ſéparé par des ais,
J'entendis des accens funebres.
Ne nommons pas l'auteur de ces diſcours ſecrets,
Mais voici ſes aveux, à quelque choſe près.

TRISTES enfans d'une Muſe timide,
Eh quoi! mes Vers, ne plairez-vous jamais?
Je cede vainement au penchant qui me guide;
Pour vous tout eſt de glace, & le lecteur perfide
M'accable à chaque inſtant des plus ſenſibles traits;
Eh quoi! mes Vers, ne plairez-vous jamais?
C'eſt en ſecret que mon cœur le confeſſe;
Pour vous j'ai tout quitté, parens, amis, richeſſe;
Et c'eſt pour vous que me voici gîté

Loin

Loin des humains dans ce bouge écarté.
C'est en ce triste lieu que livré sans réserve
Aux transports, aux fureurs d'une bouillante verve;
Pour vous créer, mes Vers, j'éprouve tour à tour
Les divers sentimens que je veux mettre au jour;
Tantôt apostrophant le plancher que je frappe,
Je lui demande un fils qu'on veut sacrifier,
Et tantôt comme Prince, ou Visir, ou Satrape;
Je brave un fier tyran qui veut m'humilier.
J'avance, je recule en évitant la trappe
Qui sert de porte à mon grenier;
Mais ce réduit affreux ne seroit rien encore,
Et j'oublierois sans peine un gîte fort mauvais;
Si dans l'instant, mes Vers, que je vous fais éclore;
A tous, ainsi qu'à moi, vous paroissiez parfaits.
Ma Muse cependant suit pas à pas le code
Qu'observent à présent nos Auteurs à la mode.
Lorsqu'elle exerce son emploi
Dans une Ode, aussi-tôt Emule de Pindare,
J'évoque le Destin, je frémis, je m'égare;
Je monte dans les cieux qui s'ouvrent devant moi;
Où perçant jusqu'aux bords qu'arrose le Ténare,
Je fais pâlir Pluton d'effroi.
De points interrogans je remplis chaque strophe.
Quoi? Qui? Qu'est-ce? Grands Dieux! ô Rois! ô Prince! ô vous!
Arrêtez.... Ciel....! mais non.... & par une apostrophe

Je fais, quand il me plaît, parler jusqu'aux cailloux.
Si je me sens au bout de ma carriere,
Je fais descendre un Dieu dans un char de lumiere;
Minerve, Mars ou Bellone ou Vénus,
Selon qu'à mon sujet ils se trouvent propices,
Ils sont toujours les bien venus;
Et je donne un poignard & des serpens aux vices,
Et des couronnes aux vertus.
Faut-il un ton plus bas, une Elegie, un Drame,
De vingt Vers en vingt Vers je séme une Epigramme,
Et je mets sur la scene en style de Brebœuf
Un héros sans foiblesse, un caractére neuf.
Pour donner plus de force à mes phrases nouvelles,
Tous mes êtres moraux ont des piés & des aîles,
Des bras, des mains, un sein, des charmes, des attraits;
Et s'ils n'ont point de chaîne, ils ont au moins des traits.
Quand un Auteur a sçu s'imbiber de ce style
Le plan s'offre tout seul ou même est inutile;
Et par le son pompeux d'un superbe adjectif
Je sçai comme on releve un humble substantif;
Et sous un tour moderne, appuyé de la rime,
R'habiller comme neuve une antique maxime.
Fais-je parler deux cœurs qu'enchaînent les Amours:
Esclaves sans bassesse, & parés sans atours,
Par la beauté sans fard d'une pointe saillante;
Ils ornent chaque phrase, & finissent toujours
Par une antithèse brillante.

Veux-je dans une Eclogue introduire Tircis,
Pour rimer à ſon nom, il eſt toujours aſſis;
Si c'eſt ſur un gazon & ſous quelque feuillage,
L'un n'eſt point ſans verdure & l'autre ſans ombrage.
Muſette, chiens, houlette, à l'Idille voués,
Dans les miennes jamais ne furent oubliés;
Et je croirois changer l'ordre de la nature
Si je faiſois couler un ruiſſeau ſans murmure.
Je laiſſe aux ſots rimeurs le Rondeau, le Sonnet;
J'aime les grands morceaux. Mais c'eſt peu de produire,
Conçus, écrits, tranſcrits, corrigés, mis au net,
Mes Vers, dans le grand monde il faut vous introduire.
Sous ces lambris tumultueux,
Où des garçons affectueux
Verſent pour de l'argent de l'eau chaude à la ronde;
Il eſt toujours un coin éloigné du grand monde,
Où tout homme avec du poulmon
A de l'eſprit comme un Demon:
Là, le faux ſavant, l'empirique,
Le gazetier, le politique,
Sont dans leur centre, dans leur lieu;
Souvent un B.... au milieu
Emploie ſa fauſſe Logique
Pour argumenter contre Dieu.
Dans ce cercle bruyant qu'une table ſépare,
Il s'en voit cependant (mais l'eſpece en eſt rare)
Qui ſavent diſtinguer, diſcuter, décider:

Le malheur eſt qu'ils ſont obligés de céder
A la rhétorique barbare
Du premier eſtomac qui contre eux veut plaider.
Même en ces lieux, ſéjour de la Critique
Il eſt toujours un chef, un cenſeur authentique
Qui marque la meſure & qui donne le ton :
Vain, bavard, entêté, moraliſte profond,
Par l'apparence ; il ſait tourner un paradoxe
En phraſe bien ſonnante, il n'importe du fond ;
Et ſi quelque imprudent lui réplique & répond
Par un ſentiment orthodoxe,
Malheur à lui, c'eſt fait, notre homme au large front
Le regarde, le joint, l'attaque & le confond :
Il n'a plus qu'un parti ; qu'il s'en aille, qu'il ſorte,
Et le Ris par échos le ſuit juſqu'à la porte.
En ce terrible auto-da-fé
Qu'un Etranger vienne à paroître,
Et propoſe un cartel à ce cercle échauffé,
Tel jadis qu'en Scythie, on le livre au grand Prêtre
Qui ſur le champ l'immole en l'honneur du caffé.
C'eſt pourtant au Sénat de cette République,
Mes Vers, mes chers enfans, qu'il faut vous préſenter.
Sur le ton du panégyrique,
Mon eſprit d'abord ſait flatter
Cet homme ſi craint, ſi cauſtique,
Et ceux qui doivent m'écouter.
Je commence, on ſe tait : mais peu faits pour l'oreille,

Les accens de ma voix n'ont pas l'art d'enchanter,
(On dit que c'eſt par là que je tiens de Corneille.)
Il faut cependant réciter ;
Mais dès le premier vers un Critique me taxe
D'avoir pris quelque part une penſée, un mot ;
L'un accuſe la rime, un autre la ſyntaxe.
Si par hazard je plais, un petit-maître, un ſot,
Tournant ſur le talon comme ſur un pivot
Dans un endroit brillant d'une Ode ou d'une Epître ;
M'arrêtera tout court pour demander le titre.
L'imprudent ! à l'inſtant où tout me ſert d'écueil,
Où le moindre zéphir peut glacer l'auditoire,
Où de ce tribunal, arbitre de ma gloire,
J'intercepte un ſoûrire, un regard, un clin-d'œil,
Je ne ſens point alors remuer mon orgueil.
Je ne lis qu'en tremblant, je gliſſe avec adreſſe
Sur les mots douloureux un peu trop hazardés,
Et j'appuie avec force à ces traits décidés,
Dont le tour noble & fier captive ma tendreſſe.
Mais lents à m'applaudir, & prompts à critiquer ;
Sur mon ouvrage lû chacun veut s'expliquer.
Si l'on condamne un mot, je voudrois le défendre :
Mais en vain je veux répliquer,
Je ne ſaurois me faire entendre.
Fatigué ce matin de lire & de crier,
Je prends loin du tumulte un Auteur à quartier :
Donnez-moi vos avis ; que je puiſſe connoître

S'ils feroient conformes aux miens ;
Décidez fur mes Vers, vous en êtes le maître.
Je l'écoute en filence, humblement, & le traître
Pour réponfe à l'inftant me récite les fiens.
Ciel ! ô Ciel ! quelle eft ma difgrace !
Mais, me dira quelqu'un, défertez le Parnaffe.
Hé ! le puis-je, grands Dieux, puis-je devenir rien ?
Avec tout autre emploi que celui de Poëte,
Il faudroit être citoyen ;
Envers l'Etat quelle effroyable dette !
Il faudroit amaffer du bien ;
D'un pere chargé d'ans devenir le foutien ;
Moi-même être à mon tour tendre époux & bon pere ;
A mon frere indigent montrer un cœur de frere,
Et n'épargner aucun moyen
D'arracher mon voifin du fein de la mifere.
Ajoute auffi, m'écriai-je irrité,
Qu'il te vaut mieux fouffrir la faim, la pauvreté,
Etre dans un grenier indigent, pauvre here,
Et pâtir par ta vanité,
Que remplir les devoirs d'une fociété
Qui par-là te feroit trop chere.



LE BEL-ESPRIT,

Ou Discours sur la nécessité de se former le cœur avant de faire des ouvrages d'esprit.

IL est passé, cet âge des vertus,
Où l'homme étoit honnête & rien de plus;
Où la bonté, la candeur, la sagesse,
Marchoient avant la grandeur, la richesse;
Où le génie étoit pour rien cité
Sans la droiture, & sans la probité.
L'homme à présent commençant sa carriere,
Loin du grand art qu'enseigne la Bruyere,
Sans s'informer si Dieu lui donne un cœur,
Croit que l'esprit doit faire sa valeur;
Que les talens font le bonheur suprême,
Et qu'il est beau de s'ignorer soi-même.
Un jour, dit-il, quand l'hiver de mes ans
Aura glacé mon esprit & mes sens,
Par un emploi digne alors de mon âge
A la raison je saurai rendre hommage.
Des préjugés & des plaisirs vainqueur,
A la vertu je formerai mon cœur;
Et prémuni de mon expérience,
A peu de frais j'aurai cette science,
Qui demandant trop d'étude & d'efforts,

Du bel-esprit amollit les ressorts :
Mais à présent que la nature sage
D'un noir duvet ombrage mon visage ;
Et qu'affranchi des pédantesques loix ,
L'âge m'annonce & me dicte mes droits ;
Il m'est plus doux , plus sage, plus utile,
De me former l'expression , le style,
Et de savoir vif, malin , & charmant,
Parler, médire , & faire un compliment ;
D'un trait piquant armer une Epigramme ,
Pour deux époux faire une Epithalame.
Ah ! si plus fort & de verve & de ton
Pour le Théâtre... Eh! grands Dieux! que sait-on?
Serois-je enfin la premiere merveille ?
C'est à trente ans qu'on vit briller Corneille.
Souvent l'esprit se déploie & s'étend ,
Et tout d'un coup.... Que je serois content
Si quelque jour, sur les pas de Voltaire,
De mes travaux j'enchantois le Parterre.
Dieux ! quel plaisir & quelle volupté
D'être par-tout cherché , couru , fêté ,
Des Grands, du peuple , aux ruelles, à table ;
Et de charmer, Parasyte agréable ,
Par de bons mots peut-être déplacés
Vingt auditeurs autour de moi pressés ;
Je crois les voir prêts à crier miracle ,
Bouche béante , écouter leur Oracle !

A mes diſcours qu'un trop hardi mortel
Réplique un peu : Taiſez-vous ; c'eſt un tel ;
Lui diroit-on ; & mon ſot en ſilence
Me laiſſeroit gouverner la balance,
Fixer les rangs, peſer tous les écrits,
Leur aſſigner leur valeur & leur prix,
Moins aveuglé par la vaine fumée
De mes raiſons, que de ma renommée.
C'eſt le vrai bien : eh ! que n'ajoûtes-tu ,
Jeune inſenſé, que c'eſt-là la vertu ?
Un matelot tout prêt à fendre l'onde,
Pour s'enrichir de l'or du nouveau monde,
Qui peu ſoigneux des utiles apprêts,
Négligeroit les voiles, les agrès,
Et ſans ſonger aux caprices d'Eole
N'embarqueroit ni cartes ni bouſſole,
Mais dont l'eſquif artiſtement doré
Seroit en tout galamment décoré ;
Ce matelot, en dépit de ſon faſte,
De la raiſon n'auroit que le contraſte.
Et toi, plus fou, tout prêt à naviger
Sur cette mer où tout n'eſt que danger,
Où les accens des monſtres de Sicile,
Ou de Circé la fureur trop habile,
Scylla, Charibde & les vents & les flots
Ont égaré les plus ſages héros,
Tu ſuis la pente où ton eſprit te guide.

Pallas t'a-t-elle accordé ſon Egide ?
Et te couvrant d'un ſecours plus qu'humain ;
Doit-elle en tout te mener par la main,
Et te conduire en nouveau Télémaque
A la ſageſſe & dans le port d'Itaque ?
Non. En ſon lieu je vois à tes côtés
Tous les plaiſirs, toutes les voluptés :
Chacune en paix attend que la nature
De tes reſſorts acheve la ſtructure,
Pour te ſaiſir dépourvû de raiſon,
Et t'enivrer de ſon fatal poiſon.
L'une déjà d'une grappe choiſie
Preſſe pour toi le ſuc & l'ambroiſie ;
Et ſur les pas du ſplendide Comus
Doit te traîner aux autels de Bacchus.
Une autre, hélas! plus sûre enchantereſſe
Près d'un miroir dreſſé par la pareſſe,
Du bout du doigt plaçant un aſſaſſin,
Forge le trait qui doit percer ton ſein.
Une troiſiéme au teint pâle & livide,
D'un œil hagard & d'une main perfide,
Dans un brelan, thrône où juge le Sort,
T'offre la rage ou peut-être la mort.
La Flatterie & toute ſon eſcorte,
Pour t'enlever, déjà forcent ta porte.
La Vanité, l'Amour-propre, l'Orgueil,
Suivent tes pas & t'obſervent de l'œil.

Où te ſauver pour fuir leur embuſcade ?
Vers mes amis.... O jeune Alcibiade !
Celui d'entr'eux le plus ferme à marcher,
Eſt bien ſouvent le plus prompt à broncher.
De leur ſecours en vain ton cœur ſe flatte :
Ce n'eſt qu'en ſoi qu'on trouve ſon Socrate.
C'eſt par toi ſeul, par tes réflexions,
Que tu ſauras régler tes paſſions,
(Sauf toutefois l'aſſiſtance céleſte.)
Pour ce projet ton ſecours ſeul te reſte.
Jette les yeux ſur ces foibles mortels,
Que la vertu voit loin de ſes autels.
Par l'examen des ſectateurs du vice
Préſerve-toi d'être un jour leur complice.
Que le flatteur, le fat, l'ambitieux,
Qui, s'il pouvoit, déthrôneroit ſes Dieux;
Que l'indévot dont la bouche blaſphême,
Que l'hypocrite à l'œil faux, au teint blême;
Que chacun d'eux enfin par ſes excès,
Sauve ton cœur tremblant ſur le ſuccès,
De la fureur où le vice les plonge.
Que le menteur te ſauve du menſonge.
Mais en ſuivant pas à pas cette loi,
Deux grands écueils ſe préſentent à toi;
L'un; que l'aſpect du vice & du déſordre
Peut t'exciter à critiquer, à mordre :
Regarde autrui; mais ſans le cenſurer.

Suce la fleur ; mais ſans la déchirer.
Plus dangereuſe encor que la cenſure,
De l'autre écueil l'atteinte eſt preſque sûre :
La vanité. Ton cœur eſt vertueux :
Qu'il tremble alors d'être préſomptueux.
La vanité, redoutable Syrene,
Parle à notre ame & lui commande en Reine.
Ce ſage alors s'admire ſans effroi,
Et ſe croit Dieu par un regard ſur ſoi.
Les vils humains, tout ce qui l'environne,
N'eſt qu'une ébauche indigne de ſon thrône :
C'eſt de lui ſeul qu'il tient ſa liberté,
Il étoit grand de toute éternité ;
Et tout mortel, ſoit François, ſoit Sarmate,
N'eſt qu'une brute, un ſtupide automate,
Que l'erreur flatte & que l'erreur conduit,
Qui ne vaut pas la peine d'être inſtruit.
Plus d'un Platon par ces fauſſes maximes
Eſt par dégrés deſcendu juſqu'aux crimes :
Plus d'un Icare en traverſant les airs
Trop près du ciel, s'eſt noyé dans les mers.
Fuis donc ce vice avec un ſoin extrême :
En triompher, c'eſt ſe vaincre ſoi-même.
Soumets ton ame à la ſimple équité ;
Et que chez toi l'auguſte vérité,
L'amour du vrai ſoit le cenſeur auſtere,
Qui ſur tes mœurs grave ſon caractere ;

Que tes écrits, que tes moindres discours,
Sans l'affecter, le conserve toujours.
De cet amour découle avec largesse
Ce dou des cieux, la vertu, la sagesse.
Alors, alors, gouverné par ton cœur ;
Que ton esprit écoute son ardeur.
Dans les essors d'une docte manie,
Livre ton ame au feu de ton génie :
Suis tes transports ; & loin de t'arrêter ;
Je chercherois moi-même à t'exciter.
Enchantons-nous par le fruit de tes veilles :
Sois le rival des Boileaux, des Corneilles ;
Sûr que comme eux avec avidité,
Tu saisiras toujours l'utilité ;
Et tout Auteur d'une vertu sincere,
S'il n'atteint pas jusques à l'art de plaire ;
De son ouvrage, encor qu'il soit chétif,
Est trop payé, s'il l'est par le motif.



A MONSIEUR DE V. PEINTRE DE L'ACADÉMIE ROYALE;

Epître adressée sous le nom d'un Eleve de la même Académie.

DIVINITÉS qui regnez au Parnasse,
Muses, de grace excusez mon audace.
Jamais ma voix dans le sacré Vallon
N'osa troubler le repos d'Apollon;
Et mon esprit, jamais dans son délire,
Du Dieu des Vers ne sut monter la lyre:
Mais aujourd'hui, plus hardi qu'autrefois,
J'ose vers vous porter ma foible voix.
Aidez, aidez le transport qui me guide.
Je ne veux point, adulateur perfide,
Peu ménager d'un encens précieux,
Deshonorer le langage des Dieux.
Qu'un froid rimeur dans le fatras d'une Ode
Aille encenser quelque fade pagode,
Et par des mots de lui seul exaltés,
Diviniser des appas frelatés:
Ou qu'au Mercure un Auteur insipide,
Sûr d'avoir bû dans l'onde aganippide,
Brigue son rang pour, en des Vers épais,
Balbutier les douceurs de la paix;
Que ce Gascon qui se titre Poëte....

Mais, dites-vous, quelle audace indiſcrete !
Même à genoux vos efforts impuiſſans
Brûlent déjà d'attaquer les paſſans.
Vous étiez humble, & tout d'un coup ſuperbe ;
Plus faſtueux qu'Horace ou que Malherbe,
Vous déchirez ; & par un fol écart
Vous vous jettez ſur le tiers & le quart.
Il vous ſied bien, chétif enfant d'Apelle,
Non d'Apollon, d'émouvoir la querelle.
Sur vos talens à tort vous vous trompez :
Vos doigts encor de crayon eſtompés,
Foibles garants du feu qui vous conſume,
Sont étonnés de tenir une plume.
Ne prenez plus les Auteurs au colet,
Et retournez à votre chevalet.
Votre couleur dans cette huile broyée
Seche un peu trop & veut être employée.
A cette étude il faut un homme entier.
Retournez-y : faites votre métier ;
Et ſans ſonger à forcer la nature....
Muſe, arrêtez, reſpectez la peinture.
J'ignore encor ſi votre art de rimer
Sur l'art de peindre a le droit de primer :
L'un à mon ſens n'eſt pas moins beau que l'autre,
Et mon métier, je crois, vaut bien le vôtre :
Mêmes leçons, même feu, mêmes loix,
De l'un & l'autre ont confondu les droits.

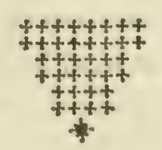
Que votre Homere, & que la Poëſie,
Jadis aux Dieux ait verſé l'ambroiſie :
Qu'à l'univers montrant les immortels,
Il leur ait fait élever des autels :
Que ce grand art, cette verve divine
De Jupiter tire ſon origine ;
Et que l'Amour vous dictant ſes leçons,
Ait le premier arrangé vos chanſons :
Qu'encheriſſant ſur la Mythologie,
Pindare enfin, avec même énergie,
Ait ſu chanter en Vers harmonieux
Quelques mortels auſſi grands que les Dieux ;
Et célébrer, dans ſes fureurs lyriques,
Les combattans des courſes olympiques :
Qu'à vos talens, & qu'à cet art nouveau,
Jadis la Grece ait ſervi de berceau :
Le parallele a-t-il rien qui vous choque ?
Mêmes emplois, mêmes ſoins, même époque ;
Ont fait toujours, ſous mêmes étendarts,
Marcher, courir, les enfans des deux arts :
Mais les détails deviendroient trop ineptes,
Si comparant préceptes à préceptes,
Je faiſois voir que tout, juſqu'aux tranſports,
Met entre nous les plus juſtes rapports,
Intention, fermeté, goût, juſteſſe,
Arrangement, contraſtes, choix, ſageſſe,
Délire enfin, coloris, loix, eſprit ;

Et pour montrer le nœud qui nous unit,
La Poëſie, & ſa ſœur la Peinture,
Ne ſont que l'art de rendre la nature.
Fgaux en tout, les lyriques Auteurs;
Et du pinceau les hardis ſectateurs,
Montrent auſſi, ſoit galans, ſoit auſteres;
Dans leurs travaux, leurs mœurs, leurs caracteres;
Cachés en vain, toujours par quelque endroit
L'homme s'y montre, & l'Auteur diſparoît.
D'un tour aiſé, Racine aimable & tendre,
Rend tout galant juſqu'au cœur d'Alexandre;
Et Deſpréaux dans ſes tableaux divers,
Se montre en tout auſſi pur que ſes Vers.
Qu'Alcimédon ſur un lit de fougere
Peigne piés nuds une jeune bergere,
Dans l'œil fripon avec ſimplicité,
Que ſa main donne à l'ingénuité,
On reconnoît l'ami de la tendreſſe:
Mais que Damon avec non moins d'adreſſe;
Peigne les faits d'un grand Roi, d'un Cyrus;
Ou Glaucias Protecteur de Pyrrhus,
Dans ces ſujets de grandeur, de prudence;
De chaſteté, de bonté, de clémence,
Avec plaiſir que n'admire-t-on pas?
De la vertu l'on reconnoît les pas.
Tous les écueils d'une verve indiſcrette
Sont pour le Peintre, & ſont pour le Poëte;

Et tous les deux ils ſe trouvent ſoumis
Aux traits, aux coups des mêmes ennemis.
Toujours près d'eux il eſt un monſtre étique,
Né de l'orgueil : c'eſt l'affreuſe Critique.
Tout ſert de proie à ſes regards ardens :
D'elle on ne voit que les yeux & les dents.
Au ſombre éclat d'une torche enflâmée
Qu'entoure & ſuit un torrent de fumée,
Ce monſtre attaque avec des dents d'airain
Lyre, pinceau, crayon, ciſeau, burin :
De cris affreux ſa fureur eſt ſuivie ?
A ſes clameurs l'inſatiable Envie
Leve la tête ; & ſortant du tombeau
De ſes ſerpens vient armer ſon flambeau.
La Vertu pure & déſintereſſée
Se rit toujours de leur rage inſenſée ;
Et ne répond à leurs triſtes clameurs
Qu'en oppoſant des talens & des mœurs.
Lorſqu'un Auteur au choix de ſes ouvrages
Sacrifiant les vulgaires ſuffrages,
Dans ſes projets ne montre pour deſſein
Que le deſir qu'il porte dans ſon ſein,
De joindre en tout l'utile à l'agréable,
Eſt-il pour nous rien de plus reſpectable ?
O ! jeunes gens, que même ardeur que moi
Raſſemble ici dans le Palais d'un Roi,
Que dans le Louvre un beau deſir de gloire

Echauffe, anime à la même victoire;
Suivez toujours.... Mais, foible nourriçon,
Il me sied bien de donner la leçon,
Et d'enseigner ce qui fait un grand homme
Tel qu'en fournit Paris, & jadis Rome.
Rome, si chere à mes tendres desirs,
Ah! que mon cœur goûteroit de plaisirs,
Si dans tes murs mes prunelles errantes
Se nourrissoient de tes touches vivantes!
Tu fus jadis le séjour des Césars:
Tu fus long-tems le séjour des beaux Arts.
Pour moi c'est tout; & les travaux de Jules *
Me flattent moins que ceux du Peintre Jules.
Invention, dessein, & coloris,
Vous habitez sous ces fameux lambris.
Séjour charmant, que mon cœur te souhaite!
Mais reprenons mes pinceaux, ma palette;
Car il vaut mieux, sans plus le différer,
Le mériter, que de le célébrer.

* Jules César.



A Mr. D'ARGOUGES, LIEUTENANT CIVIL,

Après la maladie qu'il eut à Fleury pendant les vacances en 1751. Cette Epître lui a été adreſſée dans le mois de Décembre de la même année.

LIEUX charmans, ſéjour de Fleury,
Que la Sageſſe & l'Innocence
Ont choiſi pour leur Tivoly,
Vous comptiez, (frivole eſpérance !)
Offrir à vos maîtres chéris
Leurs amuſemens favoris.
Ces prés, ces bois, cette verdure,
Ce canal, dont la ſource pure
S'étend au loin ſur l'horiſon,
Et qui ſimple dans ſa parure,
Semble creuſé dans ce vallon,
Pour défier l'architecture
De faire mieux que la nature,
Entre deux rives de gazon.
Grands arbres, dont la ſouche antique
Eſt l'allégorie authentique
De la nobleſſe du Patron,
Vous réſiſtiez à la ſaiſon

Qui moiſſonne votre feuillage ;
Et vous diſputiez quelque ombrage
A la fureur de l'Aquilon,
Dans l'eſpoir d'en faire un hommage
Aux mœurs, aux vertus de Caton.
Folle attente ! eſpérances vaines !
Chez vous les fievres inhumaines
L'attendoient avec leurs friſſons,
Pour faire couler dans ſes veines
Et leurs tranſports & leurs poiſons.
C'en eſt fait, le trait homicide
Le frappe : le mal le ſaiſit ;
Et ſous ſon aiguillon perfide
Le tient attaché dans ſon lit.
Sur tous les viſages, empreintes
Je vois les frayeurs & les craintes :
J'entends gémir & ſoupirer :
Toute une famille en allarmes
S'en approche en verſant des larmes,
Qu'elle appréhende de montrer.
Frappés d'une égale triſteſſe,
Le Clergé, le Peuple, les Grands,
Le Barreau, les Arts, les Talens,
Tout s'anime, tout s'intéreſſe :
Chacun plein de ſes mouvemens
Sur les nouvelles qu'on annonce,

Répond avec gémiſſemens ;
Et frémiſſant de la réponſe
On interroge les paſſans.
Déja la Chicanne hardie
Songeoit à ſecoüer ſes fers ;
Et la Fraude & la Perfidie
Au ſeul bruit de ſa maladie
Se recrutoient dans les enfers.
La Juſtice dans le ſilence
En pleurs ſur ſes propres deſtins,
N'oſoit de ſes tremblantes mains
Peſer dans ſa triſte balance
Le fragile ſort des humains.
Mais vainement Thémis friſſonne
Sur le ſort de ſon Magiſtrat :
Un ſecours émané du thrône
Qu'inquiete ſon triſte état, *
Vole vers lui, diſpoſe, ordonne.
La Mort à ces ordres s'étonne ;
La Fievre cede ſans combat.
Veuves, ne ſoyez plus en proie
A vos craintes, à vos douleurs :
Triſte orphelin, ſéchez vos pleurs,
Ou plutôt verſez-en de joie.

* La Reine lui envoya ſon Chirurgien.

Il vit, & le ciel à nos vœux
Accorde un pere, & lui renvoie
Des jours purs, tranquilles, heureux.
Hélas ! ces jours purs & tranquilles,
Sont-ils donc destinés à ceux
Dont les cœurs, les vertus utiles,
Défendent nos biens, nos asyles,
De tous ces complots ténébreux,
Que machinent des ames viles
Contre de foibles malheureux ?
Non : ces illustres personnages
Ont des peines pour leurs partages :
Leur esprit plus grand que nos maux,
Mais soûtenu par le courage,
Ne se délasse d'un ouvrage
Que ployé sous d'autres travaux.
Le citoyen, dans la mollesse,
Songe-t-il s'il est des dangers
Que le sort envieux lui dresse,
Et que dissipe leur sagesse ?
Nous voguons, ingrats passagers :
Le vaisseau touche le rivage ;
Et nous oublions l'homme sage
Dont le bras fuyant le repos,
Nous a fait combattre l'orage
Et tromper la fureur des flots.

Loin de ce vice populaire,
Je désire ce premier jour,
Où tout Paris, alors sincere,
Vient former sa brillante cour,
Et célébrer l'anniversaire
De son respect, de son amour.
Avec la foule qui s'empresse,
Ma respectueuse tendresse
Ira pour contempler ses traits;
Et je verrai, dans mon ivresse,
Mes craintes & mon allegresse
Se confondre avec mes souhaits.



A MONSIEUR DE S. A.

SOUVENT dans quelques Chanſons folles
Contre l'Hymen j'ai déclamé :
Mais mon cœur n'a point confirmé
Mes téméraires hyperboles.
Toi, que mon choix fit mon ami,
Saint A**, reçois ma défenſe.
Je ne parle point à demi,
Et je ſigne ce que je penſe.
S'il en eſt encor dans ce tems,
Trouve moi fille de vingt ans,
Dont le teint de lys & de roſes
En ait l'éclat & la fraîcheur :
Que de ſes levres demi-cloſes
Il ſorte un ſon toujours vainqueur,
Qui de l'oreille paſſe au cœur :
Que deux beaux yeux, bouche jolie,
Jambe fine, & main arrondie,
Soient comptés pour ſes agrémens :
Que ſans détour elle ſoit fine,
Vive ſans nuls emportemens,
D'une humeur folatre & badine :
Qu'elle ait de l'eſprit, des talens,

De la vertu, des ſentimens ;
Tu verras ce même Sedaine
Qui craint tant les engagemens,
Voler au-devant de ſa chaîne,
Et, glorieux de ſon deſtin,
Au char de cette ſouveraine
Se lier de ſa propre main.
L'homme, ſur des preuves ſenſibles,
Eſt moins né pour la liberté,
Que fait pour la captivité :
D'avantages ſouvent nuiſibles
En ſoi-même préoccupé,
De mille chaînes inviſibles
Il eſt ſans ceſſe enveloppé.
Fier pourtant d'un vain équilibre
Que ſa raiſon croit ménager,
Enchaîné, quand il ſe croit libre,
De fers il ne fait que changer.
Quoique l'eſprit humain prétende
Suivre un plan qu'il a ſu tracer,
Souvent dans l'inſtant qu'il commande,
Il obéit ſans le penſer :
Il cede quand il croit forcer.
Ce Souverain qui de ſon thrône
Voit les humains, le front baiſſé,
Adorer les ordres qu'il donne,

Et l'arrêt qu'il a prononcé,
Souvent a pris ce qu'il ordonne
Dans les regards d'une friponne,
Qui par forme d'amuſement,
Un inſtant avant ſa toilette,
L'avoit reçu de ſa ſoubrette
Qui le dictoit en badinant.
 Les tems, les lieux, les circonſtances
Sont les rois de nos ſentimens.
Je ne vois dans nos mouvemens
Qu'une chaîne d'obéiſſances,
Un cercle de commandemens.
Puiſqu'obéir eſt la meſure
Qui limite nos volontés,
Obéiſſons à la Nature,
En nous ſes ordres ſont dictés.
Mais quelle eſt la marche ſévere
Qu'impoſe cette mere auſtere?
La voici, ſans chercher ailleurs.
Nais, produis ton ſemblable, & meurs;
L'homme ainſi que le Dromadaire,
Les arbres ainſi que les fleurs,
Dans leur paſſage ſur la terre
N'ont pas un autre itinéraire.
Les loix, la police, les mœurs,
Ont ajouté leur commentaire
Pour remédier aux erreurs.

De-là les contrats, le Notaire,
Régiſtres, bans, & baptiſtaire.
C'eſt fort bien fait. Obéiſſons,
Et n'alléguons pas au contraire
Que l'épouſe & les nourriçons
Donnent trop d'ouvrages à faire.
Il faut toujours ſe conformer
A ſes loix, ſes mœurs à l'uſage ;
Et le laboureur doit ſemer,
Quoiqu'il appréhende l'orage.
Le penchant, l'amour, les deſirs
Sauront rendre nos craintes vaines :
Par-tout où le ciel mit des peines,
Il a réſervé des plaiſirs.



A Mr. LE MIERE,

Auteur de la Tragédie d'Hypermneſtre.

DU vol de *Crébillon* la trace eſt fraîche encor ;
e *Miere* , oſe le ſuivre ; imite un noble eſſor.
u ne me diras plus que les Deſtins avares
'ont refuſé les dons faits à des eſprits rares.
ois plutôt les talens qu'en toi le ciel unit ;
es aîles ſont déjà trop grandes pour ton nid.
uand le ſuperbe oiſeau qui porte le tonnerre ,
our la premiere fois abandonne ſon aire ,
ntrépide , il s'élance ; & bientôt dans les airs
on œil fier voit ſous lui s'abbaiſſer l'Univers.
e ne te cache pas les allarmes cruelles
ui ſuivent des neuf Sœurs les faveurs immortelles ;
ur les bords où l'on voit l'hypocrêne jaillir ,
ui ne voit que des fleurs , eſt loin de les cueillir.
'rop foible & trop prudent pour riſquer le paſſage ,
'ai compté les écueils , aſſis ſur le rivage.
ù nos premiers eſſais vont-ils nous engager ,
 même le ſuccès n'eſt qu'un brillant danger ?
Que diſſipant enfin l'ombre qui l'environne ,
In heureux , quel qu'il ſoit , arrive au pied du thrône :
Qu'un grand Roi lui confie ou la Feuille , ou les Sceaux ,
n peuple entier d'amis , de parens , de vaſſaux ,

Naît d'abord ; je le vois ; vîte percez des rues ;
Reculez les maiſons, ouvrez des avenues ,
Pour la foule qui court au nouveau Monſeigneur,
D'un turbulent hommage étourdir ſa grandeur.
Dans un dégré plus bas, au jugement vulgaire,
L'Auteur qui du Public a charmé l'œil ſévere,
Par une Cour bruyante eſt de même entouré ;
L'adroite Flatterie, au regard préparé,
Court bientôt l'enyvrer de la vapeur ſi douce
Des fleurs qu'en ſouriant ſa vanité repouſſe.
Que ſera ce vain hommage au Poëte naiſſant !
A rendre ſous ſes pieds le chemin plus gliſſant.
L'amitié n'admet point le langage emphatique
Par qui l'enthouſiaſte ou le flatteur s'explique ;
De glace en apparence, au fond pleine de feu,
Elle voit & revoit, approuve, admire peu.
Sévere par tendreſſe alors qu'elle balance,
La raiſon à ſon cœur impoſe le ſilence.
Tel auprès de ſon fils un pere carreſſant,
Dérobe la moitié des tranſports qu'il reſſent,
Et ſe mirant en lui, réſerve pour ſoi-même
Quelques grains de l'encens qu'il doit à ce qu'il aime.
Mais il eſt des eſprits que rien ne ſatisfait.
Un éloge tranquille eſt pour eux ſans effet.
Ils veulent des tranſports & de la frénéſie :
C'eſt trop peu d'admirer ; il faut qu'on s'extaſie.
Qui loue avec réſerve excite leur courroux :

l eſt ou mauvais juge, ou ſtupide, ou jaloux.
Mais où fuir, ſi d'accord avec la voix publique;
Votre bouche hazarde un ſeul mot de critique,
Et qu'un bavard, qu'un ſot, ou qu'un impertinent
Répete vos diſcours en les empoiſonnant?
Votre tête à l'inſtant ſeroit réduite en poudre;
Si l'œil de l'offenſé pouvoit lancer la foudre.
Hé! que t'importe, ami? Le vain bruit des propos
Paſſera près de toi, ſans troubler ton repos.
Le flatteur qui ſourit, le cenſeur qui menace,
Ne pourront te fermer le chemin du Parnaſſe.
Je t'y ſuivrai des yeux; je verrai tes travaux.
Il me ſemble déjà voir de lâches rivaux,
Des inſectes rampants ſoulevant la pouſſiere,
S'unir, pour obſcurcir ta brillante carriere.
Alors applaudis-toi; c'eſt l'indice certain
Qu'*Apollon* ſur le Pinde a fixé ton deſtin.
Que n'ont-ils pas tenté contre *Pope* & *Voltaire*!
Zoïle renaîtroit au même inſtant qu'*Homere*.
Le grand homme jamais ne répond à leurs cris;
Sur eux, ſans l'affecter, il répand le mépris.
Que plus vive cent fois leur ténébreuſe rage
Entaſſe, en frémiſſant, outrage ſur outrage;
Que peuvent leurs fureurs contre un cœur vertueux?
C'eſt un arbre nourri des ſucs les plus robuſtes,
Qui, riche de ſa sève & d'un terrein heureux,

S'élève fierement au-dessus des arbustes
Que le Ciel a privés d'un germe vigoureux.
Mais indignés, qu'issus de la même origine,
Leurs rameaux soient couvers de ses rameaux pompeux,
Ils se prennent à sa racine
De l'ombre qu'ils jettent sur eux.

A MONSIEUR L.

DE l'ami de cette Héroïne
Qui voulut expliquer Newton,
Que n'ai-je la verve divine ?
Que n'ai-je la force & le ton ?
Ma Muse alors auroit un titre
Pour répondre à tes entretiens ;
Peut-être alors en cette Epitre
Mes vers seroient dignes des tiens.
Mais trop loin du vol téméraire
Qu'un tel projet doit demander,
Ma Muse craint de hazarder
La démarche la plus légere.
Telle Agnès, que quitte un instant
Le regard prudent de sa mere,
Aux discours d'un premier amant,
Se trouble, baisse la paupiere,

Et s'en éloigne en rougiſſant.
Avec l'eſprit dont la nature
Fut libéral en te formant,
Que ta plume ſçait aiſément
Dans la plus étroite meſure,
S'exprimer toujours noblement !
Il eſt vrai que dans cette ivreſſe
Qu'apportent les Jeux & les Ris,
Au milieu des propos exquis,
Au centre de la politeſſe
Il t'eſt facile, ô docte ami,
De ſuivre ton goût ſavori ;
A tes pieds coule le Permeſſe.
Près des amateurs du vrai beau
L'eſprit & s'échauffe, & s'anime ;
Leur critique nous ſert de lime,
Et du ſein de notre berceau
Nous nous élevons au ſublime.
Mais pour moi, débile arbriſſeau,
Iſolé dans un champ ſtérile,
Quand ma ſéve ſeroit fertile,
Puis-je pouſſer quelque rameau ?
Vainement l'ame s'évertue ;
Ce qui nous environne influe
Et ſur elle, & ſur ſes reſſorts ;
Objet de nos moindres efforts,
Il les fait naitre, & les remue.

Trop favorisé de Cypris,
Mais loin de Rome où tout excelle,
Ovide déchoit de son prix;
Et le Poëte de Bruxelle
N'est plus le Rousseau de Paris.
Mais dans quelle audace nouvelle
Mon cœur se trouve-t-il surpris?
Tu m'as loué dans tes écrits;
J'allois me mettre en parallele.

A MONSIEUR L. L. M.

JE voulois en prose énergique
Vous tracer mes chagrins divers;
Mais un certain goût fantastique
Veut, malgré moi, faire des vers.
Je le veux bien; quand la Folie
Sur mon pupitre vient dicter,
Je lui permets de débiter
Boutades, ou plaisanterie,
Dès qu'elle offre sa rêverie
A quiconque sçait l'excuser.
Abbé plus chéri qu'une Muse,
Sitôt qu'il vous plaît d'amuser,
Avez-vous besoin d'une excuse?
Celui qui charma les Enfers,

N'eût pas vû forêts, & montagnes
Le suivre au milieu des campagnes,
S'il n'eût récité que des vers.
Il chantoit : on vole, on admire,
Des accens, & tendres, & doux.
Sur ses levres, ainsi qu'à vous,
La Nature avoit mis sa lyre.
Mais un Auteur, fût-ce Apollon,
Et fût-ce l'Apollon d'Homere,
Se voit souvent par la Raison
Traité d'homme à tête légere.
Même souvent trop décrié,
On le croit enclin au sarcasme ;
Je crois pourtant qu'en amitié
Il a ce vif enthousiasme
Dans ce siécle trop oublié.
L'éclair brille, un orage creve ;
F.... de la foudre est frappé,
Il tombe, & son rival s'éleve :
Qu'il soit de la terre extirpé,
Dit-il : à sa main vengeresse,
Tout se prête, tout obéit,
Et le grand Seigneur qui carresse
S'avance, témoigne, & trahit.
Pelisson, bel esprit aimable,
Sans doute des sots redouté,
Oppose un front inébranlable

Aux foudres du ciel irrité ;
Rien n'altere ſa fermeté.
Plongé dans un cachot ſiniſtre ;
Mais accablé du ſeul malheur
De voir ſouffrir un bienfaiteur,
L'immenſe pouvoir du Miniſtre
Vint ſe briſer contre ſon cœur.
Il ne faut qu'une ame ſenſible
Pour former les plus tendres nœuds :
Il ne faut qu'un cœur inflexible
Pour être fidele à ſes feux :
Mais répandre ſur la tendreſſe
Cette volupté, cette ivreſſe
Qui s'alimente, & ſe nourrit
Du miel de la délicateſſe ;
C'eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit.
L'eſprit, dit la bruſque Ignorance
Pour être liant, eſt trop vain :
Convaincu de ſon importance,
Il prétend à la préſéance
Sur le reſte du genre humain.
Elle a raiſon, ſi l'arrogance
N'eſt pas le tic de l'eſprit faux :
L'eſprit vrai n'a point ces défauts.
Une réflexion profonde
Sur la très-foible humanité,
Le grand livre inſtructif du monde

Préſenté par l'adverſité,
Sont l'inſtrument dont il émonde
Les branches de ſa vanité ;
Seulement par elle il ſeconde
Les loix de la ſociété.
Mais mettons fin à cette antienne :
Je n'euſſe pas ces propos haſardé,
Abbé, ſi je n'avois plaidé
Plus votre cauſe que la mienne.

A MONSIEUR G. D. S. A.

LAISSE tous ces héros d'Homere,
Et l'hiſtoire du vieux Laban,
Et cette maligne commere,
Qui ne veut point quitter ce banc
Où giſſent les Dieux de ſon pere.
Crayonne plutôt pour Cythere
Quelque ſujet tendre, & galant,
Un rien, une eſquiſſe légere,
Sur ce quarré de papier blanc.
C'eſt bon, c'eſt ce que je ſouhaite ;
Un berger bienfait, vigoureux,
Qui roule dans une brouette
L'Amour, le Patron des heureux;

Pour fuir ſes atteintes cruelles,
Je vois voler dans le lointain,
De jeunes cœurs un tendre eſſain;
Mais, hélas! que ſervent leurs aîles?
La fleche ſiffle, & dans les airs
Il n'eſt cœur qui frappé ne tombe.
Eſt-ce qu'à Vénus le pervers
En veut offrir un hécatombe?
Le mien fuyoit, mais l'œil d'Iris
A guidé le fils de Cypris,
Et du premier trait il ſuccombe.
Qui, comme moi, n'eût été pris?
Sur le devant de cette eſquiſſe,
Que j'aime à voir pour ornement,
Ce cahos, cet enchainement,
Et la nature, & l'artifice;
Ces fleurs couvrir nonchalamment
Les baſes d'un vieil édifice,
Portiques jadis éclatants,
Dont Vulcain, Bellone, ou le Temps
A renverſé le frontiſpice.
Amis, dans nos amuſemens,
Profitons de cette peinture:
Un peu d'art nous rend plus charmants;
Mais que le fard des agréments
Ne cache jamais la nature.

RÉFLEXIONS PHYSIQUES SUR LES FEMMES.

OÙ ſont donc ces grands avantages
Dont en naiſſant le ſexe fut doté ?
Il poſſede, il eſt vrai, l'eſprit & la beauté,
Il a les graces en partage ;
Mais par combien de maux ne rachete-t-il pas
L'éclat d'un brillant appanage ?
Examinons un peu, mais pour lui rendre hommage,
Ce que lui coutent ſes appas.

Quand de tous ſes thréſors la Nature ſuivie,
Vient ouvrir en ſecret les ſources de la vie,
Et que myſterieuſe, elle écrit le pouvoir
Dépoſé dans leur ſein, créé pour concevoir,
Que de dangers cachés ſous l'éclat d'un beau germe !
Telle une fleur eſt l'honneur d'un verger,
Qui dans ſon calice renferme
L'œuf du ver qui doit la ronger.
Même avant le ſecours de la raiſon tardive,
D'un enfant au teint pâle, à l'œil mourant & beau,
Quels ſoins n'exige pas la ſanté fugitive ?
A chaque inſtant la Parque entr'ouvre ſon ciſeau.
Le moindre acte indiſcret, la fraîcheur d'un ruiſſeau,
L'étonnement ſubit, la peur, même la joie,

Peut ouvrir à toute heure une fatale voie,
Qui jette la beauté dans la nuit du tombeau.
Encore ſi le ciel reglant ſes deſtinées,
N'eût mis à ces dangers qu'un ſeul jour ; mais, hélas !
Le ſexe paſſe un quart de ſes belles années,
Entre la vie, & le trépas.
Oui le trépas : à l'ombre du myſtere
J'apperçois le fils de Cythere.
Il vole vers Philis, il ôte ſon bandeau,
Il le met ſur les yeux de la Belle ſéduite.
A l'autel la voilà conduite ;
L'Hymen a ſur ſon cœur ſecoué ſon flambeau.
Le Temps a fui, grands Dieux ! les ſoupirs & les larmes
Annoncent un enfant qui déchire ſon ſein.
Les accidens fâcheux, la perte de mes charmes
Ne ſont rien, dit Philis, ſi le coup aſſaſſin
Ne donne à mon époux de plus juſtes allarmes.
Sexe aimable ! ſexe charmant !
Quand l'homme vous reproche une humeur, un caprice,
Un goût pour les plaiſirs, l'amour du changement,
Il ne montre que l'injuſtice
Du plus foible raiſonnement.
Que ne reproche-t-il à la ſage Nature
Les Aquilons fougueux, qui dans les vaſtes mers
Vont noyer la vapeur impure
Dont le nître infeſtoit les airs.
Le Ciel, en impoſant aux femmes, à nos Reines,

Ce penchant aux plaiſirs, ces volages ardeurs,
En plaçant dans leurs yeux les ris proche des pleurs;
Le Ciel ne déſiroit que ſoulager leurs peines,
Et faire oublier ſes rigueurs.
Elles paſſent enfin ſous leur dixiéme luſtre;
Alors auſſi cruel qu'il fut pour ſes enfans,
Le vieux pere des Dieux dévore leurs beaux ans:
Il flétrit leurs appas, il efface leur luſtre,
Il redemande ſes préſens.
Alors les triſtes maladies,
Les vapeurs, les dégoûts, les pâles inſomnies,
Les livrent tour à tour aux maux les plus cuiſans.
Oui, s'il n'eſt de vrais maux pour la nature humaine
Que le poids des vives douleurs,
Le ſexe plus que nous doit ployer ſous ſa chaîne,
Et ſe plaindre de ſes malheurs.



EPITRES, ET SATYRES.

EPITRE,

A MON PREMIER RECUEIL.

INUTILE ramas de feuilles entaſſées,
Livret, petit livret, enfant de mes penſées,
Vous voilà donc enfin, par les ſoins de Durand,
Deſtiné comme un autre à tenir votre rang.
Votre rang? Mais eſt-il une bibliotheque
Où vous puiſſiez avoir la plus mince hypotheque?
Eſt-il un écrivain qui puiſſe à ſes côtés
Souffrir ſans deshonneur vos feuillets effrontés?
Vous étalez en vain la même couverture:
Un ſot n'eſt pas moins ſot, ſous l'or que ſous la bure;
Affublé d'un ruban, & niché ſous un dais,
Hippias fut-il moins un des plus francs baudets?
Mais pourquoi m'emporter en rimes indiſcrettes,
Suivons notre projet, voyons ſur mes tablettes,
Où je pourrai fixer vos dangereux deſtins?
Qu'apperçois-je? Déjà la terreur des Cotins,
Deſpréaux en courroux veut vous ceder ſa place.

Il n'eſt Poëte ici que votre aſpect ne glace.
La Fontaine, Chapelle, & La Fare, & Chaulieu,
Si vous les coudoyez, veulent un autre lieu.
Regnier, Marot, Rouſſeau, Regnard, Segrais, Moliere,
Corneille, Pavillon, Racine, Deshouliere,
Sur mes ais étonnés l'un l'autre ſe preſſans,
Refuſent un voiſin deſtitué de ſens.
Ainſi retirons-nous, la plainte eſt inutile ;
Il n'en eſt pas ici de même qu'à la ville,
Où ſouvent un faquin, le valet d'un valet,
Pouſſe & paſſe devant la Toque & le Plumet.
  Quand juge ſans appel de tous hommes illuſtres,
Le Temps entre eux & nous a fait couler vingt luſtres,
Les rangs ſont aſſignés : les Auteurs & les Rois
Sont marqués à leur titre, & réduits à leur poids.
Le Tems ſeul met le ſceau, fixe la Renommée.
D'admirateurs brüyants une troupe charmée
En vain à quelque idole éleve un piedeſtal,
De la Poſtérité le jugement fatal
Diſſipe les rayons d'un éclat éphemere,
Et la Motte écraſé baiſe les pieds d'Homere.
Profitons de l'exemple, & trop audacieux,
N'allons pas, mon Livret, joûter contre nos Dieux ;
Peſons avec reſpect, leur talent, leur mérite,
Tâchons de comparer, & placez-vous enſuite.
  Quels ſont d'abord ceux-ci ? Le mâle Crébillon,
Voltaire, j'aimerois autant dire Apollon :

Paſſons, vîte, paſſons, quoique doré ſur tranche.
Autant vaudroit pour vous être ſur l'autre planche.
Il n'eſt pires voiſins pour un Auteur commun,
Et c'eſt mettre Câlot à côté de le Brun.
Mais pour fonder nos droits ſur la place accordée,
Mon cher petit Recueil, il me vient une idée :
Si je vous expoſois, ſans partialité,
Leurs talents, leurs défauts, & ce qu'ils ont traité,
Tel qu'Anchiſe expliquoit dans les Royaumes ſombres
A ſon fils curieux la fortune des Ombres,
Alors de ce coup d'œil exact & clandeſtin,
Je pourrois faire éclore un jugement certain;
Téméraire, il eſt vrai : mais ne nommons perſonne:
Puiſſent même ces vers, où ſi mal je raiſonne,
Dans leurs déciſions ſe montrer aſſez faux
Pour que le nom échappe à qui lit les défauts.
Ce premier-ci, pouſſé d'un zèle Apoſtolique,
Prit ſaintement en main la cauſe Evangelique;
Mais toujours de ſang froid, & peſamment moral,
Il commenta ſans fruit Mallebranche & Paſcal;
Héritier d'un talent affoibli dans ſa courſe,
A ſes eaux cependant on reconnoît ſa ſource.
  Plus vif, plus pétillant, celui-là dans ſes vers
Ne donne qu'un ſeul fond à ſes tableaux divers;
Il peint, nouveau Boucher, des fleurs toujours écloſes:
La Nature eſt partout ſur un thrône de roſes.
C'eſt de ſa touche aimable & de ſon coloris

Que l'on voit à Paphos le portrait de Cypris.
Cet autre, jeune alors, proſtitua ſa Muſe
A des vers qu'à préſent il trouve ſans excuſe ;
Melpomene & Thalie à cet Auteur nerveux
Ont inſpiré des ſons qu'entendront nos neveux.
Vif, rapide, concis ; mais ſa rime ſublime
Fait quelquefois ſentir le travail de la lime.
Celui-là, plus léger, a dans ſes vers coulans
Careſſé les Vertus, les mœurs & les talents.
Son mérite éclatant fut ſon premier Mécene :
Thalie avec tranſport l'a vû remplir la ſcène ;
Mais ſouvent pour grouper quelques vers brillantés,
Son abondance ingrate étouffe des beautés.
O reſte précieux d'un ſiécle de merveilles,
* Confrere, ami, neveu, ſucceſſeur des Corneilles,
De vos bergers galants oſerai-je parler ?
Mille écrits délicats doivent vous conſoler ;
Mais loin de la nature & foible d'harmonie,
L'eſprit a fait vos vers au défaut du génie.
Fier des vices d'autrui, gardez-vous, mon Recueil
De vous laiſſer frapper d'un téméraire orgueil ;
Quelques ſoient les défauts que ma plume releve,
Ils ſont maîtres dans l'art où je ne ſuis qu'éleve.
Plût au Ciel que rempli de plus nobles fureurs,
Vous euſſiez ſeulement atteint à leurs erreurs.

* Il vivoit.

Ah ! ſi j'avois ici certains Auteurs modernes,
Sublimes ſur des riens, profonds en balivernes,
Qui pour avoir rêvé loin du ſacré vallon,
Signent inſolemment : nous, enfans d'Apollon !
Si j'avois tous ces Vers ſur des convaleſcences,
Des Odes ſur la paix, d'autres ſur des naiſſances,
Ces commentaires vains de Cantiques ſacrés,
Admirables bien moins qu'ils ne ſont admirés !
Si j'avois par hazard cette Muſe Tragique,
Epique, Proſaïque, Apoplectique, Etique,
Dont les vers bourſoufflés bravoient avec fracas
Les ſifflets d'un Parterre entouré de ſoldats !
Si j'avois les recueils de mainte Académie,
La petite deviſe avec la litanie,
Chefs-d'œuvre de province, où dans le cours d'un an
Midas adjuge un prix au flageolet de Pan !
Alors à la faveur de votre petit moule,
Peut-être vous pourriez vous ſauver dans la foule :
Là, près de quelque écrit méchamment dérobé,
Il me ſemble vous voir proche de cet Abbé
Qui chanta.... Mais, mon livre, appuyé ſur quel titre,
Du Parnaſſe François me fais-je ici l'arbitre ?
La tendreſſe m'aveugle, & l'amour paternel
Rend ici malgré moi mon papier criminel.
Que panché vers le mal, qu'enclin à la malice,
Notre eſprit, pour médire, entre aiſément en lice !
Je voulois badiner, & loin de mon début,

.a Critique m'emporte au-delà de mon but.
'roid d'abord, tout à coup je m'échauffe, m'allume;
:t l'abſinthe & le fiel découlent de ma plume.
Iouveau réformateur, qui ſuis-je pour tenter
:e que le Dieu du goût ne put exécuter ?
:evenons ſur nous-même, & près de la barriere,
)'un pas plus meſuré, parcourons la carriere ;
)u plutôt finiſſons ce projet inſenſé.
)ue m'importe, mon Livre, où vous ſerez placé ?
e ſuis trop irrité que la rage d'écrire
I'ait porté par dégrés à faire une ſatyre ;
:lle qui dans ce ſiécle a perdu tous ſes droits,
ous le regne adoré du plus clément des Rois.



SATYRE,*

Contre le goût des Ouvrages Poiſſards.

QUOI ! C'eſt donc là l'eſprit qui fait briller les hommes !
On admire cela dans le ſiécle où nous ſommes !
O ſage Deſpréaux, dont la Muſe en courroux
D'Apollon vieilliſſant ſçut vaincre les dégoûts ;
Toi dont l'eſprit verſant le fiel de la Satyre,
Sçut venger le bon ſens en l'excitant à rire ;
Prête-moi, s'il ſe peut, contre un nouvel affront,
Les traits dont tu flétris le burleſque Scaron.
Tes préceptes ſenſés, tes leçons, tes maximes,
Du Parnaſſe françois ont ſçû chaſſer les crimes ;
Le verbe avant le nom n'oſa plus ſe placer,
Et la rime avec choix apprit à s'enchâſſer ;
La meſure fut juſte, & l'hémiſtiche ſage
Suivit exactement tes loix & ton uſage.
La Raiſon en frémit, mais ſoumit ſes appas

* Je dois cette juſtice à l'Auteur qu'on pourroit ſoupçonner que j'ai en vûe dans cette Satyre, d'avouer au moins qu'il a excellé dans l'eſpece de Burleſque que j'attaque : or exceller eſt toûjours un mérite ; & que de plus, il a écrit avec ſuccès dans d'autres genres. Tel prétend à la qualité d'Auteur, qui n'a ni l'un ni l'autre de ces avantages,

Au

Au cercle plus étroit où tu la resserras.
Ce ne fut point assez ; & régent & modele,
Aux plus exactes mœurs ta Muse fut fidelle ;
Jamais un mot hardi dans tes tableaux divers
Ne souilla tes sujets aussi purs que tes vers.
Cet heureux tems n'est plus : les marchés & les halles
Infectent les esprits des jargons les plus sales :
C'est un marais bourbeux que le sacré Vallon :
La fange y cache aux yeux les trésors d'Apollon ;
Ou ce Dieu bien plutôt exilé du Parnasse,
Au burlesque Poissard vient de céder la place.
Ce tyran du bon sens redoublant ses efforts,
Abuse impunément des sublimes essors.
Pour digue à ses forfaits, qu'un Poëte, un génie
Étale des beaux vers l'élégante harmonie ;
Que la raison ornant ses plus doctes chansons,
Prodigue autant d'esprit qu'elle enfante de sons :
Le Poissard aussi-tôt à ces talens superbes,
Oppose effrontément quelques méchants proverbes ;
Et sans art vomissant de son rauque gosier
De fades jeux de mots l'assemblage grossier,
Le peuple de ces traits & le juge & le maître,
Pour ne pas l'approuver, sçait trop s'y reconnoître.
Il admire, & Phébus, en ces honteux combats,
Pour la seconde fois est jugé par Midas.
Oserois-je, en Docteur, seulement pour la forme,
Donner quelques avis, & prêcher la réforme ?

O jeunes imprudens, (car il n'eſt que trop ſûr
Que ce ſtyle n'eſt pas celui d'un eſprit mûr ;)
Évitez avec ſoin, s'il en eſt temps encore,
Ce goût bas & rampant que le bon ſens abhorre.
Rendez aux habitans que voit le Pilori,
Ce langage par vous ſi tendrement chéri ;
Et laiſſez aux fureurs d'une bouche harangere
Cette groſſiereté qui vous eſt étrangere.
Oui : mais me répondra quelqu'Auteur inſulté,
C'eſt-là mon genre à moi, j'aime la liberté.
Quand au haſard, je fais galopper par la ville
La Tulipe & Margot montés en Vaudeville,
Ou qu'en Vers à ſix piés, ſi vous voulez, méchants,
Je rime des jurons diviſés par des chants,
Parlez, répondez-moi, critique téméraire,
Quel mal à mes lecteurs mes Vers peuvent-ils faire ?
Aucun, ſi vous voulez ; car ſans trop vous flétrir,
Un ſeul jour à vos yeux les voit naître & mourir :
Mais ſi j'en parle moi, ce n'eſt que pour vous-même,
Et c'eſt moins le lecteur que votre bien que j'aime.
Il eſt tant de moyens pour briller en ces lieux ;
On peut s'y faire un nom ſans un ſtyle odieux.
Tout rimeur, je le ſçais, ne peut ſur le Parnaſſe
Se voir près de Corneille, ou coudoyer Horace :
Mais ſans grimper ſi haut, ni ſans deſcendre trop,
On compte plus d'un rang de Virgile à Marot.
Pourquoi donc nous forcer, gênés dans nos ſuffrages

De loüer votre eſprit, en blâmant vos ouvrages ?
Que j'aime un clair ruiſſeau, qui tranquille en ſon lit,
Se perd parmi les fleurs que ſon cours embellit !
Mais un foſſé bourbeux, vil égout de latrines,
Je fuis à ſon aſpect, en bouchant mes narines.
Trop aveugles ſur nous, nous n'examinons pas
Ce que notre penchant prépare ſous nos pas :
On s'admire, on ſe plaît, ſoi-même on ſe carreſſe ;
Je ſuis ſeul en mon genre, unique en mon eſpece.
Quelle eſpece, grands Dieux ! ſans peine & ſans tourment,
Mieux que vous la Poiſſarde en ſait le rudiment.
N'allez pas m'alléguer que c'eſt un badinage
Dont on peut, quand on veut, dépouiller le langage.
Quand l'eſprit dans un vice eſt une fois tombé,
Que les plis en ſont pris, ou le vaſe imbibé,
En vain à l'habitude on cherche des barrieres,
Et l'on a pris le goût en prenant les manieres.
Quand le vainqueur d'Arbelle eut rangé ſous ſa loi
Les Peuples, les Etats, l'empire du Grand Roi,
Et qu'après trois combats il eut dans Babylone,
Des Perſes renverſé la puiſſance & le thrône ;
L'imprudent auſſi-tôt libre de ſoins preſſans,
Endoſſa le premier la robe des Perſans.
Capitaines, Soldats, Courtiſans, Philoſophes,
Vétirent à l'envi de ſemblables étoffes :
A l'exemple du Roi chacun dans ſon accès,

Le plus loin qu'il pouvoit, ſut porter cet excès ;
Et l'on vit les vainqueurs pour dernieres merveilles,
Parés de braſſelets, & de boucles d'oreilles.
Mais le vice filtrant au travers des habits,
De ces braves guerriers ſut changer les eſprits ;
Et l'on vit ces Héros, ces vainqueurs du Granique,
Perſans par la valeur, comme par la tunique.
Leur hiſtoire eſt la vôtre, & tel eſt le danger,
Où votre nouveau goût pourroit vous engager.
Sans trop vous informer, ſi la cauſe eſt honnête,
Vous ſavourez l'encens qu'on vous jette à la tête :
Mais ſi comme a prêché certain illuſtre Auteur,
L'eſprit ſe ſent toujours des baſſeſſes du cœur,
Jugez par ſon avis plutôt que par le nôtre,
Si c'eſt par vos écrits qu'on doit juger du vôtre.



PRÉJUGÉ DES AUTEURS.

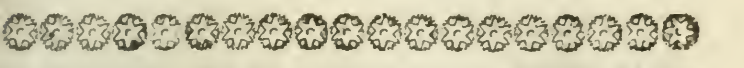
QUi pourroit m'indiquer où demeure l'Envie ?
J'entends partout maint Auteur s'écrier,
ah ! l'Envie, ah ! l'Envie ! *On a beau la prier*,
a cruelle qu'elle est, par la rage suivie,
épand à chaque instant ses poisons sur ma vie.
ur votre vie ! ô Ciel ! que vous êtes heureux !
Monsieur l'Auteur entouré d'envieux,
Que je vous voye : hélas ! tant de mérite
Avoit le droit d'exciter leurs fureurs.
'empérez par bonté l'éclat qui les irrite ;
'ous deviez vous attendre à toutes ces horreurs :
'ous êtes trop grand homme ; & moi, qui vous regarde,
t qui ne vous connois que depuis un instant,
e me sens.... Ah ! grands Dieux ! oui, si je n'y prends garde,
e me sens si petit, quand je vous vois si grand,
u'à vos jaloux mon cœur ajoute un concurrent.
e que c'est que d'avoir un si vaste génie,
'esprit de Cicéron, & l'ame de Brutus,
L'intelligence à la sagesse unie !
u concert des humains on trouble l'harmonie,

On accable les gens du poids de ſes vertus.
Monſieur l'Auteur, oui, je parie,
Vingt louis, non, j'en poſe cent,
Que ſi de vos triſtes années,
La Parque retordoit le fil ébloüiſſant,
Vous refuſeriez net vos grandes deſtinées,
Vous choiſiriez plutôt la douce obſcurité
D'un Citoyen que rien n'agite,
Et qui dans la tranquillité,
Arrive doucement ſur les bords du Cocyte
Par les ſentiers unis faits pour l'oiſiveté :
Oui, vous immoleriez votre nom, votre gloire,
Vous voudriez, plongé dans les ombres du Temps,
N'être pas plus célebre au Temple de mémoire,
Que moi, rimeur obſcur, de qui les vers rampans....
Non. Comment, non ? Ah ! ah ! Je vous entends.
Vous voulez des lauriers, & les cueillir ſans peine.
Tel un Seigneur qui, porté mollement
Sur des reſſorts à la d'Alêne,
Se plaint du bruit impertinent
Que fait ſon caroſſe en marchant.
Que ne va-t-il à pied ? Il entre chez Hortenſe,
Il s'écrie avec pétulance :
Mes gens ſont des coquins, mes fermiers des fripons,
Mon intendant, mes ſecretaires,
Mes bois, mes gardes, & mes terres,

'out va mal, on me pille, ils ſont tous des larrons.
On double, on triple ma dépenſe,
J'irois à l'Hôpital tout droit,
Si je n'avois une fortune immenſe.
Iarquis, tout ce courroux n'eſt qu'un moyen adroit
Pour parler de votre opulence.
lh! l'Envie, ah! l'Envie! Auteurs, on vous croiroit
Plus piqués de ſon inſolence,
Si vous aviez moins d'éloquence
peindre les fureurs de ſon acharnement.
Oui, dans les plaintes que nous forge
'otre cœur, dupe alors de ſon reſſentiment,
Notre amour-propre clairement
Voit le vôtre qui ſe rengorge.
Ia raiſon y voit plus, & j'ai preſque deſſein
De penſer mal d'un Auteur ſi chagrin:
Car cette envie au comble parvenue,
)ont il offre à nos yeux les vifs emportemens,
Et les tranſports & les raffinemens,
.a peindroit-il ſi bien, s'il ne l'avoit connue?
'out grand homme va droit, & ſimple, il ne croit pas
Qu'il puiſſe être l'objet d'une jalouſe rage.
i quelque écervelé jappe ſur ſon paſſage,
l marche ſans ſe plaindre, & laiſſe ſur ſes pas,
Abboyer les chiens du village.
Je pourrois citer plus d'un Sage,

Montesquieu, Fontenelle, ou Caton ;
Mais ce discours auroit l'air d'un sermon.
Ne citons rien, & sans cérémonie,
Finissons, chers Auteurs, par un trait d'amitié :
Tel d'entre vous croit faire envie,
Qui souvent ne fait que pitié.





ECLOGUES.

TIRCIS.

LE Soleil, defcendu plus bas que les campagnes;
N'éclairoit de fes feux que le haut des montagnes,
Le Zéphire captif, s'échappant des forêts,
Se gliffoit dans la plaine, & ramenoit le frais;
Sous fon fouffle badin, plus odoriferante,
La Rofe relevoit une tige expirante;
Et cependant la nuit dans fes voiles épais
Raffembloit lentement les ombres, & la paix:
Tout étoit calme alors, tout; mais, par intervalle,
On entendoit de loin le chant de la Cigale.
Lorfque Tircis enfin échappé du hameau,
Ses troupeaux renfermés, vint s'affeoir fous l'ormeau.

Content de fon loifir, & de fa folitude,
Il enfle fa mufette, il médite, il prélude,
Et fon Pipeau leger d'accord avec fa voix,
Il chante de Philis les amoureufes loix;
Ce n'étoient point ces fons des bergers d'Italie;
Difficulté brillante, éclatante folie,

Où la Nature cede à l'ornement vainqueur ;
Mais simples, mais sans art, ses sons peignoient son cœur.

Attiré par le bruit que l'écho lui répete,
En ces lieux à grands pas accourt le blond Damete.
Damete, ce berger qui désertant nos bois,
A consacré sa lyre aux vains plaisirs des Rois,
Et qui fier de grossir une foule importune,
A troqué son repos contre un peu de fortune.
C'est Tircis, cria-t-il ? Hé ! quel autre en ces lieux
Pourroit frapper les airs d'un son harmonieux,
Qui peut, autre que lui, dans ce rustique asile,
Faire entendre des chants qu'admireroit la ville ?
Mais Tircis, mais Tircis que n'y viens-tu ? Suis-moi,
Ces champs & ces troupeaux ne sont pas faits pour toi ;
Que, ta houlette en main, un Pâtre te remplace,
Laisse ce vil emploi fait pour la populace,
Quelque soient les talents, l'homme de Cour surpris
Met l'admiration à côté du mépris.
Un berger ! il croiroit partager ta bassesse,
S'il convenoit tout haut d'un éclat qui le blesse.
L'amour-propre outragé ne rend qu'en frémissant
La justice qu'il doit au mérite naissant.
Viens à la ville, viens, quitte la Pannetiere,
Tu prendras, pour séduire, une forme étrangere ;
Là, voilant ton état sous un vernis brillant,
On verra la faveur carresser le talent.

Hélas ! ſans un peu d'art on n'y ſçauroit atteindre,
Et pour vendre ſa laine il faut ſouvent la teindre.
Alors que de Plaiſirs, de Ris, de Jeux, d'Amour !
Chez les grands, chez le peuple ; à la Ville, à la Cour ;
Sous le manteau des Arts, la Roture accueillie
Prend la main à Mecene, & la baiſe à Julie,
Alors qu'un hiver rude entaſſe les glaçons,
Que le Ciel enflâmé deſſéche les moiſſons,
Qu'un Publicain armé d'un arrêt redoutable
Enleve les brebis juſques dans leur étable.
Que plus cruels encor pour courir aux dangers,
Les durs enfans de Mars enlevent les Bergers,
Tircis ne craindra plus les coups de la tempête ;
Ils ne frapperont plus que le vil peuple. Arrête,
Arrête, dit Tircis ; ceſſe de m'outrager :
Ton cœur, s'il penſe ainſi, ton cœur doit me venger
De ceux qu'à ton avis un ſort cruel accable :
Le Paſteur inutile eſt le ſeul mépriſable,
Il n'eſt de mortel vil que l'homme dangereux.
Damette, eh ! qui t'a dit que je ſuis malheureux ?
Ces ſituations que tu dépeins affreuſes,
Ces Publicains armés, ces ſaiſons rigoureuſes,
Sont des maux répandus dans ce vaſte Univers,
Ces Grands ſi fortunés n'ont-ils pas leurs revers ?
Sous les efforts du vent, vois un ſuperbe chêne ;
Il tombe, & ce roſeau ſe releve ſans peine ;

Mais pour changer mon ſort, fais moi voir des appas.
Près de ces grands Seigneurs que je ne connois pas,
L'air eſt-il plus ſerein ? L'onde eſt-elle plus belle ?
Le Ciel y brille-t-il d'une clarté nouvelle ?
Sur le duvet couchés, leur paiſible ſommeil
N'eſt--il jamais troublé par un fâcheux réveil ?
Réparé par des mets, par des liqueurs plus ſaines,
Un ſang plus rafraîchi coule-t-il dans leurs veines ?
Ont-ils pour être heureux des moyens inconnus ?
Plus ſinceres que nous, ont-ils plus de vertus ?
Je ne le penſe pas, & leur être reſſemble
A ces dormantes eaux que le marbre raſſemble :
Le baſſin faſtueux qui leur ſert de priſon,
Pour leur ſalubrité ne vaut pas ce gaſon.
Près de leurs voluptés viens comparer les nôtres,
Sans redouter les uns, ſans mépriſer les autres ;
Nous nous chériſſons tous, nous ſommes tous égaux :
L'amitié ſuit nos jeux, ainſi que nos travaux ;
Notre cœur fait, je crois, pour ſentir la tendreſſe,
Vole vers ſon égal, s'échauffe, s'intéreſſe.
Un vieux Paſteur m'a dit que ſans l'égalité,
L'homme ne peut prétendre à la félicité,
Que c'étoit offenſer celui qui nous fait naître,
Qu'affecter des grandeurs au-deſſus de notre être.
Le Ciel, ajoutoit-il, ſe venge ſur ce Grand :
Même par les reſpects qu'il attache à ſon rang,

'égalité le fuit, cette égalité douce,
l'appelle, elle approche, & l'orgueil la repouſſe;
ompagne de l'Amour & de la Vérité,
lle ſuit en tous lieux la médiocrité.
'eſt dans cet heureux champ que germe la ſageſſe;
ui, Damete, & mon cœur nâge dans l'allegreſſe,
uand j'oblige l'ami que je porte en mon ſein.
Dans cette plaine hier j'apperçois un eſſain
e rejettons fuyants la ruche maternelle;
y cours, j'attends, j'approche, & d'une main ſidelle
ſſemblant ces ingrats, tels qu'ils étoient ſortis,
llai les reporter dans le verger d'Atis.
D'oſiers entrelacés, j'ai clos ces pâturages,
r le bord du chemin j'ai planté ces ombrages,
voyageur content y rend graces aux Dieux,
de l'ombre & du frais qu'il rencontre en ces lieux.
Lorſqu'un loup cet hiver déſola nos campagnes,
courus le chercher juſques dans nos montagnes.
ioiqu'il mordît l'épieu qui déchiroit ſon flanc,
tomba ſous mes coups renverſé dans ſon ſang.
ſauvai Licidas & ſes brebis chéries,
i forcé ce ruiſſeau d'abreuver ces prairies.
ire du bien à tous eſt mon unique objet,
en ſuis récompenſé ſitôt que je l'ai fait,
je crois être heureux autant qu'on le peut être
orſque je fais le bien, dès que j'en ſuis le maître.
O toi, cher fondement de ma tranquillité,

Houlette, ſceptre heureux fait pour la liberté,
Sois toujours le bonheur & l'appui de ma vie,
Ecarte les jaloux, ſers de borne à l'envie :
Et toi, tendre Muſette, écho de mes chanſons,
Que jamais l'intérêt n'aviliſſe tes ſons ;
Ne chante que Philis, ſon amour, & ma flâme ;
Elle eſt le ſentiment le plus pur de mon ame.
  Mais, Damete, les Cieux ont perdu leur azur,
La nuit étend ſur nous un voile plus obſcur.
Adieu, je vais trouver ma compagne fidelle ;
Je voudrois bien demain être aux champs avant elle.



ISMENE ET AMARILLIS.

L'Un de ces jours assis dans un sombre bocage,
J'entendis quelque bruit : j'écartai le feuillage ;
Et lançant mes regards au travers du taillis,
Je vis sur le gason la jeune Amarillis.
Ismene étoit près d'elle : ardent à les entendre,
J'approchai doucement, sans pouvoir m'en défendre.
Amarillis disoit : Oui, craignons ce vainqueur
Qui n'a que des tourmens & pas une douceur.
Que ses traits sont cruels ! ce que pour les campagnes
Est un torrent grossi qui descend des montagnes ;
Ce que sont aux moissons les trop grandes chaleurs,
Et les loups aux brebis, l'amour l'est à nos cœurs.
Nous voyons sous nos yeux la sœur de Timarette :
Jadis elle chantoit ; le son de la musette
Etoit moins gracieux que celui de sa voix.
Le rossignol charmé la suivoit dans nos bois.
Tant qu'elle méconnut une folle tendresse,
Rapidement ses jours couloient dans l'allegresse :
Les Ris & la Gaîté sembloient suivre ses pas,
Et nos jeux languissoient où Philis n'étoit pas.
Dans nos cantons alors est revenu Sylvandre :
Il parut, il la vit ; & Philis devint tendre.
Mais sans doute son cœur cherchant à s'enflâmer,
Aspiroit dès long-tems au vain plaisir d'aimer :

Car de notre aveu ſeul l'amour tient ſa puiſſance.
Depuis ce jour fatal à ſa chere innocence,
Combien de fois l'écho ſenſible à ſes douleurs
A-t-il redit les ſons qu'accompagnoient ſes pleurs ?
Elle erre dans nos bois ſans ſujet & ſans cauſe,
Et les lys, ſur ſon teint, ont effacé la roſe.
Sa pâleur, ſes ſoupirs & ſes regards diſtraits,
En dépit d'elle-même, annoncent ſes ſecrets.
Nous ne la voyons plus ſur ces rives fleuries :
Son troupeau qui la ſuit ſemble fuir nos prairies ;
Et loin des bords charmans où croît le ſerpolet,
Ses brebis ſont ſans force, & ſes chevres ſans lait.
Tout ce qui l'environne eſt ſenſible à ſes peines.
Ses agneaux en bêlant ont traverſé ces plaines :
L'oiſeau qu'elle élevoit en a perdu ſon chant ;
Et quelquefois ſon chien la regarde en pleurant.
Voilà quel eſt l'amour, & le poids de ſa chaîne.
N'aimons jamais que nous ; aimons-nous, chere Iſmene.
Je ſerai tes plaiſirs ; toi, les miens : notre cœur
Ne peut de nœuds plus doux attendre ſon bonheur.
Fuyons tous nos bergers, non que je m'en défie :
Mais à notre amitié mon cœur les ſacrifie.
Et moi, reprit Iſmene, en recevant le tien
Sois ſûre du retour. Amour, par ce lien,
Nous bravons à jamais ton redoutable empire ;
Ce n'eſt que d'amitié que notre cœur ſoupire.
J'en jure par les Dieux : on verra les oiſeaux
Déſerter les forêts pour habiter les eaux,

ur les étangs glacés voltiger l'hirondelle,
.a colombe à ses feux devenir infidelle,
.a jonquille en blancheur l'emporter sur les lys;
ɔrsque je cesserai d'aimer Amarillis.
Que mes sermens, grands Dieux! reglent ma destinée;
Qu'on ne me parle plus d'amour & d'hymenée;
Vivre pour toi, Bergere, est mon unique but.
Elle achevoit ces mots, quand Silvandre parut.
Tout ce que la jeunesse & la belle nature
'euvent offrir d'appas, brilloit dans sa figure:
es regards étoient vifs, mais doux & gracieux.
a vertu, la candeur se peignoit dans ses yeux.
'imide, sans avoir aucun sujet de l'être:
ergeres, leur dit-il, auriez-vû paroître
)ans ces lieux écartés le troupeau d'Alcidas?
'Amarillis ensuite il loüa les appas,
es cheveux, ses rubans, ses fleurs, sa collerette
carressa son chien, releva sa houlette.
imene en fut distraite, Amarillis rougit.
uelques instans après le beau Berger partit.
Nos Bergeres alors froidement s'embrasserent;
ır un prétexte vain elles se séparerent.
'amitié parut peu dans leurs sombres adieux.
mour! perfide Amour! ce sont là de tes jeux.



PHILIS.

EN tournant vers la gauche, à vingt pas du hameau,
On remarque un vieux chêne à côté d'un ormeau.
Là, commence un ſentier qui par un cours oblique
Conduit en deſcendant vers un antre ruſtique.
Un lierre rampant ſur de jeunes oſiers,
Une vigne ſauvage, & de tendres roſiers,
Qu'au-devant de cet antre a placé la nature,
Semblent vouloir aux yeux en cacher l'ouverture.
A quelques pas plus loin ſe préſente un bouquet
D'arbriſſeaux toujours verds, & rangés en boſquet :
Un ruiſſeau, l'ornement des campagnes voiſines,
Y prend ſon cours au pied, en baigne les racines.
Il ſort en murmurant, & rapide en ſon lit
Fuit au milieu des fleurs que ſon cours embellit.
   Ce lieu, des tendres vœux, ſecret dépoſitaire,
Fut choiſi de tout tems par le Dieu de Cythere.
Le Zéphyre jamais ne quitte ce ſéjour :
On s'y plaît, on y rêve, & même ſans amour.
   C'eſt-là que loin du bruit, & fuyant la lumiere,
Philis cachoit les pleurs qui mouilloient ſa paupiere.
Ils couloient ſans effort, & ſes humides yeux
Élevoient triſtement leurs regards vers les Cieux ;

Triſtes effets d'un mal qu'elle s'obſtine à taire !
Mais croyant être ſeule en ce lieu ſolitaire,
Sur du ſable voiſin, pour tromper ſes ſoucis,
Du bout de ſa houlette elle écrivoit, TIRCIS.
Églé la voit, s'approche. Ah! dit-elle, Bergere,
Je ſais enfin l'amant que votre cœur préfere.
Mais d'où vient la rougeur qui vous couvre le front ?
A votre âge l'amour eſt trop loin d'un affront ?
Je vous ai vûe errante en ces ſombres retraites ;
J'y venois partager vos peines trop ſecrettes :
N'ai-je pas de l'Amour auſſi ſenti les coups ?
Fiez-vous à ma foi ; hélas ! que riſquez-vous ?
La fraîcheur d'un feuillage, & l'aſpect d'une ſource
Plaît moins au voyageur altéré de ſa courſe,
Que ne plaît à des cœurs amoureux en ſecret
Le ſecours bienfaiſant d'un confident diſcret.
Je ſais ce qu'il en coûte à dire le mot, *J'aime.*
Cet aveu fut toujours ſuivi d'un trouble extrême ;
Mais je le ſais, ce mot. Que je les trouve heureux !
Ils ne rougiſſent point de ſe dire amoureux,
Ces Bergers ſi charmans pour qui le cœur s'enflâme :
Et nous, les feux qu'Amour allume dans notre ame,
Donnent à déguiſer beaucoup plus d'embarras
Qu'ils n'en ont à montrer ceux qu'ils ne ſentent pas.
C'en eſt fait, dit Philis, en eſſuyant ſes larmes ;
Églé, vous le voulez, connoiſſez mes allarmes.
Confidente par choix autant que par haſard,

De mes ennuis ſecrets je vais vous faire part.
Les frimats par deux fois ont chaſſé la verdure,
Depuis que mon cœur céde au tourment qu'il endure;
Et que je cache à tous, ſous un air de froideur,
Mes larmes, mes ſoupirs, ma honte & mon ardeur.
Je me cache à Tircis; Tircis même l'ignore:
Il ne ſaura jamais que c'eſt lui que j'adore.
Je le fuis: mais ma fuite augmente mes ſoucis;
Je retrouve par-tout l'image de Tircis.
Tout m'en parle: ces bois, cet antre, ces campagnes;
Tout eſt Tircis pour moi: ſi l'écho des montagnes
Vient frapper ces vallons, je frémis & je crois
Entendre ſes moutons, ſa muſette, ou ſa voix.
En vain depuis long-tems Hylas par ſa tendreſſe
Croit chaſſer ou calmer le trouble qui me preſſe.
J'admire vainement ſa conſtance & ſes ſoins;
J'en aime plus Tircis, & je l'en aime moins.
Que de ſoins cependant! près de ma bergerie
Je trouve chaque jour une roſe fleurie,
Un œillet, une fleur, & même ce matin,
Pour hommage, un bouquet compoſé de jaſmin.
Et près de cet objet qui me frappa la vûe,
Je vis ces mots tracés d'une main inconnue:
C'eſt ſans doute d'Hylas, il n'importe, je lis:
Allez, jaſmins, allez ſur le ſein de Philis.
Les plus brillantes fleurs lui doivent leurs hommages,
Et vous y trouverez mieux que dans nos bocages

fraîcheur de la rose, & la blancheur du lys.
s vers & ces présens seroient trop embellis,
Tircis.... Mais que dis-je? Hylas devroit me plaire;
n agneau l'autre jour avoit quitté sa mere,
le cherchois : je vis à l'ombre d'un tilleul
n panier fait de jones, & couvert de glayeul :
l'ouvris, j'apperçus parmi des violettes,
es rubans disposés pour orner des houlettes.
couvroient un chapeau qu'entrelaçoient des fleurs.
y remarquai mon nom, mon chiffre, & mes couleurs :
ais j'entendis du bruit, je le refermai vîte,
vers notre hameau je pris soudain la fuite.
e soir j'y vis Hylas, qui toujours empressé
e me dit rien du don que j'avois méprisé.
ien ne peut altérer sa constante allegresse :
out le flatte, & malgré ses preuves de tendresse,
e vois, (hélas! mon cœur craindroit de trouver mieux,)
lus d'amour dans ses soins qu'il n'en a dans ses yeux.
lais que m'importe à moi sa joie, ou sa tristesse?
ircis seul a le droit de m'occuper sans cesse.
ans cette plaine hier je marchois sur ses pas :
le suivre, à le voir, je trouvois mille appas.
'air me sembloit rempli d'une fraîcheur nouvelle,
'herbe que je foulois m'en paroissoit plus belle.
rêvoit tristement; & même, en son chemin,
a houlette deux fois s'échappa de sa main.
'amour le tient aussi dans ses cruelles chaînes;
'en connois trop les feux, les langueurs & les peines.

Il aime, & de quelqu'autre il eſt ſans doute épris :
Mais moi je n'ai de lui que froideurs ou mépris ;
Loin même des tranſports qu'exige un amour tendre,
Son front rougit des ſoins qu'un haſard lui fait rendre.
Le chevreau que j'aimois, perdu dans des roſeaux,
Fut au milieu du fleuve entraîné par les eaux.
Il le voit, il y vole, il ſe jette à la nage,
Il eſt en un inſtant à dix pas du rivage :
Mais l'onde alors l'entraîne au milieu du courant,
Le flot le couvre. O Ciel ! que devins-je à l'inſtant !
Je pâlis, je me trouble, un froid mortel m'accable ;
Sans force & ſans couleur je tombe ſur le ſable.
Ah ! que n'ai-je plutôt vû périr mon troupeau !
Tircis revint enfin, il tenoit mon chevreau :
A cet heureux chevreau que je portois envie !
C'eſt pour lui qu'on riſquoit & ſes jours & ſa vie.
Tircis, mon cher Tircis, le ſerroit dans ſes bras ;
Son ſecours, ſon danger, le ſauvoit du trépas :
Que ne feroit-il pas pour les jours d'une amante ?
Il approche de moi, ma voix étoit tremblante :
Mon chevreau, dis-je alors, méritoit-il, Berger,
Que l'on courût pour lui ce terrible danger ?
J'ignorois, reprit-il, que ce fût-là le vôtre ;
Le ſoin que j'eus pour lui, je l'euſſe eû pour tout autre.
Pour tout autre ? L'ingrat ! l'amour que j'ai pour lui
L'aurois-je pour tout autre ? O Ciel ! juſqu'aujourd'hui
Si tes faveurs.... Philis en eût dit davantage :
Mais elle vit Tircis au travers du feuillage.

ıns cet antre caché, ce Berger trop heureux
outoit la Bergere, & ſes tendres aveux ;
: joie & de plaiſir il reſpiroit à peine ;
s ſons qu'il entendoit ſuſpendoient ſon haleine ;
parmi les tranſports de ſes ſens agités,
retenoit en vain ſon chien à ſes côtés.
Ciel ! reprit Philis, quoi ! j'étois entendue !
ıe vois-je, chere Eglé ? Tircis ! je ſuis perdue.
ui, c'eſt moi, reprit-il, tombant à ſes genoux :
viens pour expoſer au plus juſte courroux
n Berger trop heureux dont l'amour eſt le maître :
rop heureux, car mon cœur me rend digne de l'être.
es hommages de fleurs, & ces dons ſi vantés,
haque jour par mes mains vous étoient préſentés.
: vous aimois, Philis : mais Hylas peu ſincere
l'ôtoit par ſes tranſports tout eſpoir de vous plaire.
: liſois dans ſes yeux un bonheur ſi conſtant ;
e le croyois aimé, je le voyois content ;
t de-là ces tranſports, ces mépris & ces feintes,
Qui cauſoient nos malheurs, mes tourmens & vos plaintes.
l'aimeriez-vous encor, Philis ? Quoi ! juſtes Dieux !
Quoi ! j'aurois fait couler des larmes de vos yeux !
'ardonnez-le en faveur de l'amour qui m'engage :
Me le promettez-vous ? Philis à ce langage
.ui prit les mains, rougit, & ſourit tendrement.
Eglé les laiſſa ſeuls : j'en aurois fait ſerment.

❦

A PHILIS.

MEs chers agneaux, éloignez-vous,
Fuyons de ce trifte bocage :
Je ne puis vous trouver un meilleur pâturage :
Mais paffons en des lieux qui me femblent plus doux.
C'eft près de cet ormeau, c'eft fur cette fougere,
Que fouvent avec ma Bergere,
Je préfidois à vos heureux deftins.
Agneaux, que fouvent par fes mains
J'ai vû parés des dons de Zéphire & de Flore,
Que je vous enviois ! Je vous envie encore ;
Vous connoiffez peu les chagrins.
Je refte malgré moi fous ce funefte ombrage,
Quoique tout m'y trace l'image
De mon bonheur paffé, de mon malheur préfent.
Vainement tout m'y repréfente
Ces jours fi fortunés, paffés comme un inftant :
Tout m'y redit auffi : ta Philis eft abfente.
C'étoit dans ce reduit qui favoit me charmer
Qu'au tendre fon de la mufette,
Nos Bergers affemblés, la volage Lifette
Par fes accents croyoit nous enflâmer :
Elle chantoit, & la coquette
Étonna par fes fons, mais ne fit point aimer.

Phi

hilis ne chanta point ; ſous un prétexte honnête,
Ma Bergere s'en défendit.
'Amour ſur plus d'un cœur en perdit ſa conquête,
Et Liſette s'en applaudit.

'entrai ; Philis me prit pour l'ami de ſon frere.
imer tout ce qu'il aime, eſt pour elle une loi.
Je reçus d'elle un regard peu ſévere ;
Mais il n'étoit pas fait pour moi.
Quel trouble un regard ſeul inſpire !
llons, brebis, allons, je m'éloigne à regret.
Reſtons... Non... Ciel ! je frémis, je ſoupire ;
Ces lieux ont un pouvoir ſecret
ui me charme, m'attriſte, & me chaſſe, & m'attire ;
Hélas ! quel ſeroit leur empire,
i j'y voyois Philis, ſeulement ſon portrait !
Il me ſemble la voir ſoûrire.
h ! Philis, eſt-ce vous ? .... Mais que viens-je de dire ?
e l'ai perdue, ô Ciel ! c'eſt-là ton dernier trait,
A tes rigueurs il doit ſuffire.

Bergers, qui voyez ſes appas,
on, ce n'eſt pas l'Amour qui cauſe mes allarmes ;
'eſt une amitié pure. Ils ne me croiront pas.
eut-on n'être qu'ami, quand on a vû ſes charmes ?
Ils le diront ; je leur pardonne, hélas !



E

PORTRAIT D'ÉGLÉ.

ÉGLÉ, je fais des Vers, & ce n'eſt pas pour vous.
J'ai brûlé de l'encens pour Iſmene & Thémire,
De vous en préſenter il m'eût été bien doux :
Mais ſur votre ſujet je n'avois rien à dire.
Ne vous mettez point en courroux ;
Vous plaiſez, je le ſçais, mes ſans ſoins, ſans allure.
Vos geſtes tout unis ſemblent faits par hazard ;
Rien ne reſſent chez vous les grimaces, & l'art
Ne prête rien à la nature.
Ignorez-vous que l'art eſt un devoir ;
Qu'une femme ſans art ne peut être jolie ;
Qu'il faut que ſes regards dictés par le miroir,
Soient l'effet de l'étude, & le fruit du génie ?
Auſſi, quand vous entrez dans une compagnie,
Vous la charmez ſans le ſçavoir.
Qu'on jaſe dans un cercle, & qu'on parle à la ronde,
Vous répondez fort bien, car il faut qu'on réponde ;
Mais devant vous, adieu tous les contes plaiſants,
Adieu tous les propos ſur la brune & la blonde ;
Adieu tous mots ſuſpects, & tous traits médiſans ;
Et vous contraignez tout le monde.
Vous badinez pourtant, & même de bon cœur ;
Votre ſoûrire eſt fin, ſur-tout à la ſourdine ;

Mais que nous ſert ce ſoûrire enchanteur ?
C'eſt la Raiſon en belle humeur,
Et c'eſt la Vertu qui badine.
Que de gens vous gênez par votre air circonſpect !
D'abord tout jeune fat l'eſt moins à votre aſpect :
Il conſulte vos yeux pour l'air de ſon viſage ;
Et l'Amour devant vous déguiſant ſon langage,
Joue humblement le rôle du Reſpect.
Je vous connois pourtant une foibleſſe.
Oui, oui, je la connois, & non pas d'aujourd'hui.
Je vous ai vû verſer des larmes de tendreſſe,
Et pleurer ſans effort ſur le malheur d'autrui.
Eſt-ce qu'à dix-huit ans le malheur intéreſſe ?
Enfin tranchons d'un mot : vous avez le cœur haut ;
L'eſprit vif & liant, l'ame compatiſſante ;
Mais vous n'avez au plus que cent louis de rente,
Il vous falloit bien un défaut.



EPITHALAME,

Sur le Mariage de Mr. D. S. & de Mlle. L. N.

NONCHALAMMENT ployé ſur mon pupître,
Je ſavourois je ne ſçais quelle Epître,
Qu'Ovide fit ſur l'art de bien aimer,
Lorſque le Dieu qui ſçait nous enflâmer,
Chez moi parut. A ſa marche étourdie,
A ſes regards remplis de perfidie,
A ſon ſoûrire, à ſes aîles au dos,
Je dis d'abord : C'eſt le Dieu de Paphos.
Oui, reprit-il, c'eſt l'Amour qui s'en vante
Ils ſont unis, leurs plaiſirs ſont les miens.
Unis ! qui donc ? Ah ! fripon, je te tiens :
Tu me diras l'hiſtoire intéreſſante,
Et les héros de ces tendres liens.
En vain tu crois échapper de mes mains :
Je te tiens trop ; mais laiſſe cet armure,
L'arc, le carquois, ces fleches, ce flambeau,
Je ſçais de toi ce que vaut leur bleſſure.
Ah ! depuis quand vas-tu donc ſans bandeau;
Mais dis avant, cet hymen, cette hiſtoire
Unique enfin, puiſqu'elle eſt à ta gloire :
Baiſſe les yeux pour me la raconter,
Traître, de toi je dois tout redouter,

Après les tours... Allons, parle, j'écoute.
Ne point parler, je le devrois sans doute ;
Me dit alors cet enfant de Cypris :
Mais j'aime trop à parler de Philis.
De l'Amitié, cette sœur indiscrette,
Quand il s'agit de louer ses amis,
J'ai tant appris que Philis est parfaite ;
Qu'abandonnant mes plus chers favoris ;
J'ai tout tenté pour lui ravir ce prix.
Mais dans l'ardeur où m'emportoit mon zèle ;
Combien de fois voltigeant autour d'elle,
Ai-je sans fruit assiégé ses appas ?
Ma main s'armoit d'une fleche nouvelle :
Le trait lancé tomboit devant ses pas.
Quoi donc ! disois-je, une simple mortelle
Auroit des droits réservés à Pallas ?
C'est elle. Non, Pallas n'est pas si belle.
Pour me venger d'un mépris odieux,
Au Dieu d'Hymen courons porter ma plainte ;
Je pars, je vais, j'arrive furieux.
Le triste Ennui, le Devoir, la Contrainte ;
Et la Froideur sous les traits du Respect,
De son Palais fuirent à mon aspect.
Vas, me dit-il, je devine ta peine ;
Et les replis de ta ruse inhumaine ;
Perfide Amour, si tu connois un cœur ;
Que pour ma gloire ait réservé l'honneur ;

Tu viens d'abord implorer ma puiſſance,
Pour l'engager ſous ton obéiſſance ;
Tu viens ramper ſous mes paiſibles loix,
Pour mieux enſuite inſulter à mes droits.
Que Jupiter, & toi-même en ſoient juges ;
Tous mes ſujets ne ſont que des transfuges,
Qui déſertant mes drapeaux iſolés,
Sous ton carquois ſe ſont tous enrôlés.
Thémis en vain de ſon glaive fidele,
S'arme aujourd'hui contre l'époux rebelle.
L'Hymen n'eſt plus qu'un lien d'un moment ;
Qui n'eſt ſacré qu'à l'inſtant du ſerment ;
Et la conſtance eſt enfin un prodige,
On n'y croit plus. Arrête, Hymen, lui dis-je ;
Un mot ſuffit à tes reſſentimens.
Ne pouvons-nous en ces tems ſi proſperes,
Faire aujourd'hui pour de tendres enfans,
Ce qu'autrefois nous fîmes pour leurs peres ?
Reſſouviens-toi, je t'en promis autant,
Et je le tins : l'époux eſt mon garand.
Si tu ſçavois celui que je deſtine,
Son cœur, ſes traits, de quel nom, de quel ſang !
Je te dirois ſon illuſtre origine,
Si dans Cythere on diſtinguoit le rang.
Vas, ne crains point ma fleche libertine.
Quand ce qu'il plaît qu'on appelle l'honneur,
Ne ſeroit pas dans l'un & l'autre cœur,

Liés tous deux d'un amour véritable,
Pourroient-ils rien aimer de plus aimable?
Suis-moi, mon frere, & partons à l'instant.
De mes raisons plus qu'à demi content,
L'Hymen me suit; je les frappe, on s'assemble;
Ils sont unis, que de plaisirs ensemble!
Les Ris, les Jeux ont tiré le rideau;
Trop occupé j'y perdis mon bandeau.
Si tu savois leurs flâmes, leurs tendresses;
Les doux refus, les pressantes carresses,
Baisers ravis, rendus avec ardeur;
Tout fut plaisir jusques à la pudeur.
Je veux transmettre aux enfans de Cythere
Les nouveaux jeux de ce tendre mystere.
Alors le Dieu qui préside aux amans,
Me fit si bien la naïve peinture
De ces transports & de ces mouvemens,
Que la tendresse emprunte à la nature;
Il détailla si bien cette aventure,
Que, (pour s'enfuir sans doute il le faisoit,)
Que j'oubliai qu'il me la racontoit.
Moins recueilli je rouvris la paupiere,
Et le regard encore embarrassé,
Je ne vis plus qu'un éclat de lumiere,
Et plus d'amour; il s'étoit éclipsé.
Je suis heureux qu'il ne m'ait pas blessé.

EPITRE

A MADEMOISELLE DE S.

Fille de M. D. S. & de M. L. N. le jour de ſa naiſſance.

POUPON charmant qu'attendoit tout Cythere ;
Par vos cris enfantins ne troublez pas mes chants,
N'ayez point peur, c'eſt moi qui chantai votre mere ;
Et Paſteur du canton, dans trois luſtres j'eſpere
Célébrer auſſi vos enfants.
Occupé ce matin de vos jours innocents,
De l'avenir j'ai pris le Teleſcope,
Et portant mes regards ſur vos deſtins naiſſants ;
J'ai ſçu tirer votre horoſcope :
Je vois dans votre enfance, & larmes, & chagrins,
Votre nourrice, ah ! la cruelle !
Qui veut ôter de vos petites mains
Ce qui de vos beaux yeux peut bleſſer la prunelle.
Ne pleurez plus, voici d'autres bijoux,
Un poupart, un tambour : ah ! prenez la ſœur Claire ;
Mais ne voilà-t-il pas votre mutin de frere
Qui vient vous prendre vos joujoux ?
Rendez cela, Monſieur : il mord, il pince, il crie ;
Ne ſembleroit-il pas déjà dans ce moment,
Qu'il arrache aux efforts d'une troupe en furie

Le Drapeau de ſon régiment ?
C'eſt mon tambour, Mademoiſelle,
Laiſſons-le là, c'eſt un mauvais.
ıis je vous vois grandir, ah ! que vous êtes belle !
é ! pourquoi s'étonner d'une telle nouvelle ?
Vous nous deviez tous ces attraits,
ıture en vous faiſant avoit tant de modeles,
tante, & chere mere, & les grandes mamans ;
le n'eut pû former des traits moins ſéduiſants
Sans des peines ſurnaturelles :
Quel eſt donc ce Milord ſi richement vêtu ?
Il s'élance hors de ſa chaiſe,
entre en votre hôtel le jarret bien tendu.
'eſt un Maître à Danſer. Eh ! bien, j'en ſuis fort aiſe ;
u petit inſtrument j'entends déjà le ſon.
Dans ce coin-ci, ne vous déplaiſe,
Je vais vous voir prendre leçon.
ıpprochez-vous, dit-il, & ſuivez bien mes traces ;
'ortez ainſi la tête, & déployez les bras,
Hé ! Monſieur, laiſſez-lui ſes graces,
Et ne lui montrez que les pas.
Mais vos traits, votre taille, ont droit de me ſurprendre ;
A quinze ans que d'éclat ! quel air de majeſté !
Que cela me rend vieux ! j'ai peine à le comprendre ;
Douce & badine avec ſévérité,
Ah ! que je plains tout Berger tendre !

Qui ſéduit par l'attrait d'un ſouris paſſager,
A votre cœur voudra ſe faire entendre.
Il vous aime, c'eſt fait, il ne pourra changer.
Mais quel fracas ? L'Hymen & l'Amour en carroſſe !
C'eſt chez vous qu'ils font arrêter ;
Quoi ! déjà dès ſeize ans il faut les contenter !
Mais je ne ſuis pas de la nôce ;
Heureux, encor heureux ! ſi je puis la chanter.



FABLES.

E SERIN ET LA SERINE.

AIMEZ-MOI, Serine charmante,
iſſez-vous entraîner aux douceurs de l'amour ;
languis près de vous ſans eſpoir de retour,
je ſoupire, hélas ! bien plus que je ne chante.
C'étoit par ſemblables accens
Qu'un jour certain Serin champêtre
Exprimoit ſes tendres tourmens
A Serine encagée au bord d'une fenêtre ;
Qui ſans autre déguiſement
Lui répondit tout en ſifflant :
Pour moi votre ardeur eſt extrême,
Vous êtes forcé d'y céder.
us m'aimez, dites-vous ? Si vous voulez que j'aime,
'eſt qu'un ſeul moyen de me perſuader :
ſſez-là ces forêts, cet inconſtant feuillage
Que les frimats vont bientôt moiſſonner :
nez ſur ces bâtons dans ma riante cage
ſentir les plaiſirs que l'Amour ſçait donner.
Cette demeure enchantereſſe

Vous fournira le manger, le coucher :
Vous joüirez de ma tendresse ;
Et si ce n'est l'attrait qui peut vous attacher,
Bonne chere & joyeuse vie
Plus que moi pourront vous tenter.
Pour s'attirer ici macarons, sucrerie,
Que faut-il faire ? il ne faut que chanter.
J'aime mieux, répondit notre Serin volage,
Vivre sans vous que sans ma liberté.
Ma réponse vous fait outrage ;
Mais dans nos bois l'on parle avec sincérité :
Je préfere à l'appas d'une douce pâture
Le repas le plus incertain,
Et j'aime mieux me voir, libre dans mon destin,
Pensionnaire de la Nature,
Que l'esclave du genre humain.



Imitons cet oiseau, l'Hymen est cette cage,
Où presque tout mortel enrage d'être pris.
Préferons toujours prix pour prix
Une libre infortune au plus riche esclavage.



L'ŒUF DE CHENILLE, ET LA COQUE DE PAPILLON.

L'Œuf d'une future Chenille,
Et la coque d'un Papillon,
Tous deux de même famille,
Logeoient en même maiſon.



Un tronc d'arbre étoit l'aſyle,
Où, dans la ſécurité,
Ce couple toujours tranquille
Attendoit les jours d'Eté.



D'une liaiſon complette
Ils goûtoient tous les appas;
Et leur union parfaite
Étoit comme on n'en voit pas.



Que je crains ton inconſtance;
Diſoit l'Œuf au Papillon!
L'Hiver fuit, l'Eté s'avance,
Et rompra notre union.

Non, lui répondoit la coque,
Ne crains point mon changement ;
Un pareil doute me choque,
Et bleſſe le ſentiment.



Juſques aux chaleurs nouvelles
Il tint le même jargon ;
Mais plus riche de deux aîles,
Zeſte, adieu le Papillon.



Dans un quatriéme étage,
Quel bon ami que Druſus ?
Du fond de ſon équipage,
Il ne me reconnoît plus.



LE CERF ET LE CHIEN.

UN Cerf en ſon chemin fit rencontre d'un Chien
D'une ſi piteuſe encolure,
Que, vû l'état de ſa triſte figure,
Il l'aborda ſans en redouter rien.
Où courez-vous, dit-il ? Je vais trouver mon maître,
Dit le Chien : ſon logis eſt à cent pas d'ici.
Chez moi, reprit le cerf, je m'en retourne auſſi ;
Et j'y ſuis ſûrement autant qu'on le peut être.
Des chaſſeurs, & de vous, la troupe ſouvent traître
Ne peut en approcher ; car un marais profond,
De ſes bords dangereux entoure ma maiſon :
Hors ce petit ſentier, dont vous voyez la route,
Et dont nul que moi ne ſe doute,
Aucun ne ſçauroit y mener.
Adieu, mon cher, n'allez pas le prôner.
Le Chien alors ne le dit à perſonne ;
Mais le lendemain même une meute gloutonne,
Sur les pas du Chien confident,
Et des Chaſſeurs, pour comble d'accident,
Arrivent au ſentier qui conduiſoit au gîte.
On quête notre Cerf, qui ſoudain prend la fuite ;
Mais en vain : il périt dans ce même marais,

Et mourut, en pouſſant d'inutiles regrets.
Quelqu'un trahit-il nos ſecrets ?
N'en accuſons que nous, la raiſon le décide ;
Car ce quelqu'un ne ſeroit pas perfide
Si nous n'étions pas indiſcrets.

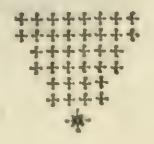
GUILLOT ET LA CAGE.

MEs camarades ſçauront tout,
Et moi rien ! ma foi pour le coup
Je leur ferai bien voir, je l'ai mis dans ma tête,
Que leur cheval n'eſt qu'une bête.
C'eſt ainſi que Guillot raiſonnoit, en grondant,
Sous un orme loin du village.
Auſſitôt il trouve une cage
D'oſier, mais faite artiſtement,
Et poſée en ſecret ſous un pommier ſauvage.
Oh ! dit-il, l'ouvrage eſt parfait !
Et ſans barguigner davantage,
A tous ceux du hameau je dirai : je l'ai fait.
Je le peux : qui m'a vû ? Cet arbre eſt très-diſcret ;
Je ſuis ſeul : ce buiſſon, graces à ſon ombrage,
Eſt propre à cacher un ſecret.
Oh ! Meſſieurs de notre village !

: ne ſerai plus ſot, car voici mon ouvrage.
Il s'en retourne, en tenant ce propos.
Il arrive. Bon jour Guillot :
Qu'as-tu donc là ? Rien, ce n'eſt qu'une cage
Que je viens de faire à Margot.
on ! c'eſt toi qui l'as faite ? Eh ! dis-moi, ſans myſtere,
Comment fait-on ? J'en voudrois faire.
Pour aſſembler tout çet oſier,
ui donner une forme, enſuite le ployer ;
Par où s'y prendre, & de quelle maniere,
S'il te plaît de m'en faire part ?
ne peux, dit Guillot, ma foi, te ſatisfaire ;
Car moi, là-bas ſur la fougere,
a m'eſt venu tout ſeul, je l'ai fait par hazard.



En obſervant Guillot, je ſonge
ue l'eſprit malgré nous découvre ſon défaut,
que c'eſt l'acheter beaucoup plus qu'il ne vaut,
Que d'y prétendre en faiſant un menſonge.



LE VOYAGEUR.

LEs mains dans ſon pourpoint & faiſant le gros dos
Un Voyageur marchoit dans un ſombre paſſage :
Un caillou ſous ſes piés placé mal-à-propos,
Le fit tomber à plat ſur le viſage.
Lui ſe plaignant, quelqu'un lui dit :
Où donc étoient vos mains pour n'en point faire uſage
Je les avois dans mon habit.

A tout évenement préparer ſon eſprit,
Fut de tout tems le bouclier du Sage.



LE ROSSIGNOL.*

LE Roſſignol chantoit au lever de l'aurore,
oiſeaux en ſilence écoutoient ſes accens.
Zéphire agité par ſes chants,
S'en croyoit plus digne de Flore,
dégrés en dégrés l'oiſeau mélodieux
Preſſe ſes ſons, anime ſon ramage,
Il fait retentir le bocage
ccens toujours plus vifs, plus doux, plus gracieux;
Et ſe tait. Alors l'alouette
dit, nous t'écoutions, le prix du chant t'eſt dû;
Mais cruel, pourquoi chantes-tu
ſi peu de temps? Dans les airs on regrette
tes plus longs concerts n'ont que quelques inſtans;
je chante, Dieu ſçait, tant que le Printemps dure,
On n'attend pas. Moi, j'attends la Nature,
rit le Roſſignol; ce n'eſt qu'à ſes élans
Que je dois mes foibles talens:
elle je me tais, je ne ſuis rien ſans elle.

ORIS des neuf Sœurs, imitez Philomele.

Feu M. de Rivery a traité la même Fable; je l'ignorois.



LE COQ ET LE RENARD.

TERRASSÉ ſous la dent d'un Renard affamé,
Un Coq fort humblement faiſoit cette priere :
Ah ! Seigneur, grace, grace entiere :
Qui pourroit contre moi vous avoir animé ?
Je ne fais que du bien : laborieux & ſage,
Avant le lever du ſoleil
J'appelle l'homme à ſon ouvrage ;
Et pour le tirer du ſommeil,
Je vaux la cloche du village :
Auſſi ſobre que vigilant,
Je vis de quelques grains échappés ſous la paille ;
Utile par plus d'un talent,
Je ſuis pere de la Volaille
Que vous voyez d'ici, regardez ſi je ments ;
Ces poules, ces poulets ce ſont tous mes enfants ;
Ah ! Seigneur, en faveur de ma progéniture....
Tais toi, dit le Renard, infâme, inceſtueux,
Je te pardonnerois ſans cette flamme impure ;
Qui juſqu'en tes ébats fait frémir la nature,
Je n'ai ſoif de ton ſang que pour venger les Dieux.

Qui dépeins-je en ces vers ? La nation bigotte,
J'ai penſé dire la dévote.

L'AMOUR CONSOLÉ.

A MR. L. M.

ALLÉGORIE.

L'AMOUR dormoit près de Chaulieu ;
Chaulieu s'approche, arrache de ſon aîle
Une plume brillante, & de couleur de feu,
Il écrivit depuis des vers digne du Dieu
Qui lui fournit une plume ſi belle.
Légere par ce vol, l'aîle du Dieu badin
Rendit l'autre aîle plus peſante,
Et dans ſa démarche plus lente,
L'Amour ſouvent s'arrêtoit en chemin.

Tant que vécut l'auteur de ce coup inhumain ;
De ſes plaintes l'Amour n'étourdit pas Cythere :
Plus riche par Chaulieu qu'appauvri du larcin,
Il couvrit d'un profond myſtere
Un vol qu'on n'eut pas ſçu, ſans certain tour divin
Que le fripon donnoit aux vers qu'il daignoit faire ;
Mais enfin il mourut, alors l'Amour piteux
Sentit ſa double perte, & ſon déſaſtre affreux ;
Il ne peut plus voler, il pleure, il ſe conſume,
Il implore l'Olympe, & de l'avis des Dieux
Il vous fait de l'autre aîle arracher une plume ;
Vous l'employez : il rit, & n'en vole que mieux.

MADRIGAL.

A ISMENE,

En lui donnant une Bougie.

VAs, petite Bougie, éclairer ma Bergere :
Lorſqu'elle n'aura pas le ſecours de mon bras,
Prête lui ta foible lumiere ;
Préſerve-la de faire de faux pas ;
Je n'entends point de ceux que le cœur nous fait faire
Un cœur tel que le ſien ne les redoute guere,
Et le flambeau de la Raiſon,
Qui marchant devant elle inceſſamment l'éclaire
Te donnera la premiere leçon
Pour bien faire ton miniſtere.
Que tes feux, s'il ſe peut, égalent ſes vertus.
Si ta cire avoit un langage,
Je te dirois : Peins-lui l'amitié qui m'engage :
Mais meſure tes mots, ne lui dis rien de plus.
Eh ! que me ſerviroit d'en dire davantage ?



L'ORIGINE DU CELERI.

A MADAME F.

Anché négligemment ſur le ſein de Vénus,
les regards encor pleins d'une douce ivreſſe,
Adonis ne reſſentoit plus
Qu'un deſir vif d'exprimer ſa tendreſſe.
Amour ! Amour ! s'écria la Déeſſe,
Lance ſur nous de nouveaux traits,
D'Adonis ranime les flammes,
Et que nos ames
Eprouvent encor tes bienfaits.
'enfant ſourit, & du haut d'un nuage
Où des Ris la troupe volage
Badinoit avec les Zéphirs,
nce un trait, un trait fait pour mille plaiſirs.
Mais dans l'inſtant une Colombe
Qui pourſuivoit un Roſſignol,
Du bout de l'aîle, dans ſon vol,
Frappe ce trait, qui ſe détourne, & tombe
Au pied du thrône de gazon
Vénus oublioit la céleſte maiſon.

Déja préparé par les larmes
Adonis, de Vénus divin épanchement,

Ce gazon treſſaillit, il reſſentit des charmes.
(Tel frémit un beau ſein ſous la main d'un amant.)
Il entoure, il retient cette fleche amoureuſe,
Il raſſemble ſes ſucs, ſes germes. & ſes feux,
Il les pouſſe, il les preſſe, il forme mille nœuds.
O prodige étonnant! ô terre trop heureuſe!
L'acier du trait s'émouſſe, s'amollit;
Il perd de ſa forme aſſaſſine,
Sa pointe en s'allongeant ſe réſout en racine,
Son bois en longs canaux ſe creuſe & s'embellit;
Ses plumes, jadis ſi brillantes,
Deviennent feuilles verdoyantes,
Et ſous des contours plus divers,
Déſirent encore les airs.

Du Celeri telle fut la naiſſance.
M'obligeriez-vous de chercher
Des preuves de ce que j'avance?
Sans l'éguiſer en pointe, on ne peut l'éplucher,
Eh! n'a-t-il pas dans ſon eſſence,
Du trait qui l'a produit, la vertu, le pouvoir?
Mais vos yeux en ont plus; il ne faut que les voir.



INKLE ET IARICO.*

[L est certains tableaux qu'il suffit de montrer,
est de certains faits qu'il suffit de narrer ;
Le sentiment qu'alors notre ame éprouve
D'admiration, de terreur,
De mépris, d'amour, ou d'horreur,
Ce sentiment mieux qu'un long discours prouve
)ue sans nos passions qui servent de lien,
lotre ame sans effort se porte vers le bien,
Vers la bonté, la bienfaisance,
Vers la tendresse, & la reconnoissance :
;e récit pour ma preuve est un second moyen.

vcs, (d'autres disent Inkle,) il n'importe à l'affaire,
ngs, jeune Anglois actif, interressé, prudent,
Etoit en tout fait pour être marchand.
Las de tromper sous les yeux de son pere ;
Il quitte un jour & Londre & l'Angleterre ;
;t s'embarque : déjà son vaisseau part & fuit ;
l perd déja de vue & le port & la terre ;
)éjà sur le tillac il compte le produit
De sa pacotille légere.

* J'ignorois que feu M. de Rivery dont les ouvrages méritent d'être connus, avoit traité le même sujet, je serois orté à croire qu'il a mieux fait que moi ; mais c'est au Lecteur à décider.

Si j'en crois, disoit-il, nos gens & leurs discours,
Que le vent donne, au plus tard dans dix jours
Nous touchons les côtes d'Afrique ;
J'y vends, j'échange tout, & zeste, en Amerique
Mes Negres une fois vendus
Je me trouve cent mille écus.
Le profit n'est pas fort honnête :
Mais enfin .... mais enfin survient une tempête
Horrible, affreuse : imaginez les cris,
Le désespoir, les vœux, la terreur, les ravages,
Le matelot tremblant, marchant sur les débris
Des voiles & des mâts couchés sur les cordages.
Percé, rompu, brisé, par un écueil surpris,
Le vaisseau touche ; il fond ; il périt ; l'équipage
Se sauve en partie à la nâge ;
Incs aussi, son journal & sa bourse à la main :
Mais sur le plus prochain rivage
Ils étoient attendus par un sort inhumain.

Sur la côte un peuple barbare,
Un peuple chez lequel nous avons transporté
Plus d'une connoissance rare,
Et mille erreurs pour une vérité,
L'amour du luxe & de la nouveauté,
Une conscience facile,
Le mensonge, la cruauté,
Et l'avarice, & l'Evangile ;

Ce peuple, à notre exemple, en cruautés fertile,
Attend nos gens, les tue. INGS arrivé plus tard,
Dans un bois se jette à l'écart :
Mais & son journal & sa bourse
Étoient une pauvre ressource
Contre les animaux, les hommes & la faim.
Il périt, il languit, il seche, il tombe enfin
Près d'une source, au pied de l'arbre
Qui nous rapporte le coco.
Il étoit froid comme du marbre,
Lorsqu'en ces lieux survient IARICO ;
IARICO, c'est le nom d'une fille,
Jeune, à quinze ans, on doit être gentille
En tout pays ; elle voit INGS mourant ;
Une tendre pitié dans ses regards pétille,
Elle colle son sein sur son sein expirant,
Le réchauffe, l'anime. Elle va, court, apporte
Quelque peu d'une liqueur forte,
Le rappelle à la vie, & lui pressant les mains,
Pleure de joie, en voyant sa paupiere
Se relever vers la lumiere.

Ce n'étoit pas assez pour sauver ses destins,
Dans les flancs d'un rocher, asyle solitaire,
Elle cache INGS ; & là, toute entiere à ses soins,
Elle vole au-devant de ses moindres besoins.

De branches d'arbres, de plumages,
Et de fleurs, & de coquillages,
Elle enjolive son séjour :
Il l'étoit déjà par l'Amour.
Le cœur d'Ings ressent la tendresse :
Il rend carresse pour carresse.
Le plus vif, le plus beau lien
Unit l'amant & la maitresse ;
Elle le pare de sa main,
Le fait sommeiller sur son sein.
Soigneuse, pressante, ou timide,
L'Amour en tout, l'Amour la guide.
Avec plus d'art & maint défaut,
La trop voluptueuse Armide
N'en fit pas plus pour son Renaud.

Le même sentiment qui créa le langage
Fit apprendre à notre Sauvage
Des mots Européens, à des signes unis.
Ils pouvoient se parler, s'entendre, se répondre :
Ah ! disoit Ings, ah ! que ne suis-je à Londre !
Ma chere Iarico d'étoffes d'un grand prix
Seroit vêtue, & dans un char superbe,
Dans des palais dorés, dans de vastes logis,
Je la promenerois : que de bijoux exquis !
Tout est si beau chez nous ! tout, même jusqu'à l'herbe,
Est admirable en mon pays.

Ings, te plairois-je davantage ?
Disoit Iarico.... Sans doute.... Eh ! bien, partons,
Si jamais un vaisseau paroît dans ces cantons,
J'y vais veiller sur cette plage.

Dès-lors à chaque instant ses regards s'étendoient
Sur le vaste horizon de la liquide plaine,
Et dans le ciel ses regards se perdoient.
La nuit n'apportoit point de repos à sa peine,
Le point du jour, lançant ses premiers traits,
Trouvoit Iarico veillant avec constance.
Il éclairoit sa vigilance,
Mais ne la devançoit jamais.
Un jour, ô Ciel ! grands Dieux ! cher amant ! elle approche.
Une voile, une voile.... Accours sur cette roche.
C'en étoit une, Ings fait quelques signaux :
On y répond par des signes nouveaux.
Le vaisseau retarde sa course.
Ings aussitôt saisit son journal & sa bourse,
Il se jette à la nâge ; Iarico devant
Nageoit, & revenoit pour aider son amant.
Eux recueillis, le vaisseau suit sa route,
Il cingle en Amerique, arrive à Mexico,
Ings disoit en rèvant : voyons ce qu'il m'en coute,
Que fais-je en ces climats avec Iarico ?
Rien : à tous mes profits je mettrai donc zero,

J'aurai donc essuyé les peines du voyage,
Et tous les périls du naufrage
Pour le plaisir d'avoir fait le chemin,
Et chez moi je retourne, enfin, la bourse vuide.
Ne pourrois-je ? .... Mais non .... il seroit trop perfide;
Perfide; .... eh! pourquoi donc ? Un tendron Africain
Est trop heureux, lorsqu'un Européen,
Anglois encor, veut bien descendre
Aux bontés de paroître tendre.
On se prend, on se quitte, & sans nulles façons.
Des réflexions d'Ings, c'étoit-là le prélude.
L'amour-propre & l'ingratitude
N'ont jamais manqué de raisons.
Lecteur, portes-tu tes soupçons
Sur ce qu'il fit : il vend Iarico, la livre.
Le marchand aussitôt veut la forcer de suivre;
Elle résiste : Ings lui dicte son sort.
Elle baise ses pieds, lui demande la mort;
Ou plutôt prête-moi tes armes....
Elle ajoute en fondant en larmes :
Ings, je ne te dis pas quelle eût été ta fin,
Si.... Mais cruel, mais moi qui porte dans mon sein
Un fruit de ta tendresse, une part de ton ame.
Vous l'entendez, marchand, reprit le barbare Ings;
C'est encor trois livres sterlings
Qu'il faut de plus pour cette femme.



PETIT CONTE

Fait pour être récité par S. alors très-petite Fille.

BOBINE ſortant du logis
Dit à deux enfans tout petits,
Écoutez-moi bien, Bobinette.
Bobinette étoit ſa fillette,
Vous auſſi, mon fils Bobinet,
Ne mangez pas mon raiſinet ; *
Voyez-vous bien cette bouteille
Dont la liqueur eſt ſi vermeille ;
C'eſt du poiſon qui fait mourir,
N'y touchez pas, je vais venir.

Sitôt que la mere eſt partie,
Bobinette quoiqu'avertie,
Court au pot, mange ſans tarder
Le raiſinet qu'il faut garder,
Et tout en l'appellant gourmande
Son petit frere vient l'aider.
Mon Dieu, qu'une fille eſt friande !
On ſent bien quand on a mal fait ;

* On écrit Raiſiné ; mais j'ai mis le mot comme on le prononce.

Après la faute le regret.
Ah ! mon Dieu, dirent-ils ensemble,
Maman va revenir, je tremble ;
C'est vous, mon frere, hé ! non, c'est vous ;
Mais, ma sœur, empoisonnons-nous,
En buvant de cette bouteille
Dont la liqueur est si vermeille :
On ne nous battra pas tous deux,
Nous serons morts ; ils la vuiderent ;
C'étoit du vin, ils se griserent,
Et tout tournoit à l'entour d'eux,
Puisqu'ils étoient tombés par terre.
Aussi-tôt arrive la mere,
Bobinette, & vous Bobinet
Qu'est devenu mon raisinet ?
Il est mangé. Ha ! sainte Viérge ;
Il est mangé ! vîte une verge.
Ah ! Maman, ah ! Maman, pardon ;
Nous avons bû tout le poison,
Nous allons mourir tout à l'heure.

Cela fait bien voir aux parents
Que quand on quitte sa demeure
On doit emmener ses enfans.



FEMME JALOUSE TÊTE DE BOIS.

A IRIS.

SUr des soupçons d'une intrigue légere,
Contre Jupin, Junon fort en colere,
Par mille cris sa fureur exhala.
Si mainte femme est pire que Diablesse,
Imaginez le train d'une Déesse :
Homere eût dit que le Ciel en trembla.
Oui, crioit-elle, il faut que je le quitte.
Quittez, lui dit un des gens de sa suite,
Vous le pouvez, & sans le prévenir ;
Il est tout prêt, car même il fait venir
Une autre femme : on dit qu'elle est en route.
Une autre femme ! ah ! je la vois sans doute,
S'écria-t-elle ; ô le perfide époux !
Elle voyoit quelque chose voilée
Qui s'avançoit au lieu de l'assemblée,
Elle y courut aveugle de courroux,
Rapidement la saisit par la nuque,
La détignone, en l'accablant de coups,
Regarde, & voit une tête à perruque,
Et faite encor ! mon Eustache Dubois
Eût mieux taillé cette tête de bois.

A cet aſpect Junon, dite Lucine,
Pâlit, frémit, ſe repentit, & dit :
Que du courroux l'imprudence eſt voiſine
Les noirs brouillards qu'éleve le dépit,
Changent l'objet que le ſoupçon devine.

Depuis ce temps la Déeſſe examine,
Sans ſe livrer à ſa vivacité.
Sans doute, Iris, que la raiſon divine,
De plus que nous, a la ſtabilité.



LA ROSE.

Jadis la reine des fleurs,
Du lys portoit la parure,
Et des mains de la Nature
Sortoit ſans nulles couleurs.

Ses nuances diaprées
Par des teintes de carmin,
N'avoient alors pour livrées
Que la blancheur du jaſmin.

Son ſein, ſa tige divine
Avoit les mêmes parfums,
Même feuille ; & même épine
Écartoit les importuns.

L'Amour qui ſouvent butine
La fleur prête à s'embellir,
Vole près d'elle, badine
Et s'empreſſe à la cueillir.

Mais une Epine traitreſſe,
De ſon dard vif & perçant,
Pique le doigt qui la preſſe,
Et l'Amour verſe du ſang.

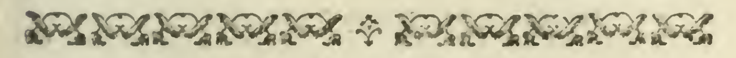


Une goutte précieuſe
Imbibant plis & replis,
Teignit de ſon coloris
Cette roſe trop heureuſe.



Depuis qu'Amour fut bleſſé,
A chaque bouton qu'il cueille,
Il retrouve dans la feuille
Le beau ſang qu'il a verſé.





ODE
SUR LE BONHEUR.

LOIN d'ici, troupes mensongeres
De raisonnemens captieux,
Jamais vos bluettes légeres
Ne pourront éblouir mes yeux.
Ambition, frêle espérance,
Fortune, desirs, faux honneur;
Non, vous n'avez que l'apparence,
Et l'écorce du vrai bonheur.

ꕤ

Je vois la Déesse fantasque
Qu'encense l'avide mortel:
Le Crime, caché sous le masque,
Est toujours près de son autel.
A ses genoux l'Interêt guide
L'esclave à ses ordres soumis:
Mais toujours la Crainte intimide
Ses pas par l'espoir affermis.

ꕤ

J'apperçois sur son front caustique
Les tourmens de l'ambitieux:

Je vois la ſourde Politique
Couvrir ſes projets faſtueux.
Des ſoins dont l'avenir l'embrâſe
Son cœur eſt toujours déchiré ;
Il reſpire ſur le Caucâſe,
Il vit pour être dévoré.



En vain il cache l'eſclavage,
Ses peines, ſes tourmens divers ;
Le tranquille regard du Sage
Sous la pourpre apperçoit les fers :
Pour lui, la Fortune légere
En vain le flatte, le prévient ;
Il ne veut devoir à la terre
Que le limon qui l'y retient.



Mais il ne ſuit point ce Myſtique,
Qui toujours l'eſprit dans les Cieux,
Dans ſon extaſe fanatique
Immole les mortels aux Dieux :
Qui nous plaint, de ce que nous ſommes ;
Qui frémit de s'humaniſer ;
Et croit favoriſer les hommes,
S'il ne fait que les mépriſer.



Ce brouillard que la terre exhale
Sur les aîles des Aquilons,
S'éleve, se rassemble, étale
L'espérance de nos vallons :
Il monte pour rendre fertiles
Nos fleurs, nos arbres, nos guérets ;
Et descendre en larmes utiles
Sur Flore, Pomone, & Cérès.

Telle en son precieux délire
Notre ame ne doit s'élancer
Aux portes du céleste empire,
Qu'afin de sçavoir s'abaisser:
Les faveurs que le Ciel sans cesse
Verse sur elle à pleines mains,
Disent : Imitez la tendresse
De Jupiter pour les humains.

Du vrai bonheur le Ciel lui-même
Donne les premieres leçons :
La volupté, le bien suprème
Est dans celui que nous faisons.
Qu'on nous aime, ou qu'on nous abhorre ;
Faisons-le, & ne calculons pas ;
C'est ressembler au Ciel encore
Que de rencontrer des ingrats.

STANCES.

A M. S. A.

Pour le prier de faire mon Porrtait.

QUAND voulez-vous que ma figure
Aille droite comme un piquet
Se planter en belle posture
Auprès de votre chevalet ?
Mon minois, que par conjecture
J'estime moi-même assez laid,
Veut une fois être parfait,
Et gagner, par votre peinture,
Le gracieux que la Nature
Jadis lui refusa tout net.



Qu'un objet hideux, fantastique,
Ou quelque monstre des enfers,
Sur une toile allégorique,
Soit mis sçavamment dans les fers ;
Ou qu'une toile pathétique

Exprime une ſcene tragique
D'horreurs, de fureurs, de combats :
L'œil enchanté de ce délire,
Même en frémiſſant, les admire ;
Eh ! pourquoi ne plairois-je pas ?



Aux éloges que votre ouvrage
Sans doute ſçaura mériter,
Je ſens au feu de mon viſage
Qu'il eſt prêt à s'en irriter.
Quoi ! dira-t-il, quoi ! mon image
A plus d'éloge, de ſuffrage
Que n'en ont jamais eu mes traits !
Meſſieurs, votre erreur eſt extrême :
Ce moi-là, ce n'eſt pas moi-même,
Ce ne ſont-là que mes portraits.



Allons, oubliez cet outrage :
Mon viſage, plus de courroux ;
Subiſſez le triſte avantage
De vous voir loüé plus que vous.
Que de mortels qu'en tous les âges
L'Hiſtoire a mis au rang des Sages,
Des Vaillans, des Héros, des Dieux,

Grace à leurs Peintres, leurs Homeres,
Qui ne feroient que des chimeres,
S'ils étoient plus près de nos yeux !



Je crois déjà voir un Critique
Trop fatisfait de ce tableau,
Se venger fur mon air étique
De la fageffe du pinceau.
Je l'entends déjà qui s'explique,
Et qui dit d'un ton véridique,
Plus fçavant que le Titien :
Ce Peintre-ci fçait bien fon thême ;
Car femblable à l'Etre fuprême
Il fait quelque chofe de rien.



A Mr. LE KAIN,

Acteur de la Comédie Françoiſe, & repréſentant Oroſmane dans Zaïre.

EST-CE le Kain, Eſt-ce Oroſmane ?
Qui, terrible dans ſes malheurs,
Soumet la fierté Muſulmane
Aux genoux de Zaïre en pleurs.

Le Kain, quelle vive peinture !
Jaloux, tendre, ou cruel amant,
Ce n'eſt qu'au coin de la nature
Que tu frappes le ſentiment.

Dans tes mouvemens, que de charmes !
Que d'art s'y montre en ſe cachant !
Mes yeux ont pleuré de tes larmes,
J'étois Zaire en t'écoutant.



Le Ciel ne te fit point injure
En te refuſant des appas :
Ton ame paye avec uſure
Pour la beauté que tu n'as pas.

La Cabale en vain t'environne ;
La Critique en vain l'enhardit ;
Le Public entier te couronne,
Et la Vérité l'applaudit.

A MADAME L. C.

JE crois qu'un cœur tendre, ſenſible ;
Eſt un heureux préſent du Ciel ;
Mais que ce don, ſouvent nuiſible,
Sur nos inſtans verſe de fiel !



O vous que la Nature appelle
Au rang que tiennent les humains ;
Si vous naiſſez tendre & fidelle,
Sexe aimable, que je vous plains !



Je vois votre enfance occupée
Moins de plaiſirs que de douleurs ;
Le bobo de votre poupée
Déjà vous arrache des pleurs.

Si-tôt que l'auſtere raiſon
Orne vos graces enfantines,
C'eſt une roſe en ſa ſaiſon
Qui s'annonce par des épines.



Déjà par d'invincibles loix
Votre cœur ſe forge des chaînes ;
Une compagne à votre choix
Sçait, partage, & calme vos peines.



Vous n'héſitez point d'avouer,
Pour elle, ardeur, inquiétude ;
Cette amitié n'eſt qu'un prélude
Que la Nature fait jouer.



L'amant paroît : ſageſſe auſtere,
Vous combattez ; ſoins ſuperflus !
Pour le Dieu qui regne à Cythere,
Ce n'eſt qu'un triomphe de plus.

Amante, tout vous ſert d'allarmes ;
Je vous vois languir & ſecher :
Vous joignez aux craintes, aux larmes,
La contrainte de les cacher.

Epouſe, vous êtes contente
D'aimer ſous les loix de l'honneur ;
Mais l'Amour même vous tourmente
Juſques dans le ſein du bonheur.



Mon époux ſeroit-il volage ?
Sa ſanté, ſa mort ..... vous pleurez ;
Vos yeux fixés ſur ſon viſage
Conſultent ſi vous dormirez.



Mere enfin.... Mais je déſeſpere
De mettre un tel cœur dans ſon jour ;
On ſçait que celui d'une mere
Eſt le chef-d'œuvre de l'Amour.



A THEMIRE.

POURQUOI cette main perfide,
De la pudeur qui la guide,
Suit-elle le mouvement ?
Livre plutôt, ma Bergere,
Tous les thréſors de Cythere
Aux regards de ton amant.



Que je voie, que je touche;
Abandonne cette bouche
A mes tranſports renaiſſans.
Que d'appas, ô ma Themire!
Pour les beautés que j'admire,
Eſt-ce aſſez de tous mes ſens?



Ta Vénus, ô Praxitelle,
Sous ton ciſeau trouva-t-elle
Tant de charmes, de beautés?
Ma main ſeroit plus fidelle;
Je vois l'unique modele
Fait pous les Divinités.

Soupirs, accens, baiser tendre,
Hélas! vous ne pouvez rendre
Ce que j'éprouve à la fois :
Et mon avide prunelle
Même aux lieux peu faits pour elle,
Est jalouse de mes doigts.



Mais, Dieux! j'apperçois des larmes
Quelles seroient les allarmes
Qui viennent te tourmenter ?
Si mon peu d'ardeur te blesse,
Si tu pleures ma foiblesse,
Un regard peut me l'ôter.



Ta vertu vient-elle encore
Nuire au feu qui me dévore ?
Pourquoi cacher ces beaux yeux ?
Que leur éclat dans mon ame
Reporte plutôt la flamme
Qui nous rend égaux aux Dieux.



Mais une vive lumiere
Perce à travers ta paupiere :

Mes yeux en ſont éblouïs.
O vous, Rois, maîtres du Monde;
Quoiqu'à vos vœux tout réponde;
Enviez-moi, je jouïs.

STANCES CONTRE L'AMOUR.

JOYEUX auteur de tous mes maux,
De ma raiſon fougueux antagoniſte,
M'es-tu donné pour troubler mon repos?
Eſt-il quelqu'un qui te réſiſte?



Source éternelle de débats
Entre l'eſprit & la nature,
En vain contre toi je combats;
Ta victoire n'eſt pas moins ſûre.

*

Sous l'Egide de la raiſon;
Enveloppé de la ſageſſe,
Je me crois fort; vois-je un tendron:
Ma vertu n'eſt plus que foibleſſe.



L'eſprit plus foible que le corps,
Dans ſa complaiſance aſſaſſine,
Laiſſe alors agir les reſſorts,
Ne pouvant régir la machine.

✳

Tel que de foibles matelots,
Qu'une affreuſe tempête étonne,
Laiſſent voguer au gré des flots
L'eſquif que leur art abandonne.

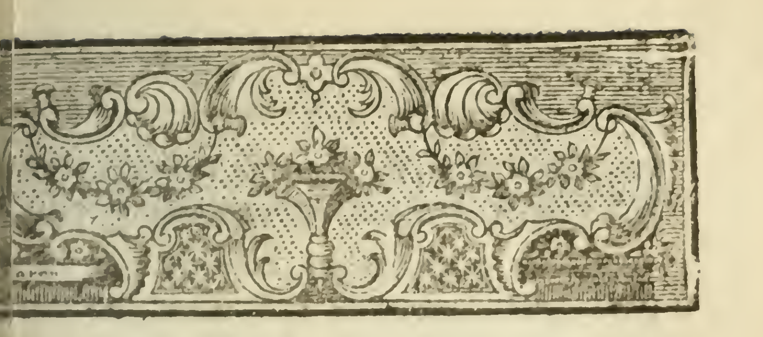
✳

De même, au gré de mes deſirs,
L'eſprit ſe prête à ma foibleſſe;
Heureux! ſi par les repentirs
Il regagne enfin la ſageſſe.



LE
[V]AUDEVILLE,
POEME
[D]IDACTIQUE,
[E]N QUATRE CHANTS.

[L]e François, né malin, forma le Vaudeville.
BOILEAU, *Art Poëtique.*



A

MONSIEUR

LE CONTE,

ANCIEN LIEUTENANT CRIMINEL.



ONSIEUR.

J'AI, pendant deux années, employé à ce petit Ouvrage le peu d'instans que m'ont laissé des occupations tout-à-fait différentes. Le soin

que j'y ai mis, me donne la hardiesse de vo
le présenter. L'accueil carressant que j'ai reçu
vous, la confiance qui l'a suivi, & l'ami
dont ensuite vous m'avez honoré, me font
sirer de justifier votre choix, même aux ye
de ceux qui ne jugent des hommes que par
qualités étrangeres au cœur. Si j'ai le malhe
d'avoir manqué mon but, vous me sçaurez
moins gré de l'intention, & j'aurai saisi a
plaisir cet instant, pour prendre le Public
témoin de la plus vive reconnoissance; m
parlons plutôt comme vous le desirez, de
tendre & sincere amitié avec laquelle je se
toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéi
serviteur SEDAINE.



LE VAUDEVILLE, POEME DIDACTIQUE.

PREMIER CHANT.

Introduction. Origine du Chant. Origine du Vaudeville. Division des Chants.

JE veux chanter l'art de faire un Couplet,
Art néceſſaire aux galans de la ville ;
Je veux chercher comment un Vaudeville
Peut acquérir la tournure qui plaît.
Muſe, laiſſons cette ſcene tragique,
Où, contraſtant le vice & la vertu,
Nous aurions vu l'auditeur lethargique
Dormir au bruit d'un propos rebattu.
Ne penſe pas que ma main t'aviliſſe,
En te pouſſant dans une moindre lice :

Petit ſujet, traité comme il le faut,
Fait bien ſouvent plus d'honneur qu'il ne vaut.
Non, que bercé d'une eſpérance vaine,
Je croie atteindre au but où je prétends :
Tu le ſçais trop, mon impuiſſante veine
N'a point encor vu mes deſirs contens.
Oui, c'eſt du Ciel que nous vint l'art magiq
Qui joint les Vers à la docte Muſique :
Oui, c'eſt le Ciel, qui touché des malheurs
Que la raiſon avec peine ſurmonte,
Nous inſpira cette reſſource prompte,
Pour adoucir le poids de ſes rigueurs.
Faut-il paſſer ſur la rive infernale,
Interroger Ixion * & Tantale *,
Leur demander ſi des ſons & des mots
Ont le pouvoir de ſuſpendre nos maux ;
Si l'art du chant, ſi cet homme * célebre,
Qui deſcendit des rivages de l'Ebre *
Dans les Enfers, en diſſipa l'horreur ;
S'il triompha de la vive douleur
Et des tourmens des pâles Danaïdes,*
Et des fureurs des fieres Euménides ;*
Et ſi, vainqueur pour la premiere fois,
Un ſon touchant ſçut impoſer des loix
Au cœur d'acier du Monarque terrible,

Ces aſteriques * renvoyent à des notes miſes à la fin de Poëme ; mais elles ne ſont utiles qu'au lecteur qui n'a nul connoiſſance de la Fable.

Tout étonné de se trouver sensible,
Et frémissant de renvoyer au jour
Un jeune objet réclamé par l'Amour ?
Non, non, laissons l'écho du mont Riphée
Se plaindre encor de la perte d'Orphée :
Abandonnons des récits trop fameux :
Un tableau vrai se déploie à mes yeux.
Du haut d'un mât observant les étoiles,
Battu des vents qui tourmentent les voiles,
Un matelot dans les airs suspendu
Chante un refrain de lui seul entendu ;
Et de cet antre où la main de l'avare,
Va puiser l'or, ce présent des Enfers,
Souvent il sort une chanson barbare,
Que heurle un homme haletant dans les fers:
Muse, dis-moi comment cet art sublime
Se répandit chez les tristes humains ;
Par quels dégrés, s'élevant à sa cime,
D'un nouveau genre il accrut ses destins.
Viens avec moi, viens fouiller dans l'espace
Que parcourut l'âge de l'Univers ;
Légerement repassons sur la trace
De l'art du chant joint à celui des vers.

Lors qu'échappé des mains de la Nature ;
Le genre humain couroit à la pâture,
Et que, pourvu de griffes & de dents,
Il dévoroit avec des yeux ardens

Ce que le ſein de la terre fertile
Offroit au goût de ſon palais facile ;
Dans les vallons, dans les prés, dans les bois
Des heurlemens lui tenoient lieu de voix ;
Nul chant alors : mais le Dieu de notre ame
L'Amour parut : amolli par ſa flamme,
L'homme frémit, s'échauffa, reſſentit
Les mouvemens d'un plus doux appétit.
Pour plaire alors à ſa tendre femelle,
Il imita les ſons de Philoméle ;
Et la femelle, en ſes jeux carreſſans,
Lui répondoit par de tendres accens.
Sous un berceau, palais de l'innocence,
La femme un jour étonna ſon époux
Par le préſent d'un fils, dont la naiſſance
Lui fit ſentir ce bien, ce bien ſi doux,
De reſpirer dans un autre que nous.
Au premier pas qu'il fait dans la carriere,
Le nouveau né s'énonce par des cris,
(Cris de douleur que connoiſſoit la mere :)
Pour appaiſer cette triſteſſe amere,
Qui ſe peignoit dans ſes yeux attendris,
La mere affecte & des chants & des ris.
Je crois la voir au bord d'une fontaine,
Pour amuſer ſes regards vacillans,
Faire mouvoir une branche prochaine,
Simple hochet, que fourniſſoit ſans peine
Le premier chêne où pendoient quelques glands

Mais loin déjà de sa foible origine,
Le genre humain déserte les forêts;
Chaque famille en la plaine voisine,
Met à profit les conseils de Cerès:
Pour conserver le fruit de ses guérets,
L'industrieux bâtit quelques cabanes,
D'arbres coupés, & plantés sans apprêts,
Toîts mal couverts de pailles ou de cannes,
Que fournissoient les champs ou les marais.
Par les bergers, quelques pipeaux rustiques,
Quelques roseaux l'un dans l'autre enchâssés,
Reçoivent l'air: les Zéphires pressés
Lancent des sons alors peu méthodiques:
Mais cependant le bœuf aux pas pesans,
La chevre alerte, & la brebis, fideles,
Viennent au bruit des champêtres accens,
Trouver le soir les huttes paternelles;
Tandis qu'au loin les tendres jouvencelles,
Sans le secours du rustique pipeau,
Par l'air connu de leurs chansons nouvelles,
De leur côté font rentrer le troupeau.
Le Chant d'abord devint une ressource,
Pour rappeller le bétail écarté.
A tous les arts je vois la même source,
Le dur conseil de la nécessité.
Près des sillons que la sage industrie
Avoit fouillés pour son utilité,

On vit errer le Démon de l'Envie.
Cependant l'homme en ſa perverſité,
Étoit moins ſot qu'en ce ſiecle vanté :
Ce n'étoit point la faveur d'un autre homme,
L'heur d'être eſclave, ou le droit de ramper,
Qu'il envioit ; mais un fruit, une pomme,
Qu'il eût voulu ſur un autre uſurper.
Pour ſe ſauver de l'attentat funeſte
Que le méchant médite dans ſon ſein,
L'induſtrieux, pour ſa famille agreſte,
Bâtit des murs, & raſſemble l'eſſain.
Tranquille alors, à couvert du larcin,
Dans ſes travaux l'homme à l'homme révele
Les ſentimens qu'en ſon ame il recele.
De-là les arts l'un par l'autre indiqués :
Tels deux cailloux, par leurs angles choqués,
Font dans les airs pétiller l'étincelle.

Ce compoſé de deſirs, & d'eſpoir,
Cet être ardent qui cherche à tout ſçavoir,
L'eſprit humain, enfin étend ſa vue,
Veut tout tâter, tout conſulter, tout voir ;
Et fier du ſoc qu'il mit à la charrue,
Son œil hardi déja perce la nue.
L'ame attentive, interrogeant les ſens,
Il ſoumet tout à ſes calculs preſſans :
Au ſoc, dit-il, je peux joindre la herſe ;

Par ces fumiers rendre un terrein plus gras ;
Par ce levier, qu'un point d'appui traverse,
Je puis tripler la force de mon bras.
En captivant la fureur de ces ondes,
En resserrant leurs courses vagabondes,
En les pressant dans des canaux étroits,
A des ressorts je peux donner un poids
Immense. Enfin, poursuivant son ouvrage,
Il chasse, il guide, il pousse, il ralentit :
Sous les marteaux l'enclume retentit
A quatre temps : dans l'oreille du Sage,
Ce son subit éveille sa raison,
Qui sur le champ transmet à son usage
Le rapport juste & du temps & du son.
De-là, dit-on, naquirent ces merveilles,
Dont la Musique enchanta nos oreilles.
De même un gland, par le hasard jetté
Au sein heureux d'une terre féconde,
Étend au loin sa racine profonde,
Et tout à coup jusques au Ciel monté,
Sçait embellir un rivage écarté.

Habile alors à grossir ses domaines
Par le ressort des passions humaines,
Le Prêtre fourbe aux fausses Deités
Chanta des vers & des hymnes notés.
Il sçavoit bien qu'en appuyant un culte
Sur un plaisir ou quelque passion,

Le genre humain ſe rendroit en tumulte
Au but marqué par ſon ambition.
Ainſi le Dieu qui préſide aux vendanges
Vit ſur l'autel à ſon nom conſacré
Tomber un bouc de guirlandes paré ;
Et tout le peuple entonner des louanges
Que terminoit un feſtin préparé.
L'aſpect brillant d'une récolte heureuſe,
Des mets ſans art, l'appétit, la ſanté,
Le plaiſir pur qui ſuit l'égalité,
Et plus encor cette liqueur fumeuſe
Qui fait du cœur jaillir la vérité,
Dans tous les rangs de la troupe joyeuſe
Portoient les ris, les jeux & la gaîté.
Au milieu d'eux, l'impétueux Silene,
Yvre d'amour, d'allegreſſe & de vin,
La main au pot, chante à perte d'haleine
Des airs ſans ſuite, & des couplets ſans fin :
Ses compagnons, d'une voix énergique,
Groſſierement détonnoient le refrain,
Et répondoient à ſon Ode Bacchique.
 Si l'art du Chant n'avoit point exiſté,
Dans ces feſtins on l'auroit inventé.
En quelque inſtant que les cœurs ſe parlerent,
Les mots, les ſons d'eux-mêmes s'accouplerent.
Dans un vallon, ainſi de clairs ruiſſeaux
Suivent leur pente, en uniſſant leurs eaux.

Mais l'Abondance assise sur des gerbes,
A ses côtés souffrant l'oisiveté,
Rendit les cœurs durs, farouches, superbes;
Et porta coup à leur tranquillité.
Moins fort de droits qu'enflé de vanité,
L'homme opulent voulut juger son frere,
Et d'un faux rang sottement entêté,
Il prétendit dominer sans rien faire.
Aussitôt Mars, au regard menaçant,
Fit de ses cris retentir les montagnes;
On vit alors couler des flots de sang:
Bellone en feu dévora les campagnes.
A cet aspect l'épouse gémissoit:
Et s'enfuyant vers ses tristes murailles;
La tendre mere, en palpitant pressoit *
Contre son sein le fruit de ses entrailles.
Mais dans l'ardeur de ces fougueux combats
(Subit effet d'un prompte vengeance,)
Du premier fer chacun armoit son bras;
Et dans l'attaque ou dans la résistance,
Nulle méthode: alors on n'avoit pas
L'art malheureux de lancer le trépas,
Et d'égorger à cent pas de distance.
Les premiers feux dans le sang s'eteignoient:
Et sans songer à garder les conquêtes,
Les laboureurs dans leurs champs revenoient,
Et leur retour se marquoit par des fêtes,

Les Citoyens au-devant d'eux couroient,
Légerement du pied frappant la terre :
La tendre épouse, & la jeune bergere
Cherchoient des yeux, & dans leurs bras ser-
roient
L'objet chéri d'une flamme sincere ;
Et cependant l'Armée à haute voix,
Déjà sensible à ce genre de gloire,
Chantoit en chœur, sur des airs de victoire,
Le Général porté sur son pavois. *
Alors le fiel d'une vive ironie
Vint se placer dans le couplet malin :
Et le vaincu, le lâche spadassin,
Dans ces concerts burent l'ignominie
Que leur versoit le soldat inhumain.
Ainsi naquit cet être si fertile,
L'art chansonnier, le brillant Vaudeville.
L'AMOUR, BACCHUS, & la MALIGNITÉ,
L'ont par dégrés à son comble porté.

* Pavois, sorte de Bouclier.



DEUXIÉME CHANT.

L'AMOUR.

réceptes généraux. Il est possible de tout dire sans blesser l'honnêteté ; ne créer une Fable que d'après les êtres & les mœurs connus. Episode pour prouver ces deux préceptes.

TEL arrivé sur un mont escarpé,
Un voyageur au-delà des campagnes,
Voit s'élever de nouvelles montagnes :
Tel, déjà las, dans mon travail trompé,
Mon œil s'effraye, en voyant la carriere
Qu'à mes regards déroboit la barriere,
Je vois s'ouvrir un chemin tortueux
Où le chardon, la ronce, la bruyere,
Cachent un sol peut-être infructueux.
Divin BOILEAU, dont la verve brillante
Auroit en or transformé des cailloux,
Jette sur moi les regards les plus doux.
Pardonne, hélas ! si ma Muse imprudente
Ose en ces vers glaner sur ton chemin
Quelques épis peu dignes de ta main :
Mais autant l'Ode éleve un front superbe
Plus haut que l'art dont je prescris la loi :
Autant le Cedre est au-dessus de l'herbe,
Autant l'Auteur est au-dessous de toi.

Tendres eſprits, qu'une jeuneſſe ardente
Livre aux plaiſirs dont la courſe eſt un point,
Écoutez-moi; ſur l'art que je vous chante,
Je ſuis ſincere, & je ne ſurfais point.
Le monſtre aîlé, qui des faits qu'il répete,
Remplit, étonne & trompe l'Univers,
Très-peu de vous, peut-être de vos vers *
Occupera ſa bruiante trompette:
Mais pour payer la douceur de vos ſons,
Iris, peut-être en ſecret enflamée,
Pourra donner, pour prix de vos chanſons,
Plus que la Gloire & que la Renommée.
Soyez contens; & laiſſez aux guerriers,
Aux habitans du ſommet du Parnaſſe,
Un vain ſéjour que la foudre menace;
Et de l'Amour attendez vos lauriers.
C'eſt lui qui ſçait, ſous le naiſſant feuillage;
Du Roſſignol animer les accens:
Il doit avoir votre premier encens,
Et le premier s'attirer votre hommage.
Mais cet enfant, ſimple dans ſon langage,
Ne veut qu'un ton auſſi ſimple que lui:
Fuyez des mots le bruïant étalage,
Vuides de ſens, & voués à l'ennui.
Harmonieux, peu ſerré dans le ſtyle,
Enoncez-vous avec facilité:
Ce que la proſe expoſe avec clarté,

Devient obſcur en un couplet futile.
D'un mot jetté fuyez le vin écart ;
L'inverſion eſt toujours déplacée :
Mais ſuſpendez & filez avec art
Le ſens parfait d'une heureuſe penſée.
Tel, au ſortir du plus étroit canal,
L'or à la ſoie avec art enlacée,
Donne l'éclat d'un précieux métal.
Que, commandé par la délicateſſe,
L'air ſoit d'accord avec le ſentiment :
Que la meſure & que le mouvement
Des paſſions augmentant la juſteſſe,
Frappent les mots, & ſervent d'ornement.
L'impétueuſe & bouillante colere
Veut des tons vifs, animés & preſſans :
L'amour plaintif marche à pas languiſſans ;
L'amour heureux a la courſe légere.
Souvent un ton plaiſamment rencontré,
D'un beau refrain fait ſentir l'harmonie.
Il eſt des tons tout faits pour l'ironie ;
Son trait perçant doit n'être que montré.
Le jeu de mots, ailleurs ſi condamnable,
Eſt en chanſons quelquefois ſupportable ;
Mais redoutez d'y trouver des appas :
Il eſt l'eſprit de ceux qui n'en ont pas.
Abandonnez à l'emphaſe tragique

Ces mots enflés, dont le corps tortueux
Donne à la phrase un pas majestueux.
Les petits mots sont faits pour la Musique:
Troupe légere, ils se prêtent à tout;
Tout son leur plaît, & tout est de leur goût.
Il est un choix de syllabes heureuses,
Qui dans leur marche agréables, nombreuses
Ont une chûte, ont un accord touchant.
Malgré les cris du censeur indocile,
En sons charmans notre langue fertile
Peut se suffire & satisfaire au chant.
Que l'Erudit dans le fond d'un Collége;
De son Latin vante le privilége:
Il a raison: le Grec & le Latin
Sur le François ont un titre certain;
Sans alléguer que l'idiôme antique
A nos regards est dans son point d'optique;
N'appellons point de son autorité.
Mais si guindé sur ses vieilles échasses,
A notre langue il refuse des graces,
Des tours heureux, le nombre & la clarté;
C'est qu'un pédant, sur les bancs de ses classe
Ne peut sans goût, voir une vérité,
Dont le goût seul fait sentir la beauté.
Oui, c'est par vous, grands hommes, q
j'en jure!

Oui, c'eſt par vous, ô Racine ! ô Boileau !
Vous apprendrez à la race future
Que notre langue a dans un tour nouveau
Une harmonie, un genre, un caractere,
Tel que le Grec annobli par Homere :
Chaque ſyllabe en ſon cours limité,
Frappe, régit, marque la quantité.
  Diſtinguez donc la brève, la diphtongue,
Ou la douteuſe, & celle au marcher lent.
N'encháſſez pas une ſyllabe longue
Sur un ſon bref. O vous, Auteur galant,
Qui près d'Iris buvez l'eau du Permeſſe,
Écoutez la, Syrene enchantereſſe,
Comme elle file & module ſes ſons,
Soit qu'elle maſque ou montre ſa tendreſſe ;
Soit qu'elle flatte, ou menace, ou carreſſe ;
Comme elle monte ou redeſcend ſes tons,
Sans nuls apprêts, plus ſçavante maitreſſe,
Son doux parler vaut mieux que mes leçons.
  Le ſexe aimable, en ſes levres charmantes,
Reçut du Ciel la perſuaſion.
Il en forma les voix intéreſſantes,
De ces accens qui font impreſſion.
Le miel du cœur, la douce inflexion,
Eſt dans ſa bouche en un dégré ſuprème.
Le Dieu du trouble & de l'émotion
Ne l'embellit que pour prononcer : J'aime.

Si la rougeur, compagne de l'aveu,
N'effarouchoit une pudeur ingrate,
Qui pourroit mieux, en des vers pleins de feu,
Peindre l'ardeur d'une ame délicate ?
Reparoiſſez, ô divines Saphos; *
Chantez, chantez les hymnes de Paphos.
L'eſprit, le cœur, tout vous le perſuade :
Phaon n'eſt plus ; les rochers de Leucade
Ont expié les crimes de Leſbos.
Préſentez-vous quelque image un peu vive
Des doux plaiſirs qui craignent le témoin;
Laiſſez tout faire à l'imaginative :
D'un long diſcours elle n'a pas beſoin.
L'eſprit ſaiſit aſſez, ſans commentaires,
Tous les détails de ces galans myſteres.
On veut en vain orner l'impureté :
Chaſſez au loin la moindre obſcénité.
Si le Public, en donnant ſes ſuffrages,
Ne voit l'Auteur qu'à travers ſes ouvrages,
Quel jugement ſur lui doit-il porter,
Quand l'indiſcret n'a pu ſe reſpecter ?
Ne donnez point dans ces ſujets vulgaires,
D'un foible eſprit reſſources ordinaires :
Toujours Liſette, & toujours ſon corſet;
Colin alors lui coupe ſon lacet,
Dans un boccage, au bord d'une onde claire;
Et toujours loin des regards de ſa Mere;

Puis les Desirs, les Plaisirs & les Dieux.
Enfin l'Auteur, pour se tirer d'affaire,
Par un regard leur fait ouvrir les Cieux.
Mais entraîné dans les défauts contraires,
N'affectez point de rimes singulieres;
Jamais le sens ne suit qu'en s'efforçant.
Telles on voit ces beautés minaudieres
Pincer la bouche, & rire en grimaçant.
Fuyez aussi ces rimes redoublées,
Qui ne font voir, durement accouplées,
Que le goût faux qui les a rassemblées:
Le chant ne porte à l'organe surpris
Qu'un bruit qui nuit, & qu'un vain cliquetis.
Il est pourtant, malgré cette maxime,
Certain Rondeau qui peut être excepté.
Du même son le retour répété
Souffre aisément le retour de la rime:
Mais par le goût il doit être dicté.
L'esprit en vain juge, parle & décide;
Dans les Chansons c'est le goût qui préside.
Comme du vers l'hémistiche est partout,
Le mettre en place est l'ouvrage du goût.

Ce même esprit, qui d'ornemens postiches
A surchargé tous nos vieux batimens,
Qui les peupla de magots dans des niches,
Et qui jucha, comme embellissemens,

Des Rois couchés jusques dans les corniches,
Ce même esprit, fier de ces ornemens,
Sur tous les Arts étendit ses talens.
Il inventa le sublime Acrostiche,
Et l'Anagramme, & tous ces traits saillans
Que nos Ayeux trouverent si brillans.
Mais le Goût vint; & de lui-même riche,
Il bannit tout, & ne permit qu'aux sots
Ces libertés, digne ouvrage des Goths.
Il réserva cependant, mais par grace,
L'Enigme adroite & les vers par Echos.
Dans le Mercure à l'une il donna place:
Dans les Chansons ceux-ci placent des mots;
Des mots sans doute: il leur défend l'usage
Du sentiment, cette yvresse de cœur;
Et n'y permet qu'un simple badinage,
Ingénieux, ou critique, ou flatteur;
A moins que l'art, plaintif en son langage,
N'y fasse entrer un Interlocuteur. *
Telle d'Echo, cette Nymphe trop tendre,
La voix nous rend cent fois le même ton;
Tel ce couplet ne doit nous faire entendre
Qu'un même mot noté sur même son.

Si vous créez quelques fables nouvelles,

* Telle est cette chanson: *Dis lui que je l'aime.... Aim Aime.* Dans Raton & Rosette.

Appuyez-l

Appuyez-les ſur des êtres connus,
Tels que l'Amour, ou Minerve, ou Vénus;
Et que les mœurs ſoient d'après les modeles
Exactement. Dans les murs de Samos
Ainſi chantoit le vieillard de Théos.
* Anacréon, dans ſes allégories,
Donne toujours à ſes moralités,
Pour fondement, de grandes vérités;
Fables pour nous, par ſon ſiecle chéries.
Soit que le Dieu qui triomphe des cœurs
Frappe à ſa porte, & méchamment l'éveille;
Soit que l'Enfant piqué par une Abeille
Vole à Cythere, & montre, tout en pleurs;
A ſa Maman qui rit de ſes douleurs,
Son doigt bleſſé, ſymbole de nos peines;
Ou que lié par les mains des neuf Sœurs,
Captif heureux, il ſourie à ſes chaînes;
Priſon de fleurs, où le traître enchanté
A pour geoliers l'Eſprit & la Beauté:
Sa Muſe imprime à toutes ſes images
L'air & les traits des divers perſonnages:
La vérité perce & fait ſon effet.
Le Camayeu, dans l'art de la peinture,
Peut s'élever juſqu'au plus grand ſujet:
Mais d'une main toujours fidelle & sûre
Il doit lier le tout à ſon objet,
L'ombre, le clair, le plan & la figure,

Et ne jamais oublier la nature.
Tel le couplet, ſoit que perçant les Cieux,
Il chante Iris, ou LOUIS, ou les Dieux;
Ou qu'humblement, dans un prè, ſur l'herbette
Il réuniſſe & Colin & Colette :
Il doit ſaiſir & le ſtyle & les mœurs,
Et ne jamais oublier ſes Acteurs.

ON dit qu'un jour aux champs de la Phocide
Pour ſe ſouſtraire aux fureurs d'un perfide,*
Les chaſtes Sœurs dans le vague des airs
Voloient au lieu fameux par leurs concerts.
Du haut d'un mont l'impétueux Borée
Fond tout à coup ſur la troupe ſacrée;
Il la diſperſe. Une profonde nuit
Succede au Dieu de l'orage & du bruit.
Loin de ſes ſœurs la triſte Melpomene
Tint dans ſon vol une route incertaine,
Et dans un bois à Vénus conſacré
Crut rencontrer un aſyle aſſuré;
Là, ſous la plume & ſous ſes aîles cloſe,
Elle reſta dans ſa métamorphoſe;
Là, ſur un myrthe, arbriſſeau de l'Amour,
Elle attendit la naiſſance du jour.
Déjà des eaux colorant la ſurface,
Il éclairoit les confins de la Thrace;
Déjà de l'œil, dans les champs de Cérès,

Le laboureur diſtinguoit ſes guérets ;
On reſſentoit par toute la nature
Cette fraîcheur, cette volupté pure,
Qui fait frémir & bouillonner nos ſens ;
Les roſſignols, par leurs tendres accens,
Chantoient leurs feux, exprimoient leur tendreſſe,
Et voltigeant de rameaux en rameaux,
Même aux regards de la chaſte Déeſſe,
Sous leurs transports agitoient les ormeaux.
Le lieu, l'objet, tout dans cette campagne
Peignoit l'Amour à ſon cœur trop ému :
Elle étoit ſeule ; & la frêle vertu,
Pour marcher ferme, a beſoin de compagne.
Enfin par crainte ou par ſimplicité,
Soit confiance ou curioſité,
D'un ſimple oiſeau les feux la ſéduiſirent ;
Minerve fuit, & les Dieux le permirent.
Un bruit courut dans ce tems renommé,
Que Jupiter en aigle transformé....
Mais on ſent trop que, pour ſauver ſa gloire,
Le Grec adroit a brodé cette hiſtoire.
L'homme toujours par de fauſſes rumeurs
Veut de ſes Dieux annoblir les erreurs.
Enfin qu'un deux l'ait priſe pour victime,
Ou qu'un mortel ait conſommé ce crime,
Dans un bocage, au pied du mont Ida, *

La triste Muse eut le sort de Léda.*
D'un œuf naquit un être à double face,
Qui sur le champ prit son vol au Parnasse.
Là, pour donner les plus burlesques Loix,
De Melpomene il contrefait la voix;
Là, croassant ses phrases imbécilles,
Il confond tout, les genres & les styles;
Sublime & bas, & superficiel,
D'un air profond, tantôt il est au Ciel;
Tantôt il rampe à terre au moment même.
Si de Newton il expose un systême,
Il le découpe en style de Roman;
Et si d'Euclide il propose un problême,
Il donne au style un air de sentiment.
Ce Dieu fallot, par plus d'un monument,
Se signala dans Athene & dans Rome,
Sous divers noms. Quant à moi, je le nomm
Amphigouri, l'Apollon du phœbus,
Du persifflage, & des fades rebus.
Défiez-vous, Auteurs de chansonnettes,
De son jargon, de ses graves sornettes;
Et plût au Ciel, aimables nourriçons,
Qu'il n'eût encor gâté que vos chansons.



TROISIÉME CHANT.

BACCHUS.

Examen précis des mœurs de l'Europe. Préceptes. A présent on fait moins de chansons Bacchiques. Episode qui en dit la raison.

PERE des Ris, des Jeux & de la Table,
Dieu des Chansons & de la liberté,
Divin Bacchus, ton nectar délectable
Nous fait atteindre à la félicité.
Du char rapide où de la Bactriane
Tu vins t'offrir aux regards d'Ariane,
Ne descends point ; mais, plus prompt que les vents,
Vole, vois, juge, & connois tes enfans.

Du sein Persique aux rives du Bosphore,
Un peuple immense est soustrait à tes loix :
Fils de Penthée, ils refusent encore
De reconnoître & ton culte & tes droits.
Dans un sérail au vrai plaisir contraire,
L'Amour gémit de se voir sans son frere ;
Par l'instinct seul les cœurs y sont unis :
Bacchus leur manque ; ils sont assez punis.
Aux bords du Tage, aux rivages du Tibre,

Ton Thyrſe regne, & ſon pouvoir eſt libre :
Mais d'un œil louche on y voit le Soupçon
Compter les pas de l'Indiſcrétion ;
Près d'elle aſſis, le Délateur impie
Trouble en ces lieux les plaiſirs qu'il épie ;
Et plus ſouvent terrible en ſes fureurs,
La Jalouſie en proie à ſes erreurs,
Venge à l'écart, dans le ſein d'un convive,
Un mot, un geſte, une œillade naïve.
Sous ces climats, la Vengeance eſt ſans frein.
Fuyons, fuyons aux rivages du Rhin.
C'eſt-là, grand Dieu, que ſenſible à tes charmes,
Le dur Germain à ta divinité
Se livre entier, agité, tranſporté :
Mais furieux, il demande ſes armes ;
Et plein d'yvreſſe & d'intrépidité,
Nouveau Lapithe, il répand les allarmes
Dans le ſéjour qu'a choiſi la Gaîté.
Plus fier qu'heureux de trop de liberté,
L'Anglois profond, dont l'ame eſt dévouée
Aux tourbillons des différens partis,
Souvent pouſſant une voix enrouée,
Même au deſſert, épouvante les Ris.

Eſt-ce en ces lieux de trouble & de querelle
Que tu te plais, ô Dieu, fils de Semele ?
Non : vrai, folâtre, amoureux de la paix,

Tu dois regner où regnent tes bienfaits.
C'eſt à Paris. Là le lieu de la ſcene
De ton triomphe aſſure le ſuccès.
Tu trouveras aux rives de la Seine,
L'Amour à table à côté du François.
Jeune à tout âge, il eſt toujours aimable :
Il papillonne encore en cheveux blancs ;
Et s'il n'a point quelque mal qui l'accable ;
Tu l'entendras avec des ſons tremblans,
Branlant la tête, un coude ſur la table,
Balbutier, avec un air affable,
Un vieux couplet au fils de ſes enfans,
Petit ingrat, qui même en ſa préſence
Le contrefait. Il en rit le premier,
Et ſauve encore au petit écolier
Le châtiment que méritoit l'offenſe.

Mais, ô Bacchus, quel eſt l'hymne ſacré,
Dont tu te plais à te voir célébré ?
Du Vaudeville & comique & folâtre,
Ou de ces chants qu'adopte le Théâtre,
Qui répond mieux à tes brillans décrets ?
Tranſporte-moi dans ces lieux, où la joie
Avec ivreſſe au deſſert ſe déploie.
Ciel ! quel ſpectacle eſt ouvert à mes yeux !
Eſt-ce l'Olympe & la table des Dieux ?
Tous les plaiſirs.... Mais après un ſilence,

Dans ce ſallon où la Magnificence
A raſſemblé les chef-d'œuvres des Arts,
Où vingt trémeaux, dreſſés par l'Opulence,
Offrent les Ris à leurs propres regards,
J'entends des ſons.... Une voix de tonnerre
Gronde, mugit, & fait trembler la terre:
On applaudit. Iris à ces éclats
Fait ſuccéder des ſons plus délicats:
Du Roſſignol c'eſt le tendre ramage;
C'eſt un Ruiſſeau ſur des gazons fleuris;
C'eſt le Zéphir, c'eſt un amant volage.
Elle finit, on admire. Ah! Damis,
A votre tour. Il frappe ſur ſa boëte: *
En minaudant, il prélude, il s'apprête,
Il chante enfin: alors *le Dieu des cœurs*,
Sans doute *vole*, *arme*, *triomphe*, *enflamme*;
L'Amour, l'Amour lance ſes traits vainqueurs
Lance ſes traits, & ſes feux, & ſa flamme.

Mais cependant un vieux Dieu, lourd, peſar
Le ſombre Ennui paſſant de rang en rang,
Pour s'emparer de la troupe ſurpriſe,
De ces grands airs n'attend pas la repriſe.
Tout bas on bâille, on admire en bâillant;
Et ce ſallon, le temple du Talent,
Perd ſon éclat, & ſa ſplendeur premiere.
Mille flambeaux l'éclairent triſtement;
Et ſous les coups du pavot aſſommant,

L'œil voit ciller sa tremblante paupiere :
Lorsqu'un Abbé, petit homme charmant,
Convive unique, agent né de Cythere,
Part sans prélude, & commence gaîment.
Il n'a ni voix, ni timbre, ni cadence ;
Un peu de goût fait toute sa science :
Mais un Couplet met l'auditoire en train ;
On chante en chœur, le plaisir se partage ;
L'Amour sourit dans un verre de vin,
Et le champagne en mousse davantage.
Couplet brillant, ton empire est ici.
La Volupté, sous les traits d'Epicure,
Loin de nos cœurs chasse alors le Souci ;
Il nous fait voir quelle est la source pure
Qu'indique en nous le cri de la Nature.
Elle prescrit, sage dans ses accens,
L'usage heureux, non l'abus de nos sens ;
Et bannissant les dégoûts, les contraintes,
Jette à nos pieds les terreurs & les craintes,
Rit des vains bruits de l'avare Achéron,
Et des Enfers badine avec Caron.
Mais appuyons tout Couplet dogmatique
Du ton marqué d'une grave musique.
Tel d'Apollon le Grand Prêtre inspiré, *
Bouillant du feu de l'esprit prophétique,
Dictoit ses loix sur un ton mesuré :
Ou tel, brulant au milieu de sa course,

L'aſtre du jour, au front majeſtueux,
Paroît plus lent à la cime des cieux.

Du Vaudeville il coule une autre ſource,
Qui ſur des fleurs veut marcher lentement :
C'eſt la Chanſon, fille du Sentiment,
Quand l'Amitié, divine enchantereſſe,
Vient épancher ſon auguſte tendreſſe,
Ou quand l'Amour plus vif, moins délicat,
Parle, ſoupire, ou ſe plaint d'un ingrat.
Si vous filez une triſte Romance,
Ne la parez que de ſa négligence :
Son tour donné par la Naïveté,
Pour les récits que fait ſon innocence,
Veut un choix d'airs pleins de ſimplicité.
Ce ton ſi ſimple a ſa difficulté.
L'oiſeau léger qui veut raſer la plaine,
Preſſè de l'air dont il étoit porté,
Rame avec force, & le fait avec peine.
Au Menuet, & vif, & brillanté
Par les éclats des fredons Italiques,
On peut lier quelques ſcenes comiques,
Le Petit-Maître au maintien excédé,
Et la Coquette, & le Robin guindé :
Mais pour chanter ſur ces tons énergiques,
Tout Amphion ne peut être Vadé (1).

(1) Auteur du Suffiſant.

Il eſt un genre au-deſſous du Burleſque ;
Phœbus honteux ne peut le nommer preſque.
Enfant du peuple, & du peuple chéri,
Il prit naiſſance au pied du Pilori.
Tel que Margot qui débite ſes herbes,
Son goſier rauque eſt fertile en proverbes ;
Le Barbariſme eſt un de ſes bons mots :
Mais hériſſé des plus aigres propos,
En bute, en tout, à la langue outragée,
A la pudeur ſouvent peu ménagée.
Voyez, Auteurs, la force de l'appui :
Il plaît encor ; la nature eſt pour lui.
Sous des lambeaux, ſous de triſtes guenilles,
Ainſi l'on voit des fillettes gentilles,
Qui n'ont pour art que l'ingénuité,
Pour charmes l'âge, & pour fard la ſanté.

Loin des feſtins tout Auteur flegmatique
Qui veut rimer une chanſon Bacchique.
Tel qu'un courſier plein d'ardeur & de feu,
Partez, volez : c'eſt le ſouffle d'un Dieu,
Qui hors de vous, vous jette & vous entraîne.
J'ai vû Bacchus, dit l'ami de Mécène : *
Oui, je l'ai vû, je le vois, je le ſens ;
Mon corps frémit des tranſports de mes ſens.
Ode ou Chanſon, dans cette œuvre lyrique,
L'enthouſiaſme au loin ſe communique.

Par le début l'auditeur maîtrisé,
Du même feu se sent électrisé;
Et l'esprit, mû par cette image forte,
S'ébranle au moins, quand l'Auteur se transport
Mais soyez court; il ne faut point user
Cette chaleur trop prompte à s'épuiser.
Donnez surtout une juste mesure
A vos chansons, même sur un plan neuf:
Trop de couplets méritent la censure;
Trois, cinq ou sept, & jamais jusqu'à neuf.
Je ris de voir ce convive qui chante,
Psalmodier un dixiéme Couplet:
En vain pour lui la troupe complaisante
Veut lui cacher à quel point il déplaît;
Un babil sourd marche de proche en proche;
Sur lui l'on jette un coup d'œil décevant;
Et pour finir, il se tourne, il s'accroche
A son voisin, qui le quitte en buvant.

Jadis ici pour le vainqueur de l'Inde
Plus fréquemment on montoit sur le Pinde;
Plus frequemment à la table, en grand chœu
On célébroit sa divine liqueur.
Nos bons ayeux, moins délicats peut-être,
En certains lieux craignoient peu de paroîtr
Et Despréaux, * qui médit de Faret,
En sa jeunesse alloit au cabaret:

C'étoit les mœurs. Alors près de la ville
La Liberté n'avoit point pour aſyle
De ces réduits, où l'antre de Lemnos
Sert de portique au Temple de Paphos,
Où l'on dépoſe, au ſein de la Licence,
Les ſoins gênans de l'auſtere Décence.
Alors un vin chez Crenet * annoncé
Faiſoit trotter le gourmet empreſſé :
Le grand Seigneur y menoit le Poëte ;
Bon feu, bon vin, & l'ame ſatisfaite,
L'eſprit brilloit : & même, nous dit-on,
Racine fit les Plaideurs au *Mouton* ;
Là même encor la farouche Critique
Les gourmandoit de ſa verge cauſtique.
* Sur un pupitre, un peu loin du couvert,
Un Livre horrible étoit toujours ouvert :
Là, d'un vers dur, roide, & froid en ſa rime,
L'aſpect affreux épouvantoit le crime.
Haſardoit-on, dans le cours du repas,
Un mot bâtard flétri par Vaugelas :
Soutenoit-on un ſentiment barbare :
Sans admirer, parloit-on de Pindare,
Ou mal d'Homere, ou trop bien de Pradon :
C'en étoit fait, nul eſpoir de pardon.
O crime, ô honte, ô déſordre effroyable !
Au châtiment on livroit le coupable.
L'âge, les biens, la dignité, le rang,
Ne ſauvoient point de cet affront ſanglant.

La faute inſtruite & duement reconnue,
Lis, diſoit-on, debout, & tête nue,
Et lentement, de ce Drame important
Les vers tant beaux : il en faut lire tant.
Deux fois ſix vers payoient un Solécisme ;
La page entiere étoit un oſtraciſme. *
Hélas ! ſouvent on vit le criminel
Tomber ſans force, endormi ſous l'autel.
L'un d'eux un jour, à l'aſpect ſeul du titre,
Bâille, chancelle, & briſe le pupitre ;
Et le chef lourd de trop de Chapelain,
De l'eſcalier oublia le chemin ;
Tant la Pucelle, & ſon peſant Orphée,
Donnoient de priſe au pouvoir de Morphée.
Ah ! ſi des lieux où s'abîment les Morts,
Ces fiers Cenſeurs revenoient ſur nos bords,
Ah ! qu'aiſément, dans leurs mains équitables,
Je remettrois des armes redoutables,
Pour aſſommer le plus brave Lecteur !
Voici, dirois-je, & tel & tel Auteur :
Si vous voulez de fades rapſodies
D'Actes couſus qu'on nomme Tragédies,
Prenez ceci : pour un ennui mortel
Rien de meilleur ; c'eſt l'ouvrage d'un tel.
Mais de ma liſte alors plus indiſcrette,
J'aurois grand ſoin de bannir Philoctete (1) ;
Il donneroit, par les Muſes dicté,
Trop peu de priſe à la malignité.

(1) Poëme Dramatique de M. de Châteaubrun.

QUATRIÉME CHANT.

LA MALIGNITÉ.

Elle est la mere du Vaudeville ; utilité du Vaudeville ; ses dangers ; Bussi puni ; Rousseau fletri ; du Vaudeville est né l'Opera-Comique ; coup d'œil sur ce spectacle ; éloge du Roi.

MALIGNITÉ, dont le germe fécond
Remplit nos cœurs, en tapisse le fond ;
Sentiment fin, aussi vieux dans notre ame
Que l'amour-propre, & que lui seul enflamme,
Qui peut nombrer les ressorts & les fils,
Agens secrets de tes complots subtils ?
Le vif, l'adroit, le mobile Prothée *
Étoit moins souple aux regards d'Aristée ; *
Et près d'Io confiée à sa foi, *
L'homme aux cent yeux voyoit moins clair que toi. *
Faut-il percer les plus sombres mysteres,
Noyer le vrai dans de faux commentaires,
Substituer des vices aux vertus,
Rendre suspects & Lucrece & Brutus,
De tout grand homme empoisonner la vie,
Mordre, affirmer, ou douter méchamment :
Te voilà prête ; & ton rafinement
Même jouera, pour irriter l'Envie.
Mais des moyens qui dirigent l'affront,
Le Vaudeville est certe le plus prompt.

Humble, rampant, mais guidé par l'Injure;
Il parle bas, à l'oreille il murmure;
Puis tout à coup s'élançant dans les airs,
Ses fiers accens rempliſſent l'Univers.
Les Souverains, les Auteurs & les Belles,
Ont reſſenti ſes atteintes cruelles
Dans tous les temps; & le premier Céſar
Le vit marcher à côté de ſon char.
  L'ambitieux qu'irrite la puiſſance,
Et l'indigent que bleſſe l'opulence,
Et la laideur qu'offuſque la beauté,
Verſent le fiel par ſes mains apprêté.
Le Peuple rit; & cruel ſans malice,
Prête à ſes ſons une bouche complice;
Et peu ſenſible aux pleurs qu'il fait verſer,
Eſt, s'il les voit, prêt à recommencer.

  Ce vil eſſain qui dans Paris fourmille
Qui, tout entier au travail de l'inſtant,
Va, trotte, vole, agit, boit & babille,
A vu ſouvent expirer en chantant
Ses grands projets, ſes complots, ſes allarmes:
Un bon Couplet dans un cas important
En ris moqueurs a transformé ſes larmes,
Donné le change à ce peuple inconſtant,
Et fait tomber ſa fureur & ſes armes.
Le prudent Law, & l'adroit Mazarin
Laiſſoient chanter, & s'empâtoient du grain
Que répandoient Meſſieurs de la Muſique.

Le Vaudeville aidoit leur politique.
Jamais il n'eſt plus enflé de venin,
Que quand il s'offre avec un air benin,
Lorſque ſa phraſe & s'ajuſte & ſe brode,
Sur un chant ſimple & ſurtout à la mode.
L'art le plus grand eſt d'enfoncer ſans art
Les traits perçans de ce ſubtil poignard :
Sa pointe alors.... Mais quel projet funeſte !
Vais-je aiguiſer un trait que je déteſte ?
Vais-je donner des horribles leçons
Pour compoſer de funeſtes poiſons ?
A ces horreurs bien loin que je provoque ;
Fuyez, craignez les ſuccès d'Archiloque. *

Les bras ſanglans, l'impatiente Até *
Pourſuit bien-tôt un rimeur effronté,
Que rend cruel un eſprit qui pétille.
Les murs affreux qui forment la Baſtille
Montrent encore en leur enclos noirci,
Au jour tremblant qu'intercepte une grille
Les vifs regrets qu'y charbonnoit Buſſi.*

Quelqu'un encor peut ſe citer ici.
Mais ſans courir après cette apoſtille,
Le Vaudeville & ſes triſtes effets
Sont devant nous : qui ne ſçait ſes forfaits ?

Je vois Rouſſeau qui ſous ſes fureurs tombe, *
En gémiſſant de la rigueur des loix ; *

Lui, dont l'Anglois auroit placé la tombe
Dans Weſtminſter, pour honorer ſes Rois.
Il tombe, hélas ! une horrible cabale
Ourdit à l'ombre une trame infernale.
De vils Couplets que la Haine louoit,
Et que l'eſprit tout bas déſavouoit ;
Amas d'horreurs, de noirceurs & de crimes ;
Mais par malheur appuyés ſur des rimes
Telles qu'en offre au premier indiſcret
Le vain recueil qu'en a fait Richelet :
De vils Couplets ont, loin de ma patrie,
Lié trente ans cette Muſe chérie ;
Ils ont verſé ſur ſes jours malheureux
L'ennui, la honte & les dégoûts affreux.
O toi, grand Dieu, toi, de qui le génie
Sur l'Helicon préſide à l'Harmonie,
Loin du Poëte, alors que faiſois-tu ?
Pour te venger où donc eſt ta vertu ?
N'étois-tu Dieu que contre nos ancêtres ?

Lorſqu'en ces murs renommés par tes prêtres
Le ſage Eſope * eût offert le miroir
Aux Delphiens effrayés de ſe voir,
La Vanité par ſes Fables punie
Contre ſes jours arma la Calomnie :
D'un crime bas auſſi-tôt accuſé,
A ſe défendre il ſe vit expoſé,

Livré, jugé. Le fol Aréopage
Fit d'un rocher précipiter le ſage.
Fils de Latône, alors dans ton tranſport,
Tu pris ton arc, tu montas ſur les nues,
Tu les livras à des douleurs aigues,
Tu les perças de tes traits; & la Mort,
La Mort couvrit de ſes aîles affreuſes
Des Delphiens les terres malheureuſes;
On vit le pere & les fils expirans:
Comme en hyver ſous les ſouffles des vents
Au coin d'un bois tombent des feuilles ſeches,
Ainſi ſans nombre ils tomboient ſous tes fléches.
On appaiſa par un grand monument
Eſope mort: foible ſoulagement,
Qu'un ennemi toujours donne avec joie
Au malheureux dont il a fait ſa proie.
Moins criminels, Phœbus s'eſt contenté
De nous ſevrer de ſa divinité;
De nous priver du ſublime délire,
Et des Rouſſeaux, & du ſon de leur lyre.

Chantre divin, que la marche des tems
N'a-t-elle alors avancé mes inſtans!
Que plus chéri des Filles de Mémoire,
Ne m'a-t-on vû l'émule de ta gloire!
J'aurois acquis un immortel laurier:
Devant tes pas m'avançant le premier,

J'euſſe échauffé ta force & ton courage ;
Ton innocence eût été mon ouvrage ;
J'aurois bravé, j'aurois paré les coups,
J'euſſe écraſé la cohorte importune
De ces rimeurs aveuglés de courroux.
L'honneur ſans doute, & même la fortune
D'un homme illuſtre, eſt l'affaire de tous.

Mais revenons, Muſe. Le Vaudeville
Le plus parfait & le plus difficile,
Celui reçu dans le ſacré Vallon,
Celui que même avoûroit Apollon,
C'eſt ce Couplet qui frappe ſans ſcrupule
Sur les défauts & ſur le ridicule.
Sans rien nommer, utile en ſon chagrin ;
Il prend ſes loix du tour de ſon refrain :
Du refrain ſeul il tire ſa ſubſtance ;
Il le finit, le coupe ou le commence :
Un mot, un rien, un proverbe connu,
Un ſens douteux ou long-temps ſuſpendu ;
Le choc des mots, la phraſe *antitheſée*,
Dans un beau jour doit mettre ſa penſée.
Ce Vaudeville, ainſi que le Sonnet,
Ne ſouffre rien que de pur & de net.
Pour s'aſſervir au refrain qui l'acheve,
Toujours la phraſe eſt trop longue ou trop breve

Toujours le ſens, trop ou trop peu preſſé,
Dans ſon chaton devient lâche ou forcé.
Auſſi plus d'un a fait parler Thalie,
Qui deſirant de la faire chanter,
Malgré tout l'art d'une Actrice jolie,
Sur ſon Couplet n'a pas dû ſe flatter :
Car ce n'eſt pas aſſez de l'inventer ;
Il faut encor que la rime ſoit riche,
Que chaque mot y ſoit comme en ſa niche ;
Juſte, élégant ſans être recherché,
Nerveux, & doux ſans paroître léché.
Comme ſes mots, ſes phraſes, ſa tournure
N'ont que le ton que dicte la Nature,
Il eſt ſujet à trouver des ingrats.
Ainſi, paré de ſes propres appas,
Lorſque Veſtris déploie avec nobleſſe
D'un nerf tendu l'élaſtique ſoupleſſe ;
Lorſqu'attirant les Graces ſur ſes pas,
Il les reçoit, les fixe dans ſes bras ;
Il plaira moins au ſpectateur ignare
Que ce ſauteur ſous un maſque biſarre,
Qui preſte, vif, vole, & toujours en l'air,
Brille, va, vient, paſſe comme l'éclair.
Les Triolets, les Rondeaux, les Brunettes,
La Ronde alerte, & les tendres Muſettes,
Les *Lanturlu*, les *Lon-la*, les *Flon-flon*,
D'autres encor, juſques au *Mirliton*,

Ont, par leur ſel & leur tour ironique,
Donné naiſſance à l'Opera-Comique.
Non loin des lieux où Clermont dans ſa cour
Tient réunis Apollon & l'Amour,
Il eſt un ſol couvert de vieux portiques,
Amas confus de charpentes antiques,
Qui ſemble offrir, ſur ſon pavé mal ſain,
Un antre vaſte aſſez propre au larcin.
Après les tems de la guerre civile,
Cette arche immenſe attiroit dans ſon ſein
Et la Province, & la Cour & la Ville,
Les Grands, le Peuple, & l'aigle & le reptile,
Et pis encor, des Joueurs ſans état,
Et des fripons en épée, en rabat.
Le Vol, le Meurtre, enfans de l'Avarice,
Et le Duel, en ce temps leur complice,
En avoient fait un vrai lieu de ſabbat.
Mais d'Argenſon a fait pour la Police
Ce que ſon fils crut faire pour l'Etat.
Tout eſt changé. La ſureté publique
Y ſouffre encor la lanterne magique.
Quelques Marchands, Magiciens auſſi,
Et des dragons venus du Potoſi,
Ou de plus loin, des ſauteurs, des optiques,
Des chiens, des chats, des crocs, des charlatans
Dans la ſaiſon qui conduit au Printems,
Tiennent encor la moitié des boutiques.

Certain Bertrand, farceur de ſon métier, *
Sur ſes tréteaux s'ingéra le premier
D'y haſarder, dans ſes pieces nouvelles,
Des mots guindés ſur quelques Ritournelles;
La chanſon plût : le bon Bourgeois content
Le ſoir chez lui retournoit en chantant;
Et d'un Couplet porté dans ſa famille,
Emerveilloit & ſa femme & ſa fille.
Frappés alors du ſuccès Théâtral,
Des Ecrivains, *le Sage & d'Orneval* *
A ces farceurs s'engagerent de vendre
Tout leur eſprit, tant qu'il pourroit s'étendre.
Le marché tint, & même réuſſit :
Le peuple y court, y retourne, applaudit.
Mais cependant la ſombre Jalouſie,
L'Ennui, la Faim de la Honte ſuivie,
En d'autres lieux chaſſés par ces ſuccès,
Portent l'effroi chez nos Acteurs François.
Thémis paroît, juge, parle, & fait taire
Ces indiſcrets qui ſe mêloient de plaire.
Certain accord aſſez mal fagoté
Rendit depuis un peu de liberté :
Mais des rivaux ſouffrent peu de partage;
C'étoit la paix de Rome & de Carthage.

Un grand ſpectacle enfin autoriſé
Fit relever ce Théâtre briſé;

Le Goût ſentit qu'il ouvroit une école, *
Où, dans un jeu dont la forme eſt frivole,
On peut tâter & former des talens
Propres un jour à des ſuccès brillans.
Alors le Dieu de ce genre agréable
De ce côté jette un œil favorable.
A ſes accens le Génie accourut,
Saiſit Favart, & lui dit: Plais; il plut.
Correct, exact, & même aſſez Poëte,
Le Flageolet, le Clairon, la Muſette
Ont réuſſi tour à tour dans ſes mains.
Il renvoya la morale peſante,
Les couplets froids, la proſe languiſſante;
Marcha toujours par les plus courts chemins;
Et d'une ſcene avec art travaillée
Sçut éviter la forme détaillée,
En ne donnant au fond de ſon ſujet
Que les grands traits, les maſſes de l'objet.
Du ſuc des fleurs, & des beautés éparſes
Dans les Romans, & ces antiques Farces,
Pleines d'eſprit, de défauts & de fiel,
Adroitement il compoſa ſon miel.
D'un Conte uſé qu'embellit la Fontaine
Il ſçut tirer une brillante ſcene:
Et dans ſon vol plein de légereté,
Pour badiner ne ſe fiant qu'aux Graces,
Le Mot plaiſant, l'Equivoque à deux faces

Ne s'offrit plus qu'en marchant de côté.
Quelques Auteurs, accourant ſur ſes traces,
Dans le verger des Plaiſirs & des Ris,
Ont moiſſonné des fleurs d'un certain prix ;
Et quelqu'un même, ami de Melpomene *,
Du haut du mont eſt venu dans la plaine.
Mais peu ſçavant dans l'art de m'exprimer,
Je me tairai ſur leur compte ; & je laiſſe
Aux Almanachs le ſoin de les nommer.
Un tel projet exige trop d'adreſſe.

Ainſi ce ſiecle a fixé les deſtins
D'un joli genre, ignoré des Latins ;
Ainſi Phœbus établit un aſyle
Pour cet enfant du brillant Vaudeville.
Que ce ſpectacle étoit bien fait pour nous !
Il eſt calqué ſur notre caractere :
Vifs, inconſtans, galans, cherchans à plaire ;
Toujours courans à des paſſe-temps doux,
Toujours cherchans dans notre humeur légere
A varier nos plaiſirs & nos goûts,
Toujours planans ſur la ſuperficie ;
Dans nos propos ſouvent pleins de folie
Flatteurs ou froids, badins ou dangereux ;
Dans nos amours libres ou doucereux.
Quoique ce genre, ami de la prairie,

Coure un peu trop après la bergerie,
Loin quelquefois des troupeaux & des bois,
Son flageolet ose chanter les Rois.
O jours brillans, quand la Convalescence
Sécha nos pleurs, & rendit l'espérance!
O jours brillans, quand les *Amours Grivois*
De tout un peuple accompagnoient la voix;
Quand ils rendoient à la clameur publique
Les accens vrais d'une tendresse unique!

O doux refrain! *Vive, vive à jamais*
Vive le Pere & le Roi des François!
Ce souvenir m'échauffe & me remue;
Je me sens plein d'une nouvelle ardeur;
Mon ame entiere à ce nom s'est emue.
Quand mes regards verront-ils sa Statue
Servir d'objet aux mouvemens du cœur
Du peuple aimé dont il fait le bonheur?
Mais j'apperçois vers les Champs Elysées,
Près de ce pont à charnieres brisées,
Qui sous la main mobile ou permanent,
Roule un plancher sur son pivot tournant;
Je vois fouiller de profondes tranchées;
Je vois finir des pierres ébauchées.
Plus loin le bronze entassé près des creux
Frémit, & cede à Vulcain furieux;

Aux vifs efforts de la flamme rapide
Le dur métal coule, & paroît limpide ;
L'inſtant commande, on ouvre les fourneaux ;
L'airain bouillant inonde les canaux ;
Le Dieu brûlant qui peut tout mettre en cendre ;
Fuit malgré lui ſous les ordres du temps :
Tel il cédoit aux rives du Scamandre. *
L'impatience a compté les inſtans :
On tâte, on tourne ; & ſous des coups prudens
Le maſque tombe ; on regarde ; il reſpire :
Oui, c'eſt LOUIS. Dans ſon fougueux délire ;
L'Artiſte heureux, qui ne voit nul défaut,
Parle, s'oublie, & s'admire tout haut.
O Compagnon digne de Praxitelle,
Illuſtre appui d'une gloire immortelle !
Ne vois-je pas les accompagnemens
Qui ſerviront au ſocle, d'ornemens ?
Pourquoi ces traits, ces lances hériſſées ;
Et ces tronçons de piques fracaſſées,
Ces ſoldats nuds, en eſclaves courbés,
Leurs corps nerveux, & meurtris & plombés
Sous tous ces fers, ces chaînes agraffées,
Au coin maſſif de ce grand Piédeſtal ?
Que feriez-vous en l'honneur d'Annibal ?
Ne poſez point ces indignes trophées
Que la Fortune éleve en ſe jouant,

Et que du pied elle jette en paſſant.
Un Roi guidé par l'ordre, & la prudence,
Dont tous les faits ſont des traits de Clémence;
Ne doit montrer que ce qu'il porte en ſoi.
Son cœur farouche a-t-il cherché la guerre?
Se plairoit-il à ravager la terre?
Loin d'y placer la terreur & l'effroi,
Loin de le peindre inhumain, ſanguinaire;
Si vous l'offrez aux champs de Fontenoi,
Préſentez-le pleurant ſur ſa victoire;
Et pénétré, plus en Pere qu'en Roi,
Du ſang verſé que lui coute ſa gloire.

Que le ciſeau, ſçavant avec lenteur,
Exprime ici, dans ce marbre enchanteut,
Le peuple heureux, le laboureur tranquille, (a)
Sûr de jouir du fruit de ſes travaux.
Là, préſentez aux portes de la ville
Cet inſtitut autant noble qu'utile;
De nos guerriers, de nos jeunes héros,
L'Ecole ouverte auprès de leur aſyle.

(a) Je me ſuis applaudi lorſque j'ai vû que M. D. M. dan ſon Ami des Hommes, a eu la même idée que moi, & que même de cette idée il en a fait le Frontiſpice de ſon Livre. M premiere édition a précédé la ſienne.

Dans maint cartouche à vos efforts docile,
Mettez les Arts, les Talens careſſés ;
Tous les Etats en leur place fixés ;
Le Magiſtrat à ſes devoirs fidéle,
Servant à tous de frein & de modéle ;
L'homme d'Etat devenu citoyen ;
Le grand Seigneur ne pouvant que le bien :
Et pour l'honneur de l'Europe ſçavante,
Repréſentez la Raiſon triomphante,
Sur les débris des Préjugés divers,
Pendant ſon régne éclairant l'Univers.
Pour rendre mieux la publique allégreſſe ;
Examinez ce peuple qui s'empreſſe :
Voyez, voyez dans ſes yeux ſatisfaits
L'expreſſion que tire la Tendreſſe
Du fond des cœurs touchés de ſes bienfaits.
Que pour forcer l'Univers à la paix,
Dans cette main prête à tout mettre en poudre ;
Ne puis-je voir le Trident & le Foudre !
Mais quel écart ? Quels mots audacieux !
Muſe, entrez-vous dans le conſeil des Dieux ?
L'excès, ſans frein, d'une vaſte puiſſance
Seroit ſans doute un malheur pour la France.
Un fleuve altier, trop grand par ſes efforts,
Souille ſes eaux du limon de ſes bords ;
Sujet d'effroi pour la Nymphe plaintive.

Muſe, ainſi qu'elle, en ce moment craintive,
Baiſſez les yeux, reprenez vos leçons,
Et ne parlez jamais que de Chanſons.
Mais c'eſt en vain : votre feu ſe conſume,
Et votre main laiſſe tomber la plume.
Je vous entends : vos regards éblouis
Ne voyent plus ; ils ont fixé LOUIS.

FIN.



NOTES.

Pour faciliter l'intelligence de quelques endroits, où
i employé la Fable, j'ai mis ces notes. J'ai douté
je les placerois au bas des pages; mais cela inter-
mpt le fil de la lecture, & n'apprend rien au lecteur
ſtruit. La Poëſie, qui dans ſa marche n'a que des
iſons imperceptibles, qu'elle ſe fait même un mé-
e de cacher, doit écarter, autant qu'elle peut, des
ux de ſon juge, tout motif de diſtraction: il ne ſied
'à un ouvrage dont la fortune eſt faite, de placer ſix
rs de texte, ſur un commentaire en deux colonnes de
x-huit lignes chacune.

PREMIER CHANT.

* *Page* 152. *ligne* 14. Ixion, Roi des Lapithes, fut
çu à la table de Jupiter, & y conçut pour Junon une
ſſion peu reſpectueuſe. La Déeſſe ayant offert aux
ux du téméraire un nuage revêtu de ſa divine reſſem-
ance, il donna à ſon crime toute l'authenticité poſſi-
e. Jupiter irrité, le précipita dans les enfers, où il
t attaché ſur une roue qui tourne ſans ceſſe.

* *Ibid. lig.* 14. Tantale, Roi de Phrygie, fut de
ême qu'Ixion, reçu à la table des Dieux. Pour faire

un essai de l'intelligence divine, il leur fit servir parm les autres viandes, son fils Pelops, coupé par morceaux Les Dieux ne furent point dupes, à l'exception de Cé rès, qui mangea par distraction une partie de l'épaule Jupiter ressuscita Pelops; & ne pouvant lui créer un autre épaule, lui en mit une d'ivoire. Tantale fut con damné dans les enfers à une faim & une soif éternelle irritées par l'eau & les fruits qu'il a sans cesse devan les yeux; (image de tout les temps consacrés à l'avarice

* *Ibid. lig.* 17. Orphée, Poëte célébre, fils d'Apo lon; musicien si excellent, que descendu dans les en fers pour en retirer Euridice (& elle étoit sa femme, les doux accords de sa lyre & de sa voix, suspendire les châtimens des criminels, arrêterent la roue d'Ixion firent oublier à Tantale, & sa faim & sa soif, & opére rent les prodiges dont je parle.

* *Ibid. lig.* 18. L'Ebre (aujourd'hui Mariza) fleu de la Thrace, aux environs duquel Orphée pleura mort de sa femme. Les Phrygiennes jetterent dans fleuve la tête d'Orphée, qu'elles avoient tué pour vanger du mépris qu'il avoit pour elles.

* *Ibid. lig.* 21. Les Danaïdes; elles étoient cinquant & filles de Danaüs, Roi d'Argos. Elles épousere leurs cousins-germains, fils d'Egyptus, & la premie

nuit de leurs nôces les égorgerent. Une d'elles seulement sauva son mari. Les quarante-neuf coupables furent condamnées dans les enfers à remplir d'eau une cuve percée. Je ne vois pas trop le rapport que ce châtiment peut avoir avec le crime.

* *Ibid. lig.* 22. Les Euménides, plus connues sous le nom de Furies. Ce sont trois sœurs, armées de fouets & de serpens, & occupées à tourmenter les criminels.

* *Page.* 159. *lig.* 14. J'ai essayé de traduire ce vers de Virgile :

Et timidæ matres pressere ad pectora natos.

CHANT DEUXIÉME.

* *Page.* 162. *lig.* 8 & 9. Si ce que j'ai dit avoit eu besoin de preuves, j'aurois pu demander ce qu'est devenue la célébrité (je ne dis pas du cocher de Vertamont, dont la bassesse du style avoit de tout temps dévoué ses chansons à l'oubli) mais celles des Blots, des Marigny, & de Coulange avec son éternel air de Joconde. Les Auteurs vivans s'emparent des anciennes pensées, qu'ils mettent sur des airs nouveaux ; & de même que leurs prédécesseurs, placent (pour ainsi dire) leur réputation en rente viagere. Toute réflexion faite, si elle n'est pas la meilleure, elle est la plus satisfaisante.

* *Page.* 166. *lig.* 5. Sapho, de Mitylene, ville capitale de Lefbos (Ifle de l'Archipel.) Il nous refte d'elle quelques poëfies qui font d'une grande beauté. Le Dieu des vers ne la garantit point des furprifes de l'amour. Elle aima un jeune homme nommé Phaon, qui lui fut infidele : elle alla le chercher en Sicile, où il s'étoit retiré. Rebutée & méprifée par cet ingrat, pour fe guérir de fa paffion, elle eut recours à un remede fouverain, & ufité alors ; elle fe précipita dans la mer, du haut du promontoire de Leucade, & en mourut. Elle étoit la premiere femme, & non le premier homme qui eut effayé de cette façon de fe délivrer d'une paffion malheureufe. Le moins qu'il en pouvoit arriver étoit d'en revenir difloqué, & moins aimable, Mlle. de Scuderi fut appellée la Sapho de fon fiécle. La pofterité aura de la peine à en deviner la raifon, la flatterie éleve des trophées d'argile, que le tems n'a pas de peine à diffoudre.

* *Page* 169. *lig.* 5. 6. & 7. Anacréon, Poëte célebre, natif de Theos, ville d'Ionie. Policrate, Tyran de Samos, l'attira à fa cour, & le combla de bienfaits. On dit qu'il s'étrangla à l'âge de 85 ans, avec un pepin de raifin, qu'il ne put avaler. On prendroit volontiers cette circonftance pour une façon plus honnête de dire qu'il eft mort ivre. Quoiqu'il en foit, rien n'approche de fes poëfies pour la douceur & la molleffe du ftyle. On

nous en a fait espérer une nouvelle traduction en vers qui seroit meilleure que les précédentes, à en juger par une Ode inserée dans l'Année littéraire. La Fontaine en a traduit quelques-unes parfaitement, mais en se rendant maître de son original.

* *Page* 170. *lig.* 9. Pireneus, Tyran de Thrace, regnoit sur la Phocide. Il apperçut les Muses qui s'en retournoient au Parnasse. Il alla au-devant d'elles très-poliment, leur offrit son palais, leur représenta que l'air étoit chargé de nuages, & les persuada. Lorsque les neufs Sœurs voulurent suivre leur route, il ferma les portes, & leur fit des propositions dont il n'attendoit pas la réponse. Elles s'envolerent par la fenêtre. Il voulut les suivre, mais les aîles du desir ne lui suffirent pas, & il se tua. Le reste de la fable que je rapporte est tiré d'un manuscrit Grec, comme de coutume.

* *Page* 171. *lig.* 26. Le mont Ida, à quelque distance de l'ancienne ville de Troye. Cette montagne fut célebre par le sommeil de Jupiter (dans Homere,) par le jugement de Pâris, & plusieurs autres aventures.

* *Page* 172. *lig.* 1. Léda ayant eu le bonheur de plaire à Jupiter, le maître des Dieux se changea en Cygne; & elle fut mere de deux œufs, desquels sortirent Castor & Pollux. Nos animaux domestiques, les Chiens, les Chats, les Serins, Mimi, Fidèle, Liron, seroient ca-

cor pour les Dieux, les moyens les plus ſurs pour ſe faire aimer, & les plus prompts pour triompher.

CHANT TROISIÉME.

* *Page* 173. *lig.* 5. La Bactriane, grande partie des Indes, dont Bacchus fit la conquête.

* *Ibid. lig.* 6. Ariadne, fille de Minos, fut abandonnée par Theſée dans une iſle deſerte de l'Archipel; & y fut rencontrée par Bacchus, dont elle reçut quelque conſolation.

* *Ibid. lig.* 11. Penthée Roi de Thèbes, qui ayant mépriſé les myſteres de Bacchus, fut mis en pieces par ſa mere & ſa ſœur, aidées des autres Bacchantes. J'aime cette hiſtoire, elle prouve juſqu'à quel point le vin peut égarer la raiſon.

* *Page* 176. *lig.* 13. J'ai écrit boëte, & non boîte, tel qu'il eſt dans l'Encyclopédie. Je ne ſçais par la raiſon qui a déterminé à lui donner un I, au lieu d'un E: mais ce mot devient confondu avec le verbe il *boite*, & le mot *boite*, un vin qui eſt dans ſa *boite*. Quant à moi, je ſuis fâché qu'on enleve aux rimeurs François une rime en *ête*, qui êtoit déjà aſſez rare.

* *Ibid. lig.* 17. Quelqu'un m'a dit que *flamme* & *enflamme* ne devoient pas rimer enſemble. Je n'en

çais rien : mais si cela est, j'en aurai mieux imité les paroles de ces Ariettes, qui souvent n'ont ni rime ni raison.

* *Page* 77. *lig.* 24. Apollon avoit une Prêtresse à Delphes, mais des Prêtres à Delos, où, comme dit Fontenelle, il ne s'agissoit point de déraisonner.

* *Page* 79. *lig.* 22. L'ami de Mécène, Horace, Poëte célebre, qui sçut donner à la protection du favori d'Auguste, la seule récompense digne du protecteur & du protegé : il lui voua l'amitié la plus désintéressée. L'exemple a été peu suivi : il est vrai que nos Mécènes n'intérogent guere de nos Horaces, que l'esprit, & non le cœur. Cependant des amis de M. Fouquet dans sa disgrace, Pelisson & la Fontaine ne se sont point démentis. Qui peint vivement, sent de même. Quand au nom de Mécène je l'ai presque toujours vû donner injustement, ceux qui le reçoivent devroient penser qu'un éloge sans justesse est une critique sans réplique.

* *Page* 80. *lig.* 26. *Faret* (Nicolas) de l'Académie françoise. Son nom, qui rimoit à cabaret, lui a fait donner faussement la réputation d'un débauché, dit M. Pelisson dans son *Histoire de l'Académie.*

* *Page* 81. *lig.* 7. Crenet, marchand de vin, du temps de Boileau ;

Et vendu, chez Crenet, pour vin de l'Hermitage.

* *Ibid. lig.* 14. Je n'ai point inventé cette plaiſanterie : elle eſt expliquée tout au long dans le commentaire ſur Boileau, par Broſſette, p. 488. de l'édit. *in*-4°.

* *Page* 82. *lig.* 25. *Oſtraciſme.* Je me ſuis ſervi ici de ce mot, pour exprimer la punition la plus forte, ſans ignorer pourtant que l'uſage qu'on en faiſoit à Athènes contre un citoyen qu'on exiloit par cette voie, étoit ſouvent moins une punition, qu'une précaution que prenoit la République contre le trop grand crédit que donnoient à un homme ſes richeſſes & même ſa vertu : temoin Ariſtide.

CHANT QUATRIÉME.

* *Page* 183. *lig.* 7. Prothée, Dieu marin, fils de Neptune. Il prédiſoit l'avenir ; mais il falloit employer l violence : alors il prenoit toutes ſortes de formes, & ſ changeoit en lion, en tigre, en feu, en eau.

* *Ibid. lig.* 8. Ariſtée, fils d'Apollon & de Cyrene, n s'effraya point des changemens de Prothée ; & en l ſerrant avec de fortes cordes, il le força de ſatisfaire ce qu'il demandoit.

* *Ibid. lig.* 9. & 10. Io, fille d'Inachus, fut aimée c Jupiter. Pour dérober ce nouvel amour aux regards c Junon, il la changea en vache : mais Junon l'ayant d mandée à Jupiter, il eut la foibleſſe de l'accorder. I

ılouſe Déeſſe la donna en garde à Argus qui avoit cent ·eux, & qui fut tué par Mercure.

* *Page* 184. *lig.* 5. Les ſoldats de Céſar, dans un de ſes ·iomphes, chantoient pendant la marche quelques vers bres & ſatiriques ſur Céſar & ſur les Romains. Si je ı'étois permis de mêler l'hiſtoire ſacrée à l'hiſtoire rofane, j'aurois pu citer les filles d'Iſraël, qui chan- ·ient que Saül n'avoit tué que mille Philiſtins, & que ·avid en avoit tué dix mille.

* *Page* 185. *lig.* 13. Archiloque, natif de Paros, Poëte ·lebre par les vers Iambes qu'il a compoſés, &, dit-on, ventés. Il écrivit contre Lycambe ſon beau-pere, ·ec tant d'aigreur, qu'il le força de ſe pendre de dé- ſpoir. Les gendres à préſent ſont moins mordans, ı les beau-peres moins ſenſibles.

* *Page* 185. *lig.* 14. Até, Déeſſe de la Vengeance ·lans Homere.)

* *Ibid. lig.* 20. Roger-Rabutin, Comte de Buſſi, fut ı des beaux eſprits qui parurent dans le ſiecle de Louis ·IV. Il fit quelques écrits, & je crois des Couplets ·iriques, qui le firent mettre à la Baſtille, & le ren- ·ent malheureux le reſte de ſa vie. Il eſt auſſi un de ·ux du même ſiecle dont la mémoire ne ſera de quel- ·e prix que pour les Hiſtoriens.

* *Ibid. lig.* 26. On ne doute point à préſent de l'in nocence de Rouſſeau. Il y avoit une puiſſante caba acharnée contre lui, dit M. de Voltaire ; & M. de Vo taire doit être cru. Pour moi ſi je voulois prouver l'in nocence de Rouſſeau, je ne citerois que les Couple même. Voyez ſes Epigrammes contre quelques pe ſonnes ; quelle naïveté malicieuſe !

* *Ibid. lig.* 27. Les Juges peuvent faire innocen ment de grandes injuſtices. Themis, ſous ſon bandeau ne peut diſcerner l'artifice des paſſions, du témo gnage de la vérité.

* *Page* 188. *lig.* 22. Eſope voyagea à Delphe, & aux Delphiens quelques vérités odieuſes, dans une fal aſſez claire. Pour ſe venger de lui, ils mirent ſecre tement dans ſon bagage un vaſe ſacré. On cou après lui ; on lui redemanda le vaſe, il nia avec f ment ; le vaſe fut trouvé ; & ſur cette conviction a parente, Eſope fut précipité du haut d'un rocher. Qu que temps après les Delphiens furent affligés d'u grande peſte ; l'oracle conſulté, répondit qu'il fal appaiſer les mânes d'Eſope. Ils lui éleverent une tue : la Grece nomma des Commiſſaires pour faire nir les auteurs de la mort d'Eſope ; mais il étoit m

* *Page* 191. *lig.* 17. Je ne ſçais ſi c'eſt Alexan Bertrand qui a le premier chanté des couplets ſu

Théâtre ; mais ſon nom m'étoit plus favorable. Du reſte, voyez les Almanachs des Spectacles.

* *Page* 191. *lig.* 10. Le Sage, Auteur de Gilblas, fit avec d'Orneval, des volumes d'Opera-Comiques. On commence à les négliger : ils ne ſont cependant pas tous à rejetter. Ils ont prouvé qu'un Opera-Comique n'eſt qu'un Vaudeville courant, qui change avec le goût de la nation, & dont la forme doit varier comme celle de nos frivolitez.

* *Page* 192. *lig.* 1. Je crois, pour l'inſtant ou je vis, l'Opera-Comique néceſſaire aux autres Spectacles ; c'eſt le ſeul (peut-être me trompai-je) où les Intéreſſez vont au-devant des Artiſtes, & ſouvent les talens les plus decidez ſont les moins rempans & les plus timides, c'eſt le ſeul Théâtre où ils peuvent ſe produire ſans conſéquence ; une chute n'y paroît qu'un faux pas, & (pour jouer ſur le mot) une Danſeuſe y haſarde ſes premiers, pour être ſure des autres à l'Opera. La muſique depuis la tolerance des Ariettes, peut s'y employer au ſtile familier, étendre ſon Dictionnaire de mots, trouver des réſſources inconnues à l'Opera même, & qui tourneront à ſon profit ; enfin par ce Théâtre les Auteurs ont un moyen de s'exercer dans le genre Comique, qui de plus que le Tragique, exige de joindre au genie une connoiſſance des

mœurs & du cœur humain , plus délicate , plus étendue , & plus profonde. Il ne me paroît pas impossible qu'un homme de génie fasse Œdipe & la Henriade à à l'âge de vingt ans, mais des ouvrages comme le Tartuffe & le Misantrope ne peuvent être produits qu'après trente ans d'expérience. Qu'on me permette cette réflexion sur le genre Dramatique. Un Auteur qui débute par une Tragédie, est toujours sur de quelques admirateurs ; & l'Auteur Comique sur la Scene Françoise à succès égal, n'a que difficilement des approbateurs ; jamais après la réprésentation d'une Comédie nouvelle, le Parterre ne s'est enroué à demander l'Auteur, & cependant ne pourroit-on comparer le premier à un Voltigeur, & le second à un Danseur terre à terre ? Regardons-les l'un & l'autre du côté d l'utilité, prenons les meilleurs Tragédies de Corneille de Racine, même celles de M. de Voltaire qui paroissent avoir un but plus direct vers la morale & l'instruction, ont-elles donné à la Nation plus de noblesse, pl de vigueur, plus de grandeur d'ame qu'elle n'en avo dans les siecles précédens ? Je ne le crois pas ; les Tournois, les Duels, & toutes les pointilleries d'un honneur souvent mal entendu, sembloient exercer davantage cette même grandeur d'ame maintenue encor p la pureté des alliances. Mais les Comédies de Molie ont préparé la raison de ce siecle-ci, elles nous c indiqué les ressorts des passions. Le *pretiosisme* ,

vantiſme, le pedantiſme, le charlatanifme, le faux
prit ont fui devant le Ridicule, & la Comédie du
Tartuffe a fait tomber des mains de l'Impoſture ſes ar-
mes ſacrileges, elle a briſé le maſque au front d'airain
qui couvroit des ames de boue. Quel homme rare, que
celui dont les regards percent à travers le fard de la
politeſſe, & de la diſſimulation, dont la ſagacité dé-
couvre les vices, les ridicules, les petiteſſes, & qui
cependant ne tire par ſes lumieres, qu'une raiſon de
plus pour aimer les hommes, & qu'un moyen de
les inſtruire & de les corriger.

* *Page* 193. *lig.* 5. M. Piron a fait quelques Opera-
Comiques. Il a dû peut-être à l'expérience qu'il a aquiſe
ſur le Théâtre de la Foire, la fermeté de la touche
comique avec laquelle il a traité la Metromanie. Il a
croupé quelques figures avant de faire de grands ta-
bleaux.

Page 195. *lig.* 5 Le fleuve Scamandre (dans Ho-
mère) prie Achille de ne point ſouiller la pureté de ſes
eaux par le maſſacre des Troyens, & d'ecarter de ſes
bords le ſang & le carnage. Le fier Achille n'écoute
ni ſes prieres, ni ſes menaces : le fleuve irrité, raſ-
ſemble ſes ondes, accumule ſes flots, les pouſſe con-
tre Achille, le preſſe, l'accable, le renverſe : le Héros

implore les Dieux. Junon envoie Vulcain à ſon ſ
cours. Le Dieu armé de feux dévorans, pourſuit
Scamandre, fait bouillonner ſes ondes, brule ſes bor
deſſéche ſes rivages, & ne cede qu'avec peine aux o
dres des Dieux, que le Scamandre implore à ſon to

Fin de la premiere Partie.



TABLE DES MATIERES

ONTENUES DANS CETTE PREMIERE PARTIE.

Fin de la Table de la premiere Partie.

ERRATA.

Page 14 *Vers* 6, *lisez*, ce raiſonneur ſi fier de ſes.
Page 17 *Vers* 12, *lisez*, aimeroit-il le jeu, les femme
non, que ſçai-je.
Page 54 *Vers* 1, *lisez*, nait d'abord, je les vois.
Page 56 *Vers* 6, *lisez*, de l'ombre qu'il jette ſur e

RECUEIL
DE
POESIES
DE M. SEDAINE.

SECONDE PARTIE.



RECUEIL
DE
POESIES
DE M. SEDAINE.

TRADUCTIONS IMITATIONS.

TRADUCTION LIBRE,
De l'Ode d'Horace, Beatus ille, *&c.*

OUI, le mortel le plus heureux,
Est celui qui, content du bien de ses ayeux,
Se fixe à la campagne, & s'en fait un asyle
Loin des camps, loin des mers, loin du bruit de la ville;

D'un Magiſtrat altier il ne craint point l'accueil,
Et des Palais des Grands il évite le ſeuil;
Il évite ces lieux ou l'aveugle fortune
Écraſe ſous ſon char une foule importune.
Alors homme ignoré des Rois & de leur cour,
Homme ne voyant rien par-delà ſon ſéjour,
Quel ſoin, quel intérêt, quel ſouci le tourmente?
Seroit-ce de pouſſer une vigne naiſſante
Juſqu'au ſommet d'un mur qui découvre ſon front?
Seroit-ce de compter dans le prochain vallon?
De ſes bœufs pâturans la troupe mugiſſante,
Ou de couper une branche impuiſſante,
Pour aider la vigueur d'un plus heureux bourgeon;
Fructifier un ſauvageon;
Oter à des brebis ou le lait ou la laine;
A l'inſtant qu'une ruche eſt pleine,
Faire tomber la cire où découler le miel?
Ces ſoins pris ſans contrainte & que l'inſtant amene
Ces ſoins dont la ſanté récompenſe la peine,
Portent-ils dans un cœur l'amertume & le fiel?

Que l'Automne, fertile en brillantes richeſſes,
Éleve enfin ſon front couronné de raiſins:
Quel plaiſir vif & pur de cueillir de ſes mains
Les prémices d'un fruit qui remplit ſes promeſſes!
Il doit l'offrir aux Dieux auteurs de ces largeſſes.
Ce n'eſt que par eux ſeuls qu'il en peut diſpoſer.
Ivre de ſon bonheur, veut-il ſe repoſer,

Un gazon offre un lit, un chêne ſon ombrage ;
La fraicheur à cent pas y brave le ſoleil,
Un ruiſſeau gazouillant ſur ſon petit rivage ;
Le calme de ſon cœur, les oiſeaux, leur ramage ;
Dans ſes yeux lentement font couler le ſommeil ;
Il dort : quel doux repos ! en eſt-il un pareil ?
Mais l'Aquilon fougueux, mais les triſtes Hyades ;
L'hyver & les frimats ont chaſſé les Zéphirs :
Il attend ſans ennui le retour des Pleïades ;
La ſaiſon eſt changée, il change de plaiſirs.
Tantôt aidé d'un chien qui lui marque la voie ;
Et ſecondant l'effort d'un limier courageux,
Il force dans les bois un ſanglier fougueux.
Tantôt ſur un étang qu'à pas lents il cotoye ;
Il épie un Canard que couvrent des roſeaux :
Il le voit, il l'atteint, & du milieu des eaux
Un Barbet diligent lui rapporte ſa proie ;
Chaque jour lui fournit quelques plaiſirs nouveaux.
Que ſes près languiſſants ſoient cachés ſous la neige :
Autour de ſa maiſon lui-même il dreſſe un piége ;
Des bâtons, de la glue, une trappe, un filet,
Un appas ſéduiſant jetté dans le colet,
Ou le Levreau timide ou la Grive gourmande ;
Il jouit des terreurs de l'animal friand ;
Il y court, le détache, & l'apporte en riant.

Quel amant malheureux, amis, je le demande ;

Quel homme n'oublieroit dans de ſi doux loiſirs,
Et l'Amour & l'objet qui rit de ſes deſirs,
Surtout, ſi de retour dans ſon réduit paiſible
Il retrouve le ſoir une femme ſenſible,
Une tendre moitié, vive & pleine de ſoins;
Qui prévienne ſes goûts, ſes deſirs, ſes beſoins.
Il arrive; à l'inſtant une ſouche enflammée,
Pouſſe avec un feu clair un torrent de fumée.
Une table ſans faſte eſt couverte de mets
Que n'empoiſonnent pas de perfides apprêts.
De legumes bien ſains cette table eſt ornée;
C'eſt du pain du jour même, & du vin de l'année;
Mais bon, mais naturel, & d'un côteau voiſin:
Ce lait eſt de la ferme, & ces pois du jardin:
La propreté les cueille, & la main conjugale
A préparé pour lui ce mets qui le régale.
Non, ne me parlez plus de ces monſtres divers
Que le goût va chercher au bout de l'Univers:
Des huitres, des turbots, des eſturgeons, des vives
Valent-ils des cardons, des féves, des olives,
Valent-ils des poids verds? J'aimerois mieux cent fois
Un quartier ſucculent d'un agneau de trois mois,
Quelque chevreau d'élite, un œuf, une laitue,
Qu'un ragout épicé qui m'échauffe & me tue.
Enfin quand ces grands mets au fond ſeroient meilleur
Je goute des plaiſirs que je n'ai point ailleurs.
Pendant les doux inſtans de mon repas champêtre,

Je ſuis là, j'apperçois, je vois de loin paroître,
De retour du travail, mes bœufs, le col baiſſé,
Ramenant ma charrue, & ſon ſoc renverſé :
Mes valets avec eux quittent le labourage,
Brillant d'une ſanté qui devient mon ouvrage :
Un appetit charmant les range autour de moi ;
Je leur donne l'exemple, & me montre leur Roi.

C'eſt ainſi qu'Adiſſon célébroit ſur ſon ciſtre
L'amour de la campagne & de la liberté.
Après avoir ainſi cent & cent fois chanté,
Il paroît à la Cour, ſe pouſſe ; il eſt miniſtre.



TRADUCTION LIBRE

De l'Ode d'Horace, Otium Divos.

DU repos ! du repos ! s'écrie au ſein des mers,
Ce paſſager tremblant qu'épouvante l'orage.
Quoi ! je ne verrois plus ces rivages ſi chers,
Ces lieux où je bravois la fortune volage !
Ce farouche guerrier, miniſtre d'Atropos,
Vainement de ſon cœur étouffe le murmure,
Au milieu des lauriers, la voix de la nature
Lui crie à chaque inſtant : du repos ! du repos !
O cher & doux repos ! paix tranquille & profonde !
Les richeſſes des Rois, toutes celles du Monde
Ne peuvent balancer le prix de tes faveurs :
La force eſt ſans pouvoir, la verge des Licteurs
Peut écarter la foule, & non le trouble extrême,
Appanage fatal de la grandeur ſuprême.
Oui, les ſoucis rongeurs, les chagrins dévorans
Volent ſous les lambris habités par les Grands.
Une table frugale en un réduit tranquille,
Des mets ſimples, ſans art, des plaiſirs ſans apprêt,
Font couler dans nos yeux ce ſommeil doux, facile,
Que va troubler ailleurs la crainte ou l'intérêt.
Hélas ! pour un inſtant qui compoſe la vie,
Pourquoi chercher ſi loin un bonheur paſſager ?

En vain l'ambitieux fuit sa chere patrie,
En changeant de climat, son cœur peut-il changer?
Son vaisseau part, il fend la campagne liquide;
Mais plus prompt que les vents, que l'Aquilon rapide;
Cet ennui, qu'il fuyoit à pas précipités,
Monte sur le tillac, & vogue à ses côtés.
Hé! n'est-il pas plus doux de jouir de soi-même;
De saisir cet instant accordé par les Dieux,
D'attacher au présent sa volupté suprême,
Et, s'il est vrai qu'en tout on ne puisse être heureux;
D'égayer ses chagrins par les Ris & les Jeux?
Sçavons-nous, insensés, si la Parque inflexible
Accorde encor une heure à nos desirs errans.
Près des murs d'Ilion, ce guerrier si terrible,
Achille, brille, & meurt; il meurt dans son printemps,
Tandis que lentement, & d'un cours insensible,
Le temps courbe Titon sous le fardeau des ans.
Ainsi des Immortels j'obtiendrai, je l'espere;
Les instans fortunés qu'ils refusent à toi;
A toi, fier citoyen, que le Destin prospere
A placé dans un rang qui me donne la loi;
Le Ciel te les refuse: il les réserve à moi,
Qui ne possede rien, que mes chants & ma lyre;
Peu de bien, mais enfin autant que j'en desire,
Et pour guide mon cœur, dont le sentiment droit
Méprise le Vulgaire, en quelque rang qu'il soit.



TRADUCTION LIBRE,

D'une Elegie de Tibulle.

Le jour, ô Cerinthus, où ton ame asservie
Me reconnut pour son vainqueur,
Ce jour fut le plus beau de tous ceux de ma vie.
Le tendre Amour qui jamais ne l'oublie,
Lui-même l'a nommé la fête de mon cœur.
Aimable & cher amant, la Parque, à ta naissance,
Versant sur toi ses plus rares faveurs,
Te prodigua des charmes séducteurs,
Dont tous les cœurs devoient ressentir la puissance.
Oui; mais il n'en est point dont l'amoureuse ardeur
Puisse égaler la violence
Du feu dont je ressens la brûlante fureur.
Qu'elle me plaît, ô Ciel! si son charmant auteur
Porte dans le fond de son ame
L'amour.... ô Cerinthus, au nom de tes beaux yeux,
Brûle pour moi d'une pareille flamme.
Viens, que nos larcins amoureux
Par nos tendres transports puissent prouver nos feux.
Accours, viens dans mes bras joüir de ma tendresse;
Par toi, je t'en supplie, & même au nom des Dieux.
Et vous, grands Dieux, témoins de ma foiblesse,

Si Cerinthus vous intéreſſe,
Prêtez l'oreille à mes accens ;
Recevez mes ſoupirs, mes vœux, & mon encens ;
Faites que de moi ſeule il s'occupe ſans ceſſe :
Si pour un autre objet le perfide s'empreſſe,
Refuſez-lui votre ſecours ;
Et toi, belle Vénus, ô puiſſante Déeſſe,
Ote-moi mes liens, ou qu'il m'aime toûjours.
Mais, non, attache-nous d'une ſi forte chaîne,
Que le cruel Deſtin, que la mort inhumaine
Ne puiſſe jamais rompre un lien ſi parfait.
Il fait les mêmes vœux : mais une fauſſe honte,
Qu'un jeune homme timide avec peine ſurmonte,
Le retient en public : il ſe taît à regret ;
Mais, ô Vénus, je ſçais tout ce qu'il penſe :
Qu'importe ſon ſilence !
Et puiſque tu connois le cœur le plus diſcret,
Exauce-le toujours : qu'importe à ta puiſſance
Qu'il te prie en public, ou te prie en ſecret ?



TRADUCTION,

D'un Conte de Rouſſeau, Fortè tenebroſo.

DANS une grotte où le ſoleil jamais
Ne pénétroit, une Nymphe au teint frais
Un jour dormoit. Las ! en cette retraite
Loin des dangers ſe croyoit l'indiſcrette ;
Lorſqu'un Sylvain, un de ceux-là que Pan
Mêne à ſa ſuite, impétueux Satyre,
Ventre de Bouc, l'air en feu, l'œil ardent ;
Vient & la voit : dans ſon fougueux délire,
Il l'enveloppe, il la baigne d'amour :
Mille baiſers ſont ſuivis de deux mille.
Pleurs de couler ; les rochers d'alentour
Dirent les ſons de ſa plainte inutile :
A ſon ſecours ne vint que les Plaiſirs.
Elle s'appaiſe enfin : l'Echo tranquille
Ne redit plus que ces tendres ſoupirs,
Soupirs d'un cœur qui s'ouvre à ſes deſirs.
Cinq fois heureux, le Sylvain hors d'haleine,
Foible, ſentit ſon amour chanceler.
La pauvre eſpece ! il eût du redoubler.
Bon ! redoubler ! il veut gagner la plaine.
La Nymphe alors le ſerrant dans ſes bras :
Non, traitre, non, tu n'échapperas pas ;

Vaux-je ſi peu ? Mes appas , ma jeuneſſe ,
Et mon honneur ſont-ils à ſi vil prix ?
Faute d'amour , crains du moins le mépris.
O ſcelerat ! ame double & traitreſſe !
Mais tel qu'un cerf qu'une meute pourſuit ,
Au fond des bois le Satyre s'enfuit ,
Il court encor : les Dryades en rirent ,
Pan s'en moqua , les Sylvains applaudirent ,
Et pour combler la honte du pervers ,
Dans le lieu même un d'eux grava ces vers.

Une Nymphe en cette retraite
D'un Satyre éprouvant l'ardeur ,
En triompha par ſa défaite ,
Et mit en fuite ſon vainqueur.



TRADUCTION LIBRE

Du Diſcours d'Armide à Renaud.

TEL qu'un mortel ſçavant dans l'art des Amphion
Prélude ſur ſon luth, & diſpoſe ſes ſons,
Telle on voyoit alors l'ingénieuſe Armide
Par ſes ſoupirs profonds, par ſon regard timide,
Préparer ce diſcours, que ſa tremblante voix
Adreſſe au fier Renaud qui la tient ſous ſes loix.
» Non, lui dit-elle, non, ce n'eſt plus comme amante
» Que tu vois à tes pieds ton Armide mourante ;
» Loin que je vienne ici t'empêcher de jouir
» Du ſentiment cruel qui te fait me haïr,
» Je t'apporte, Renaud, des raiſons légitimes ;
» Tu ne ſçais pas encor juſqu'où vont tous mes crimes
» Il manque ce détail à ton cœur endurci :
» Laiſſe-moi t'expoſer mes forfaits, les voici.
» De toi, de tes Chrétiens, de leur culte ennemie,
» (Dans ma haine, il eſt vrai, par mes Dieux affermie,)
» J'ai médité ta mort, j'ai juré ton trépas,
» J'ai fait plus : c'eſt par moi qu'en ces triſtes climats
» Perfide à ton devoir, tu t'es vû dans mes piéges ;
» Oui, j'ai ſéduit ton cœur, & mes mains ſacriléges,
» Ont forcé de mon art les ſombres profondeurs,
» A prêter à tes feux de nouvelles ardeurs.

Je craignois, il eſt vrai, je craignois que mes charmes
Ne fuſſent contre toi de trop fragiles armes :
J'ai redoublé tes ſoins par mes ſoins empreſſés,
Je tremblois que Renaud ne m'aimât point aſſés.
Regarde, ſi tu veux, comme un nouvel outrage
Qu'au mépris de vingt Rois qui me rendoient hom-
» mage,
Mon ame s'avançant au-devant de ton cœur,
Même avant tes déſirs, te nomma ſon vainqueur :
Ajoute encor, ajoute à toutes mes foibleſſes
Mes craintes, mes tranſports, nos plaiſirs, mes carreſſes.
Voilà tous mes forfaits ; s'ils te font fuir des lieux
Qu'un tel reſſouvenir ſçait te rendre odieux,
Fuis-les, pars : mais du moins permets que je te ſuive,
Que j'aille ſur tes pas, que je ſois ta captive.
» Un vainqueur laiſſe-t-il ſon eſclave après ſoi ?
» Je ſerai fiere encor de vivre ſous ta loi,
» Et même dans ce camp, que mes charmes funeſtes
» Ont embrâſé longtemps d'un feu que tu déteſtes,
» Fais voir à ces guerriers, qu'enflammoit mon regard,
» Cette orgueilleuſe Armide enchaînée à ton char.
» Te plaire & t'obéir y ſera mon étude,
» Et pour que tout en moi ſente la ſervitude,
» Je vais me dépouiller de ces vains ornements,
» Et couper ces cheveux : tu les trouvois charmants !
» Ils ne conviennent plus à ma douleur mortelle.
» Oui, te ſuivant partout en eſclave fidelle,

» Les veilles, la fatigue & l'horreur des combats
» Ne pourront arrêter ou ſuſpendre mes pas.
» Portant à tes côtés & l'épée & la lance,
» Contre tes ennemis je ſerai ta défenſe :
» Leurs coups, que mon amour bravera ſans effroi;
» Paſſeront par mon ſein pour aller juſqu'à toi.
» A travers les ſoldats, le ſang & le carnage,
» Je braverai la mort : frappés de mon courage,
» Ces farouches peut-être auront pour mes appas
» Une tendre pitié que ton cœur n'auroit pas. &c.



CONTES.

LE TESTAMENT CYNIQUE.

CERTAIN Curé (c'eſt, je crois, près de Nante)
Depuis long-tems avoit un chien Barbet,
Qu'il chériſſoit plus que ſa gouvernante ;
Et preſqu'autant que ſa niece Babet.
Quel chien auſſi ! C'étoit un chien parfait ;
Adroit en tout. Falloit-il en cadence
Faire des ſauts, faire la révérence ;
Faire le mort, danſer, venir, aller :
Toujours tout prêt, l'on n'avoit qu'à parler !
Et ce n'eſt pas pour embellir l'hiſtoire :
Mais ce que chiens ne font que par mémoire ;
Sembloit en lui l'effet du jugement.
Si l'on ſonnoit pour un Enterrement
En gros bourdon, fût-il loin, fût-il proche ;
Vîte Barbet au premier coup de cloche,
Couroit porter à Monſieur le Curé
Son rituel & ſon bonnet quarré.
Hélas ! ce chien ſi digne de remarque ;
Mourut un jour, peut-être empoiſonné,

Tant de mérite auroit touché la Parque,
Si la cruelle eût jamais pardonné.
Le défespoir du Prêtre infortuné
Alla plus loin que je ne fçaurois dire :
C'eft dire peu qu'il fut jufqu'au délire.
Huit jours après, lorfqu'il fçut moderer
Cette douleur, affez pour en pleurer :
Je veux, dit-il, lui donner fépulture.
Puis-je fouffrir qu'il ferve de pâture
A des corbeaux, expofé dans nos champs ?
Un tel deftin eft fait pour les méchans.
De quelques ais fabriquons une biere,
Et mettons-le dans notre cimetiere.
Dans ce faint lieu j'ai mis plus d'un Chrétien
Qui fûrement ne valoit pas mon chien.
Auffitôt dit, le Pafteur fe dépêche,
Fait une foffe en quatre coups de bêche ;
Et de fon long y campe le Barbet,
En fouhaitant pour lui, dans l'autre vie,
Joyeufe place, à côté du baudet
De Balaam, & du chien de Tobie. *
Il n'avoit pas fini cet œuvre pie,
Que le renom en courut loin de-là
A fon Evêque ; & de fa part voilà
Un Chicanneau qui vous cite le Prêtre,
Avant trois jours qu'il eût à comparoître,

* C'eft pour exprimer la fimplicité du Curé.

Sans nul délai, devant l'Official.
Lui comparu, l'Evêque au tribunal
Le tança fort : il sembloit à l'entendre
Que renier, violer, s'aller pendre,
N'étoit que rien près d'un tel attentat.
Cela blessoit Dieu, les Loix & l'Etat ;
C'étoit bien pis qu'hérétique, anathême ;
De mettre un chien sans ame, sans baptême,
Dans un lieu saint. Pour sa peroraison,
L'Evêque dit : qu'on le mene en prison.
Ah ! Monseigneur, avant votre sentence,
Dit le Pasteur, écoutez ma défense ;
Après cela, vous verrez si j'ai tort.
Je puis sans crainte attester mon village
Que feu mon chien fut digne de ce sort.
Si dans sa vie il s'est montré bien sage,
Il le fit voir encor plus à sa mort ;
Car de ses biens en faisant le partage,
A Monseigneur il laisse un héritage ;
Et de sa part j'apporte cent écus.
L'Evêque prit, & dit : n'en parlons plus :
Cette fin-là me semble méritoire.

Lecteur malin, gardez-vous bien de croire
Que le Pasteur, avec ce moyen-ci,
Dans notre siécle eût jamais réussi.



L'AUTEUR, AUTEUR JUSQU'A LA FIN.

CERTAIN Auteur giſſoit ſur ſon grabat,
Prêt à partir pour les bords du Cocyte.
A ſon chevet, un Docteur à rabat
Admoneſtoit ce nouveau proſélyte,
Et s'efforçoit par un diſcours d'élite
De réprimer l'horreur de ſes remords,
Et de calmer ſon ame embarraſſée
Sur l'avenir que ſubiſſent les Morts.
L'Auteur diſoit d'une voix oppreſſée :
» Non, rien ne peut exprimer ma penſée ;
» Et vous marquer la honte, & le regret
» Que je reſſens, du malheur d'avoir fait,
» Pour amuſer, ne ſçais quelle Uranie,
» Des vers affreux, où mon maudit génie,
» Trop prompt alors à remplir mon forfait
» Parloit de Dieu d'une façon impie.
» La peine, hélas ! doit en être infinie
» Au poids du mal ; car quiconque lira
» Telles horreurs, qui les approuvera,
» Va, par ſa faute, accumuler mon crime ;
» Et je vais donc, éternelle victime,

» Des noirs forfaits de la poſtérité,
» Etre comptable à la Divinité ?
» Non, vos diſcours, mon repentir, mes larmes,
» Ne pourront pas étouffer mes allarmes.
» Conſolez-vous, répondit le Docteur :
» Il eſt fâcheux pour vous d'être l'Auteur
» De ces vers-là ; mais je connois l'ouvrage ;
» Il eſt mauvais, ſans force ; & le Lecteur
» Heureuſement de ce vil badinage
» Eſt rebuté dès la premiere page ;
» Et ce venin de votre impiété
» Décrédité par ſon libertinage
» Filtre ſi peu dans la ſociété,
» Qu'il ne peut faire un ſenſible dommage :
» Tout en eſt faux, inepte, & même ſot.
» Sot, dit l'Auteur, ſe levant en ſurſaut :
» Mes vers ſont bons, vous n'êtes qu'une bête :
» Sortez d'ici, vous me rompez la tête.

Ah ! que d'Auteurs, même en pareil inſtant,
Et cas ſemblable, en diroient bien autant !



LA PAIX DU MÉNAGE

UNE veuve de cinquante ans
Disoit un jour à sa commere :
Je peux me donner du bon tems,
J'ai chez moi bon vin, bonne chere.
Pourtant si je sçavois par vous
Un homme qui fût mon affaire,
Je le prendrois pour mon époux.
Qu'il soit complaisant, qu'il soit doux :
Peu m'importe qu'il soit fidele ;
Car si j'en prens un, entre nous,
Ce n'est pas pour la bagatelle.
Ah ! reprit l'autre, quel bonheur !
J'ai votre affaire, un homme aimable,
Doux, charmant, bien fait, sociable ;
Mais on l'a privé de l'honneur
De pouvoir créer son semblable,
Et pour femme de votre humeur,
Ce n'est rien. Rien ! répliqua-t-elle.
Entre nous, si, par un malheur,
Il survenoit une querelle,
Qui seroit le médiateur ?



LE BON CASUISTE.

TRois ans y a qu'au bon pays de Vire,
Pays d'où vient *fine ſteur de Normand*,
Le bon Guillot contrit & repentant,
A ſon Paſteur ſes péchés alla dire.
Entre autres cas, ſe confeſſa le ſire
D'avoir un jour ſur un écot ſurpris
Trois pots de cidre. Or en ce bon pays
De Sapience, on dit que d'âge en âge
Reſtituer n'eſt pas du bel uſage.
Pour y forcer le payſan mutin,
Notre Paſteur employoit ſon Latin.
Il lui citoit les Loix, non la coutume.
Mais, reprit-il, à ce vol clandeſtin
Je n'étois ſeul ; &, comme je préſume,
Ceux avec moi qui tirerent la plume,
Doivent de même en payer le douzain.
Raiſon avez, reprit l'homme divin.
Mais, Pere en Dieu, ſi j'ai bonne mémoire,
Vous en étiez : c'étoit un jour de foire.
Moi ? .... Vous.... Ah ! ah ! c'eſt vrai, je m'en
ſouvien.
Mais ce jour-là ne mangeâmes nous rien ? ...
D'un bon gigot nous ſçûmes nous ébattre,

Et ces ſept pots qu'on nous compta po
quatre....
Va, va, Guillot, dit le Paſteur ſenſé,
Pour rendre à l'hôte il ne faut nous débattre
Car ſur l'éclanche il s'eſt récompenſé.

QUI PERD GAGNE.

SANS ſon chien, même ſans houlette,
Errant dans des ſentiers incertains, tortueux,
Le beau Tircis, piqué des froideurs de Nannette;
Maudiſſoit les rigueurs d'un amour malheureux.
L'Écho frappé de ſa langueur extrême,
Rediſoit ſur ſes pas mille accens douloureux;
Et parmi des hélas, ils répétoient tous deux:
Après tant de mépris, faut-il donc que je l'aime!
Les larmes, les ſoupirs, un langoureux maintien,
Très-ſouvent ne menent à rien.
Pour Tircis, plus heureux que ſage,
Son chagrin le mena dans un ſombre bocage,
Que l'Amour, Jardinier malin,
Avoit jadis planté pour ſon uſage,
Et pour uſage clandeſtin.
Nannette pour Tircis avoit un cœur ſauvage;
Dur aux amours; mais elle atteignoit l'âge,

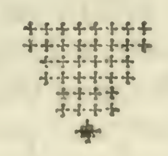
Où devant un amant,
Charmant,
Fillette rarement,
Se défend,
Si ſa raiſon prudente & ſage
Ne ſçait pas combattre en fuyant.
cile à ſes conſeils, la timide Bergere,
itoit tous les lieux où ſe trouvoit Tircis ;
Mais lorſqu'on fuit un amant qui peut plaire,
l ſoin ne fut jamais la marque du mépris.
Pour éviter tout badinage,
dérober ſon cœur à l'ardeur de ſes feux,
vint ſe cacher dans ce même bocage,
Tircis méditoit des efforts plus heureux.
vois-je ? ô Ciel ! Tircis ! Eh ! quoi ! dit-il, Bergere,
Vous ne cherchez qu'à m'éviter !
L'ardeur de mon amour ſincere
s ces lieux un moment ne peut vous arrêter !
Si mon trépas pouvoit vous plaire,
elle, au même inſtant je peux vous contenter.
i ! lui dit-elle, encor ce douloureux martyre !
M'en fatiguerez-vous toujours ?
urez-vous donc jamais autre choſe à me dire ?
s ſçavez que j'abhorre un Berger qui ſoupire,
os tons larmoyans feroient fuir les Amours.
eu, Tircis.... Eh ! non, reſtez, belle Bergere,

Laiſſez mes triſtes yeux joüir de vos regards....
Taiſez-vous, & je reſte ; ou parlez, & je pars :
Entre nous deux c'eſt un accord à faire.
Quoi!ne rien dire!...Rien.Mais vous,le pourriez-vous?..
Oui .... je le jure, accordons-nous,
A tenter un peu cette affaire ;
Mais qui de nous ne pourra pas ſe taire,
Au moindre mot, s'oblige à donner un agneau,
Le plus beau, le plus blanc qui ſoit dans ſon troupeau...
Soit, j'y conſens. D'abord un grand ſilence
S'obſerva par nos deux amans :
Mais que l'Amour, ſuivant la circonſtance,
Rend ces ſilences-là parlans,
Et leur fournit une vive éloquence!
La prunelle d'abord hazarde ſa ſcience,
Enſuite les regards ſont plus intéreſſans,
Et le cœur s'abandonne à leur douce influence.
Des regards aux ſoupirs, des ſoupirs aux tranſports,
On s'émancipe : après quelques efforts,
D'un bouquet on fit le pillage ;
Un ſouris indiſcret fut cauſe de l'outrage.
La Bergere parut s'irriter : mais hélas !
Bien-tôt Tircis l'irrita davantage.
Après les fleurs, il pilla les appas.
L'Amour, le doigt levé, diſoit : Ne parlez pas.
Auſſi fit-on ; par degrés, dans Cythere,
Tircis entre en vainqueur, après quelques combats ;

ıs que Nannette ſçût comme elle avoit pû faire
Pour permettre le premier pas.
Enfin, au milieu du myſtere,
e leve ſes yeux par l'Amour embellis,
ſoupire ces mots : ah ! Tircis ! ah ! Tircis !
meurs, je pâme, & je perds la gageure :
Mais trop contente, je te jure ;
r c'eſt gagner que de perdre à ce prix.

LES QUATRE AU CENT.

UN Vieillard de cent ans enfin étoit giſſant ;
Prêt à deſcendre au dernier domicile ;
Il s'en plaignoit. Un Prêtre alloit diſant :
Hélas ! mon cher, la plainte eſt inutile.
Cent ans! quel nombre! en voulez-vous donc mille ?
Eh ! non, Monſieur, reprit l'agoniſant,
Je ne ſuis pas ſi difficile,
Je ne veux que les quatre au cent.



L'ÉCRITOIRE.

IL m'a paru toujours auſſi juſte que clair,
Que femme à Procureur eût du goût pour ſon clerc;
C'eſt la raiſon. L'un froid, atrabilaire,
Souvent dans ſa maiſon croit être encor aux plaids,
Et moins gai que ſa robe, avec un air ſévére,
Au moindre mot qui lui déplaît,
Interpelle chez lui ſervante & chambriere,
Et ne prend d'autre ton que celui du Palais;
L'autre ſouvent ne ſçait que celui de Cythere,
Et par tel qui n'y ſonge guere,
Souvent avec ce ton ſe fait payer ſes frais.
C'eſt la regle, on le ſçait: ſans ces accords ſecrets
Un Procureur, dont l'eſprit d'habitude,
Se ſent toujours chargé d'un fond d'inquiétude,
N'épouſeroit jamais de fille dans ſa fleur,
Si l'on n'avoit pas certitude
Qu'en épouſant un Procureur,
On épouſe auſſi ſon étude:
Oui, ſon étude, & j'ai connu
Un vieux Procureur biſcornu,
Oh! qu'il le méritoit! il avoit pris pour femme
Certain tendron, qui deſſervoit la flamme
De deux Clercs, vigoureux amants,

recevoit encor, ſans crainte d'aucun blâme,
Les novices épanchemens
D'un jeune Clerc de dix-ſept ans.
ut-être l'on prendra ceci pour une hiſtoire,
ui n'a pour fondement que des récits douteux;
ais écoutez : voici, ſi j'ai bonne mémoire,
n fait ſur ce ſujet plus difficile à croire,
Certain pourtant comme un & un ſont deux.

dis les Procureurs portoient, à leur ceinture,
Écritoire pendue à deux bouts de cordons;
en étoient plus prêts pour faire une écriture.
Mais autres temps, autres façons.
un d'eux avoit pour femme aimable créature,
Qui par beſoin, ou bien par aventure
Reçut d'un Negre Américain,
Si vous voulez, d'un Africain,
Le plaiſir qui nous met au monde :
uel goût ! un Africain ! mais reliſez Joconde,
Vous y verrez un Ange féminin
ueillant des voluptés entre les bras d'un nain.
La Procureuſe enfin ſe trouve mere,
ccouche d'un enfant, dont l'indiſcrette peau
Portoit le cachet de ſon pere.
ne voiſine accourt ; il ne ſeroit pas beau
ue votre époux, dit-elle, eût vent de cette affaire ;
uelques ſoupçons pourroient lui monter au cerveau :
cours le prévenir. Il etoit au barreau.

Monſieur, écoutez-moi; Madame eſt accouchée :
De quoi ? D'un gros garçon : ce chef-d'œuvre nouveau
Fait voir combien Madame au pere eſt attachée :
Car vous vous reſſemblez comme deux gouttes d'eau,
Si ce n'eſt par le teint, dont la couleur eſt biſe.
Mais confeſſez le cas avec franchiſe;
Je gage qu'étourdiment
Trouvant ſur un ſopha votre épouſe étendue,
Vous l'aurez carreſſée en Procureur galant,
Avec cette Écritoire à votre habit pendue;
Vous la portez inceſſamment....
Vous l'avez dit; une fois ſeulement....
Eh! bien, vous avez fait avec votre écritoire
Un beau miracle aſſurément!
Un peu d'encre a coulé, voilà certainement
Ce qui fait que la peau du petit eſt plus noire,
Que n'eſt l'exploit d'un vieux Sergent.



A FEMME INCORRIGIBLE.

SI tu ne finis ton tapage,
Sçais-tu bien ce que je ferai?
Je planterai là le ménage,
Margot, je t'abandonnerai.
Alors, soit de force ou de gré;
ı me regretteras; car, maudite femelle,
veux te faire, avant d'accomplir ce dessein;
ı quarteron d'enfans. Un quarteron, dit-elle;
ıis-les-moi tout à l'heure, & décampe demain.

LA GAGEURE.

DAMON, jeune homme vigoureux,
Prit jeune fille en mariage,
ui comptoit ses quinze ans accompagnés de deux.
ır-dessus ce mérite, elle avoit en partage
ınt d'appas, que l'Amour dans ce nouveau ménage
e devoit pas rougir d'accompagner l'Hymen.
Le jour pris pour cet assemblage,
uand le Prêtre sur eux eût dit tous ses *Amen*,
. les sermons que mieux que la sainte Ecriture
ans notre cœur docile imprime la nature,

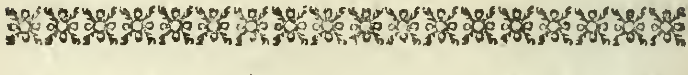
L'époux & ſon épouſe, en obſervant les rangs,
Sortent du Temple, eſcortés des parens.
De jeunes gens amis la troupe curieuſe
Aſſaille les conjoints de mille embraſſemens.
L'un d'eux dit à l'époux : ô nuit délicieuſe,
Que tu vas paſſer là ! que de contentement !
A voir cet incarnat dont ton viſage brille,
Et l'amour empreſſé qui dans tes yeux pétille,
Je gage cent louis que tu ne pourrois pas
T'abſtenir une nuit de fripper ces appas.
Cent louis ! une nuit ! je gage une ſemaine,
Dit l'époux, même deux, & je gage ſans peine ;
J'ai ſur moi trop d'empire. Oh ! tant que tu voudras,
Dit l'autre.... Eh ! bien, gageons.... Mais comment le ſçaurai-je ?
Jamais de deviner je n'eus le privilége.
Mon épouſe, ſa mere, & parens courroucés,
Si tu ne me crois pas, te le diront aſſez ;
L'affaire d'elle-même amenera ſa preuve.
Tout en riant ſur gageure auſſi neuve,
En tierce main l'on remet les enjeux ;
Ils rejoignent la nôce, on boit, on mange, on danſe,
On prend quelques faveurs, ſuivant la circonſtance :
Enfin, tout alla pour le mieux.
Je paſſe le tableau d'une ſcene auſſi belle,
La nuit vint, & vint avec elle
L'inſtant fripon, l'inſtant du cochemard.

llons, ma fille, allons, dit la mere prudente,
 eſt minuit ſonné, vous voyez qu'il eſt tard :
 faut aller coucher. La fille obéiſſante
)anſe encore un menuet, s'eſquive, ſort, & part ;
uſſi-bien que Damon, la mere, & deux femelles.
Cette mere n'épargna rien
De ces ſottiſes maternelles,
Dont le lecteur ſe doute bien.
nfin ils ſont couchés : bon ſoir, couple fidele.
i dormir & ronfler toute la nuit s'appelle
Paſſer une très-bonne nuit,
'époux la paſſa bonne, & l'épouſe du lit
Sortit pucelle, & très-pucelle,
i pucelle elle étoit avant qu'elle s'y mît.
e lendemain la mere interroge la Belle.
'ne mere aime aſſez telles deſcriptions ;
'ignore le motif. Ma fille, lui dit-elle,
)amon a-t-il pour vous eu de bonnes façons
'n homme eſt ſi brutal, que j'ai ſujet de craindre.
h ! dit-elle, Maman, j'aurois tort de m'en plaindre,
t ſi j'ai peu dormi, je ne m'en prends qu'à moi,
'ar il ne m'a rien dit. Rien, dit la mere ! quoi... !
h ! ah ! cette froideur a droit de me ſurprendre.
Damon arrive, on le lui fit entendre....
'êtes-vous pas malade ? Etes-vous mécontent ?
Hé ! bien, Damon, quand ſerez-vous mon gendre ?
 ne répondit rien.... C'eſt qu'il eſt impuiſſant,

Et ma fille eſt trompée : ah ! Dieux ! quel accident !
Huit jours après, c'eſt un nouveau tumulte,
La famille s'aſſemble, on agite, on conſulte,
Et le fait dûment diſcuté,
Vîte à l'Officialité,
Il faut préſenter ſa requête,
Demander qu'il ſoit fait enquête.
Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait.
Le Juge répond au placet :
Que pardevant-moi l'on l'aſſigne.
Il comparoît, répond fort mal,
Et pour procédé déloyal
D'avoir entrepris fait dont il n'étoit pas digne ;
A rendre fille & dot il ſe vit condamné,
Frais, intérêts, & de plus aumôné.
Le lendemain la mere amene une voiture
Chez le pauvre homme ; on lui dit mainte injure ;
On démeuble la chambre, on emporte, on détend,
On charge les balots ; cependant à meſure
Que le crocheteur deſcend,
La mere alloit, venoit. La pauvre mariée,
La prunelle demi-mouillée,
Couſoit quelques paquets ; bref, il ne reſtoit plus
Qu'un lit de camp, la pêle & la pincette,
Qui lors n'étoient pas deſcendus.
Adieu, Monſieur, dit la fillette,
En ſe tournant vers ſon défunt époux,

La garde d'un Sérail eſt ce qu'on vous ſouhaite.
Le mari d'un petit air doux,
Sans ſe hauſſer, va fermer les verroux;
S'approche, la prend & la jette
Tout de ſon long ſur la couchette.
Ouvre, diſoit la mere à la porte. Ah! maman!
Répondit-elle en bégayant,
Tout eſt changé, renvoyez la charrette.





SONNET, RONDEAUX, MADRIGAUX, BOUQUETS.

SONNET.

JE rêvois cette nuit qu'au métier de Maçon
J'avois fait ſuccéder le penchant qui m'entraîne,
Et que ſur le Parnaſſe en docte nourriçon,
J'étois dans l'art des vers inſtruit par Melpomene.

Aux Auteurs aſſemblés je dictois la leçon;
Et même en ignorant le travail & la peine,
L'eſprit dans mes écrits habilloit la raiſon,
Et l'honneur ſeul ſervoit de motif à ma veine.

Pour louer dignement mes talens précieux,
L'Univers étonné m'élevoit juſqu'aux Cieux;
Mais au plus haut degré de ma gloire immortelle,

Je m'éveille, en criant: ô Muſe trop cruelle!
Reprenez cet eſprit qu'on admire en tous lieux;
Je meurs de faim, hélas! rendez-moi ma Truelle.

RONDEAU.

J'Aime les vers, & ſurtout le Rondeau;
Son air naïf me donne un vrai cadeau,
Lorſque j'y trouve un galant badinage :
Même l'eſprit n'y ſemble en eſclavage,
Que pour briller, quand le tour eſt en beau.

Le mot choiſi doit paroître nouveau,
Vrai, naturel ; mais moi de mon cerveau
Puis-je tirer un qui ſoit plus d'uſage ?
J'aime.

D'un jeune cœur à quinze ans du berceau ;
Ce mot ſi ſimple eſt ſouvent le fléau ;
A ſon bonheur ſouvent il met le ſceau.
Moi je l'ai pris pour tenir ce langage :
Aimable Iris, connoiſſez votre ouvrage ;
J'aime.



AUTRE.

L'AMOUR FIACRE.

L'Amour jadis ayant mis en colere,
Par tour malin, le maître du tonnerre,
Ce Dieu vengeur auſſi-tôt le manda,
Et pour ſa peine au fripon commanda
D'aller paſſer quelque tems ſur la terre.

Crainte lui fut de perir de miſere,
Et la raiſon n'en paroît que trop claire;
Car on faiſoit gratis en ce tems-là
L'amour.

Fiacre il ſe met, & ce Dieu mercenaire
Voiture au Bal la fille ſans la mere;
Et ſans l'époux, la femme à l'Opera.
Or depuis ce, que ſi bien voitura,
Fiacre toujours fut commode pour faire
L'amour.



AUTRE.

tre une mauvaise Ballade faite sur une naissance par P.

QU'UNE Ballade aux sources d'Hipocrene
Ait sçu puiser ce goût qui nous entraîne,
Ce tour naïf & si charmant en soi,
L'esprit alors jouit, de bonne foi,
Des agrémens dont la Ballade est pleine.

En elle il faut de l'esprit, de la veine,
Ce ton si vrai, connu de la Fontaine,
Et le Rondeau marche sous même loi
Q'une Ballade.

L'ami Marot en fit bien & sans peine;
Tout part de source: il est dans son domaine;
Mais que P.... qui doit se tenir coi,
Cherche à louer ou la Reine, ou le Roi;
Rien de meilleur pour donner la migraine
Qu'une Ballade.



MADRIGAL.

SUR LE COMTE DE SAXE,

Après la Campagne de 1746.

GARDEZ-MOI de mes ennemis,
Sire, & je vous garde des vôtres,
Disoit un jour à l'ayeul de LOUIS
Un Héros qui lui seul en a valu bien d'autres.
Maurice, affranchis-toi d'un soin si délicat,
Et sans craindre leurs traits, gagne-nous des batailles
Tu ne peux avoir à Versailles
D'ennemis, que ceux de l'Etat.



AUTRE.

LIT charmant, lit délicieux,
ur digne des Rois, throne où regnent mes Dieux;
nple où le Dieu d'Amour reçoit sa souveraine,
is effacez Cythere, Amathonte, & Paphos;
Mais qu'êtes-vous sans ma Climene?
Un matelas & des rideaux.

AUTRE.

CRoissez, feuilles, croissez, le Printemps vous l'ordonne.
Sous votre ombrage appellez les Zéphirs:
Ce verd gazon me sert déjà de thrône;
Servez de dais à mes plaisirs.



BOUQUET,

A MADAME L. C.

POURQUOI faut-il que les amants
Aient été les premiers en date ?
Leur flamme adroite & délicate
A forgé tous les compliments :
Aussi tout est feux & tendresse,
Ardeur, délicieuse ivresse,
Ils ont même aux fleurs, aux bouquets,
Imposé des surnoms coquets.
Le verd est, suivant eux, couleur de l'Espérance ;
Bon, celui-là : mais pour le gris de lin,
Qui veut dire un amour sans fin,
C'est un menteur à toute outrance.
La rose annonce de l'ardeur,
Et le lys faussement exprime la candeur.

Que la tendre Amitié ne fût-elle marreine
Des bouquets & de leurs couleurs ?
Qu'aujourd'hui pour MARIE aisément & sans peine,
J'aurois fait un bouquet de fleurs !

On y remarqueroit de la Reconnoissance,
Les Egards à côté serviroient de soutien,

Estime & le Respect, & tout ce que je pense
seroient pour beaucoup, je ne dis pas combien ;
is quoique le Respect fasse toujours fort bien,
ur varier un peu ses couleurs trop égales,
verroit l'Amitié remplir les intervalles ;
Et le mérite en seroit le lien.

BOUQUET,

A MADAME C. P. L.

En lui présentant des fruits.

JADIS on présentoit aux Dieux
Les fruits que nous offre Pomone ;
Sitôt que c'est le cœur qui donne,
Tout doit être égal à leurs yeux.

O Divinité tutélaire,
(Disoit un mortel pénétré,)
S'il est un moyen de vous plaire,
Qu'il soit à mon cœur inspiré.

Voici des fruits que la Nature
A fait éclore dans son sein ;
Le Ciel a béni la culture,
Sans doute il voyoit mon dessein.

Recevez-les : mon cœur sincere
S'applaudit d'offrir aujourd'hui

A la Déesse qu'il révere,
Un hommage aussi vrai que lui.

Dans ces temps reculés, dans ce précieux âge
Où l'esprit & le cœur n'avoient qu'un seul langage ;
Ainsi parloient le Respect & l'Amour.

O vous, digne ornement de ce charmant séjour !
Si l'usage que je consulte
Avoit encor le même cours,
Aurois-je changé de discours ?
Non : mais j'aurois changé de culte.



EPIGRAMMES.

A IRIS.

IRis, je l'ai juré cent fois,
De vivre & mourir ſous vos loix.
Des cœurs conſtans je ſerai le modele ;
Non comme époux, mais comme amant.
Si je refuſe conſtamment
De l'hymen la chaîne éternelle,
Ce n'eſt pas pour être infidele ;
C'eſt pour mieux tenir mon ſerment.

E PLAGIAIRE CONFONDU.

Et écrit dont chacun me paroît ſatisfait,
de toi : d'en jurer, il n'eſt pas néceſſaire.
Pourquoi ne l'euſſes-tu pas fait,
Puiſque moi, j'avois ſçu le faire ?



LA LOUANGE APPRÉCIÉE

TIRCIS preſſoit Iris qui réſiſta.
Cet amant neuf ſaiſit une écritoire,
Et fit des vers où ſa Muſe chanta
De ces refus la glorieuſe hiſtoire,
Et la vertu d'Iris égale à ſes appas.
Ces vers, dit la Belle tout bas,
Ne m'en feront jamais accroire;
Car ſi Tircis eût fait encore un pas,
Il eût pû chanter ſa victoire.

LA RÉPRIMANDE BIEN ENTENDUE.

EH! bien, finiſſez-vous, Clitandre?
Votre ardeur ne ſe peut comprendre.
Ne point finir, c'eſt me laſſer.
Vous êtes injuſte, Clarice;
Si vous voulez que je finiſſe,
Parbleu, laiſſez-moi commencer.

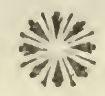


LE MEDECIN.

UN Medecin monte chez un malade ;
Un Laquais mis en embuſcade
dit : Monſieur eſt mort, & vous venez trop tard.
rt ! de quand donc ? .... D'hier.... Oh ! le gaillard !

LE RACCOMMODEMENT NÉCESSAIRE.

LEs ſots brouillent les gens d'eſprit :
Tels cas ne ſont que trop poſſibles ;
Car ſouvent lorſqu'on les aigrit,
Ils ſont moins prudents que ſenſibles.
Alors avec des Oſtrogots
Quelque temps ils ſe meſallient ;
Mais fatigués de ſots propos,
Enfin ils ſe réconcilient,
Par l'ennui d'être avec des ſots.



LE JUGEMENT SUR.

LOrſqu'entendrez femelles jabotter
Contre une Iris, dont ſage eſt la conduite;
Dites: ſes yeux ſont donc à redouter.
Lorſque verrez en un logis trotter
Moines capons ſous maintien hypocrite;
Dites: eſt là vieillard qui veut teſter.
Quand verrez ſots s'attrouper, s'ameuter
Contre quelqu'un qui point ne s'en irrite,
Et qui d'ailleurs ſçait bien ſe comporter,
Pourrez dire, même ſans héſiter:
Cet homme-là doit avoir du mérite.



QUITE

QUITTE A QUITTE.

CONTRE Simon, Claude s'estomaquoit :
C'est cet Acteur qui fit tomber ma Piéce.
Ains d'autre part, Claude lui répliquoit :
Puis-je, morbleu, puis-je par mon adresse
Faire valoir un comique trop bas,
Où le bon sens trébuche à chaque pas ?
C'est votre faute.... Eh ! non ; c'étoit la vôtre.
Paix ! paix ! Messieurs ; ne vous emportez-pas.
Vous avez raison l'un & l'autre.



CANTATES, ET CHANSONS.

EOLE,

CANTATE *.

DANS les flancs ſpacieux d'une grotte profonde,
Eole retenoit les Vents impétueux ;
Ces Souverains des airs, ces fiers tyrans de l'onde
Modéroient, en grondant, leurs ſouffles orageux.

Sur un char brillant de lumiere,
L'épouſe du maître des Dieux
Deſcend, & fait cette priere
Au Roi de ces Vents furieux.

Eole, ſers à ma vengeance,
Le fils d'Anchiſe eſt ſur les eaux ;
Diſperſe à l'inſtant ſes vaiſſeaux,
Qu'il reconnoiſſe ma puiſſance.

En vain par ſes vœux impuiſſans

* Cette Cantate a été miſe en muſique par M. le JAY.

Il croit appaiser ma colere ;
Qu'il garde un inutile encens,
Je hais trop le fils & sa mere.

Eole, sers, &c.

le dit : aussitôt le fougueux Souverain,
Le Dieu des Vents brise leurs chaînes ;
Et de leurs voutes souterraines,
Il ouvre les portes d'airain.

Déployez vos rages,
Je brise vos fers ;
Portez les orages
Dans tout l'Univers,
Et par vos ravages
Peuplez les Enfers.

s volent, tout frémit, les rapides éclairs
ercent, en sillonnant, le vaste sein des airs ;
a mer au loin mugit, l'onde blanchit, écume,
éleve jusqu'aux cieux, & la foudre consume
es vaisseaux échappez à la fureur des mers ;
out périt, & la Parque en ses demeures sombres
'applaudit d'enrichir le royaume des Ombres :
'out périt, tout périt, excepté le Héros
Que Neptune sauva de la fureur des flots.

Belles, fermez à la vengeance

Un cœur diſpoſé pour l'amour ;
Ne puniſſez qui vous offenſe
Qu'en lui pardonnant ſans retour.

Des Dieux ſi vous êtes l'image
Par l'éclat & par la beauté,
Comme eux méritez notre hommage
Par l'indulgence & la bonté.

Belles, fermez à la vengeance
Un cœur diſpoſé pour l'amour ;
Ne puniſſez qui vous offenſe
Qu'en lui pardonnant ſans retour.



LA TENTATION DE SAINT ANTOINE,

UQUET A MADAME***.

Air : *Plus inconſtant que l'onde.*

ͅIEL, l'Univers va-t-il donc ſe diſſoudre ?
l bruit ! Quels cris ! Quel horrible fracas !
Devant moi je vois la foudre,
Elle tombe par éclats,
Tout eſt en poudre
mon grabat. Grand Dieu, du haut des Cieux
Vois ma diſgrace ;
Et par ta grace,
Fais que je chaſſe
L'Enfer de ces lieux.

Air : *Du haut en bas.*

C'étoit ainſi
Qu'Antoine exprimoit ſes allarmes :
C'étoit ainſi
Qu'Antoine exprimoit ſon ſouci.
Lorſque le Diable par ſes charmes
Venoit chez lui faire vacarmes ;
C'étoit ainſi.

Air : *Des Folies d'Eſpagne.*

On vit ſortir d'une grotte profonde
Mille Démons, mille ſpectres divers :
Des noirs eſprits toute la troupe immonde,
Pour le tenter, déſerta les Enfers.



Air : *Turelure, lure, & flon, flon.*

On vit des Démons
De tous les cantons,
De la ville & de la campagne ;
De la Cochinchine & de l'Eſpagne ;
On y vit des Diables blondins,
Des bruns, des gris & des châtains :
Les bruns ſur tout, méchans lutins,
Faiſoient remuer des Pantins ;
Ture, lure, lure,
Et flon, flon,
Tous avoient leur ton,
Leur allure.



Air : *La Faridondaine.*

Quelques-uns prirent le cochon
De ce bon ſaint Antoine ;

Et lui mettant un capuchon,
Ils en firent un Moine :
Il n'en coûtoit que la façon ;
La faridondaine,
La faridondon,
Peut-être en avoit-il l'eſprit ;
Biribi.



Air : *Sous un ormeau.*

Sur un ſopha
Une Diableſſe en falbala ;
Aux regards fripons,
Découvroit deux jolis monts
Ronds.

Air : *Au fond de mon caveau.*

Ronflant comme un cochon,
On voyoit ſur un thrône
Un des envoyés de Pluton :
Il portoit pour couronne
Un vieux rechaud de fer ſans fond,
Et pour ſceptre un tiſon ;
Sous ſes pieds un Démon

En forme d'un dragon,
Vomiſſoit du canon.
Le Diable s'éveille, & s'étonne;
Et dit: Garçons:



Air: *La Pierre-Fitoiſe*, Contredanſe.

Courez vîte; prenez le patron,
Et faites-le moi danſer en rond:
Courez vîte; prenez le patron,
Tirez-le par ſon cordon.
Bon.
Meſſieurs les Démons, laiſſez-moi donc.
Non;
Tu chanteras,
Tu ſauteras,
Tu danſeras.
Courez vîte; prenez le patron,
Tirez-le par ſon cordon.
Bon.

Air: *Quand la Mer rouge apparut.*

Le Saint, craignant de pécher
Dans cette aventure,
Courut vîte ſe cacher
Sous ſa couverture.

Mais montant ſur ſon châlit,
Il rencontra dans ſon lit
Une Concubine ;
C'étoit Proſerpine.



Air : *Nous autres bons Villageois.*

Piqué, dans ce bacchanal,
D'avoir vû qu'on briſoit ſa cruche,
Et qu'un derriere infernal
Avoit fait caca dans ſa huche ;
Crainte auſſi de tentation,
Notre Saint prit un goupillon,
Et flanque aux Démons étonnés,
De l'eau-bénite par le nez.



Air : *Du ſecond quatrain des Folies d'Eſpagne.*

Tel qu'un voleur, ſi-tôt qu'il voit main-forte ;
Tel qu'un ſoldat à l'aſpect des Prévôts :
On vit s'enfuir l'infernale cohorte,
Et s'abymer dans ſes affreux cachots.



Air ! *Ah ! Maman, que je l'échappe belle !*

Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Dit le Saint tremblant,

Tout en ſortant
De ſa ruelle.
Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Un moment plus tard
Je faiſois le Diable cornard.



Air : *Le Démon malicieux & fin.*

Le Démon, quoiqu'il paſſe pour fin,
Ne fut pas alors aſſez malin.
S'il eût pris la forme de Toinette,
Son air charmant, ſa taille & ſes appas ;
C'étoit fait, la Grace étoit muette,
Et ſaint Antoine eût volé dans ſes bras.



ARIANE, CANTATILLE.

Air : *Des Folies d'Espagne.*

LOIN d'un amour que la gloire condamne,
L'ingrat Théſée en de ſauvages lieux
Un beau matin abandonne Ariane :
Le doux ſommeil fermoit alors ſes yeux.

Air : *Réſonnez, ma muſette.*

En s'éveillant, la Belle
Et le cherche & l'appelle ;
Mais ne le trouvant pas,
Elle s'écrie, hélas !

Air : *Du Devin de Village.*

J'ai perdu mon ſerviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur,
L'ingrat me délaiſſe. (*bis.*)

Air *de Trompette.*

Quand elle eut tenu ce propos,
Elle entendit une Trompette.
Quand elle eut tenu ce propos,

Elle entendit quelques Echos ;
Et le vallon qui les répete ,
En cadence redit ces mots ,
En caden. . . . . ce. . . . . ;



Bacchus , c'est toi que je chante ,
Tu nous conduis dans ces lieux :
Tout nous plaît , notre ame est contente ;
Jupin n'est pas mieux dans les Cieux.



Air : *Quand le Dieu Sabaoth.*

Des Faunes , des Sylvains
Portoient dans leurs mains
Chacun des brocs de vin.
Ils buvoient ,
Dansoient ,
Et chantoient
Des couplets
Mal faits ,
Que d'autres répétoient.
Plus d'un tendron , mignon ,
A l'œil fripon ,
Au son de leur chanson
Sautoit en rond :
Et plus loin des poupons

Dans des cruchons
Se fourroient le menton,
Et disoient, bon.
La troupe à chaque pas
Tomboit à bas ;
Et porté sur les bras
De trois soldats,
Dans un brancard brisé,
Le vieux Silene étoit renversé.

✕

Air : *Quoi ! c'est donc là cet objet radieux.*

Bacchus ensuite étoit vu sur un char,
Le Thirse en main, & la trogne vermeille.
Bacchus ensuite étoit vû sur un char :
Sur Ariane il lance un doux regard.

✕

Air : *Ça n'vous va brin.*

Oh ! la charmante Pelerine
Que je trouve dans ce canton !
Quoi donc ! vous paroissez chagrine !
A quoi le chagrin est-il bon ?
Tnez, buvez ce coup de Champagne,
Et puis vous serez ma compagne.
Sçachez, dit-elle, ô Dieu du Vin,
Qu'ça n'vous va brin,
Qu'ça n'vous va brin.

Air : *Des Proverbes.*

D'un grand pays je ſuis la Souveraine ;
De ma vertu l'Univers eſt témoin....
Votre vertu ! dit Bacchus ; ah ! ma Reine ;
A beau mentir qui vient de loin.

✠

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Ici mon époux en colere....
Ah ! grands Dieux ! je ſçais votre affaire,
Dit Bacchus, en prenant un bras.
Theſée .... oui, voilà le myſtere.
Notre Cantate ne dit pas
Ce que la douleur lui fit faire.



ACIS ET GALATÉE,

CANTATILLE.

Air : *Babet, que t'es gentille !*

A L'ombrage ſecret
D'une rive enchantée,
Même buiſſon couvroit
Acis & Galathée.
Ils ſe regardoient,
Puis ils ſoupiroient,
Et ſoupiroient encore.
Que je t'aime, mon cher amant !
Diſoit la Nymphe tendrement.
Acis répondoit vivement :
Et moi j'aime & j'adore,
Et moi j'aime & j'adore.

✠

Air *de Menuet.*

D'un bois voiſin, à cent pas de ces lieux ;
Sortit tout à coup un monſtre furieux,
D'un bois voiſin, à cent pas de ces lieux ;
Sortit un Coloſſe effroyable,
Un monſtre odieux,
Noir, hideux.

Géant énorme, affreux,
Son œil perçant & creux
Lançoit de toutes parts
Des regards
Hagards;
Il grimpe ſur un mont,
Et là ce Rodomont
Fait frémir les Echos
Du ſon de ces terribles mots.



Air : *On ne peut trop tôt ſe mettre en ménage.*

Où vous cachez-vous,
Rival miſérable,
Couple trop coupable,
Rival miſérable,
Où vous cachez-vous? *(bis.)*
Mon cœur, qu'on accable, *(bis.)*
N'eſt que trop jaloux. *(bis.)*
Redoutez mes coups. *(bis.)*



Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Grands Dieux, j'entends Poliphême,
Acis, ſauvons-nous.
Je crains ſa fureur extrême,
Non pour moi, mais pour vous-même....
Et moi pour vous.

Air : *Ciel ! l'Univers va-t-il donc ſe diſſoudre.*

Dieux ! je les vois !
Dit le monſtre terrible.
Sa voix horrible
Fit trembler les bois ;
Je les vois ! eſt-il poſſible ?
Je les tiens à cette fois.
Parque inflexible,
Seconde-moi.

Air : *Les Cieux par la flamme entrouverts.*

D'un bras que la rage conduit,
Il détache un roc qui s'éboule.
Sous la maſſe énorme qui roule ;
Ciel ! Acis écraſé périt.



Air : *Quoi ! c'eſt donc là cet objet radieux.*

Tendres amants, que l'amour rend heureux,
Cherchez toujours le plus ſombre bocage.
Tendres amants, que l'amour rend heureux,
Que le myſtere veille ſur vos feux.
Vous, cœur ſauvage
Qu'Amour engage
Pour un objet qui mépriſe vos vœux,

Qu'un autre hommage
Vous dédommage.
Retirez-vous en reſpectant ſes nœuds.
Tendres amants, &c.

LÉANDRE ET HERO,

RONDEAU.

Air : *De la Romance de Daphné.*

POURQUOI paſſer à la nâge ?
N'avoit-il point de batteau ?
En amour qu'on eſt peu ſage !
Pourquoi riſquer ce paſſage,
La nuit, au milieu de l'eau ?



Dès que Hero vit Léandre ;
Léandre fut ſon amant.
Se regarder d'un air tendre,
Soupirer, parler, s'entendre,
Fut l'ouvrage d'un moment.



Demeurez-vous loin, la Belle ?
N'êtes-vous point d'Abidos ?

C'eſt vrai, reprit la pucelle ;
J'habite cette tourelle
Tout vis-à-vis de Seſtos.

✕

Quoi donc ! dans cette tourelle,
Ah ! ſi vous vouliez ce ſoir
Y placer une chandelle.
Je le veux bien, lui dit elle ;
Mais Léandre, il fait bien noir.

✕

Quoique la mer nous ſépare,
Puis-je craindre le danger ?
Le flambeau qu'Amour prépare
Sçaura me ſervir de Phare,
Et de plus je ſçais nâger.

✕

Le ſoir même la lumiere
Lançoit un éclat tremblant ;
A ce ſignal qui l'éclaire,
Léandre fend l'onde amere ;
Le Deſir voloit devant.

✕

Sur l'autre bord il arrive ;
Hero reçoit ſon vainqueur ;

Que de baiſers ſur la rive,
La tendreſſe la plus vive,
En diſoit moins que ſon cœur.



Pendant quelques nuits de ſuite
Il va la voir conſtamment.
Plein de l'amour qui l'excite,
Il alloit toujours fort vîte,
Mais revenoit lentement.



Une nuit, Ciel ! quel orage !
La Mer ſe gonfle, mugit,
Qu'importe, il s'élance, il nâge ;
Mais quel horrible préſage !
Le clair flambeau s'éteignit.



Le flot l'emporte, l'entraîne :
En vain il étend les bras ;
Il ſuccombe, il perd haleine ;
Il meurt en pleurant la peine
Que va cauſer ſon trépas.



Le matin, Hero tremblante
Jette les yeux triſtement
Sur les bords.... Sa vue errante....
Dieux ! quel objet d'épouvante !
Ciel ! ô Ciel ! c'eſt mon amant.



La mort ſeule à ſa ſouffrance
Donna du ſoulagement.
Dans pareille circonſtance,
Nos femmes ſçauroient, en France,
Se conſoler autrement.



CHANSON.

Air : *Il eſt une Sophie.*

BABET m'a ſçu charmer,
Babet a ma tendreſſe.
Qui voudroit m'en blâmer
N'a pas vû ma maîtreſſe.
C'eſt un air ſi fin,
Une taille, un ſein !
C'eſt la plus belle fille !
N'eût-elle que des jupons courts,
Et ſon corſet d'à tous les jours,
Vous diriez, fuſſiez-vous un ours,
Babet, que t'es gentille !
Babet, que t'es gentille !



Quand Babet a dit oui,
C'eſt oui qu'il faut comprendre ;
Chacun eſt réjoüi,
Si-tôt qu'on peut l'entendre :
C'eſt la Vérité,
La Simplicité !
Point de détours de fille.
Fût-ce le ſoir ou le matin

Qu'on la voie, adieu le chagrin;
Qu'elle chante, on eſt tout en train.
Babet, que t'es gentille!
Babet, que t'es gentille!

⁂

Un gros fermier d'ici
A dit: Babet, je t'aime:
Je mourrai de ſouci,
Si tu n'en dis de même.
Tiens, veux-tu de l'or?
De l'argent encor?
Tiens, prends, prends-en, ma fille:
Mais elle: Bon! Allez, Monſieur;
Quoique pauvre, j'ons de l'honneur.
Quand j'ai ſçu ça, j'ai dit d'un cœur!
Babet, que t'es gentille!
Babet, que t'es gentille!

⁂

J'irai trouver Babet,
J'irai trouver ſa mere....
Non.... D'abord en ſecret....
Mais je crains ſa colere.
Je lui parlerai,
Oui, je lui dirai:

Ah ! Babet ! ah ! ma fille !
Si tous les jours je ſuis tes pas,
C'eſt que l'Amour & tes appas....
Tiens... Je... Oui... Non, je ne ments pas
Babet, que t'es gentille !
Babet, que t'es gentille !

AUTRE.

Air : *Du Pot au noir.*

ON dit que je ſuis gentille ;
Mais pour moi je n'en ſçais rien :
Quand on eſt honnête fille,
On eſt toujours aſſez bien :
Mais l'amour de moi s'empare,
Sans que j'y puiſſe pourvoir,
Gare, gare,
Gare, gare le pot au noir.



La Saint Jean, ce fut le terme
Où mon pere prit chez nous
Colin pour mener ſa ferme ;
Et ce garçon vaut beaucoup.
Jamais on ne le rembarre ;

Car il fait bien ſon devoir.
Gare, gare,
Gare, gare le pot au noir.

Je ſuis plus morte que vive;
Lorsque je ne le vois pas;
Et quand le ſoir il arrive,
De loin je connois ſon pas.
S'il tarde un peu, mais c'eſt rare;
Je ſuis toute au déſeſpoir.
Gare, gare,
Gare, gare le pot au noir.

Quand je le trouve à la grange;
Mon corſet gêne mon ſein.
Si devant moi Colin mange,
Je voudrois mordre en ſon pain;
S'il me parle, je m'égare,
Et je me ſens émouvoir.
Gare, gare,
Gare, gare le pot au noir.



Sur ſon lit Colin ſommeille,
Quand il a pris ſon repas;

J'irai lui pincer l'oreille,
Ou le tirer par le bras.
Quoique le tour ſoit bizarre,
Je le ferai dès ce ſoir.
Gare, gare,
Gare, gare le pot au noir.

Le ſoir même la fillette
Au lit de Colin alla;
Et l'Amour vers la couchette,
Quoiqu'à tâtons la mena:
Mais ſous ſes piés une barre
Sur le garçon la fit cheoir.
Gare, gare,
Gare, gare le pot au noir.

En ſurſaut Colin s'éveille.
De ce qu'à Jeannette il fit,
Vous vous vous doutez à merveille,
Et cela perd au récit.
Aux plaiſirs qu'Amour prépare,
Si l'on offre le miroir,
Gare, gare,
Gare, gare le pot au noir.



AUTRE.

Air : *L'autre jour étant assis.*

EST-CE au faîte des grandeurs
Que le vrai bonheur réside ?
Est-ce au comble des honneurs
Que la volupté préside ?
Non : mais jouir sans bruit
D'un objet qui nous aime,
Bon vin, un bon ami ;
Voilà le bien suprême.

✕

Loin de tous yeux indiscrets
Suis-je près de ma Bergere :
Vois-je mousser un vin frais
Dans un vase de fougere :
Assis à mes côtés,
Un ami véritable
Reçoit-il nos santés ;
Mes Dieux sont à ma table.

✕

Eglé, reçois le serment
Que la vérité m'inspire ;
Tes yeux verront ton amant
Toujours sous le même empire.

Si jamais dans mon cœur
Le tems éteint ma flamme ;
Pour derniere faveur ,
Parques , coupez ma trame.

Je ne veux point que mes jours
Survivent à ma tendresse.
Sans amis ou sans amours ,
Qu'ai-je besoin de vieillesse ?
Leur cœur est le seul bien
Qui soit digne d'envie ;
Après eux il n'est rien
Qui m'attache à la vie.

AUTRE.

Sur le même air que le précédent.

BUVONS tous à la santé
De notre hôte & notre hôtesse ,
Chez eux l'aimable gaîté
Fait honneur à la sagesse.
Jamais le noir souci
Ne paroît à leur suite ;
Car on n'en sent ici
Qu'à l'instant qu'on les quitte.



AUTRE.

Air :

SUR le bord d'un ruiſſeau
Qu'agitoit un doux Zéphire,
Je vis ſous un ormeau
Tircis près de Themire;
Je me gliſſai près d'eux.
Themire étoit diſtraite;
Et ſans lever les yeux,
De doux nœuds
Ornoit ſa houlette.

⁂

Le Berger eſt charmant,
Et n'a nul trait qui ne plaiſe.
Son âge eſt de vingt ans :
La Bergere en a ſeize.
La plus charmante fleur,
Au lever de l'aurore,
Par ſa vive blancheur,
Sa fraîcheur,
Plairoit moins encore.

⁂

Pourquoi, diſoit Tircis,
Mon cœur craint-il ton abſence?

C'eſt qu'en proie aux ennuis
Que chaſſe ta préſence,
Loin de ton œil vainqueur,
Je languis, je ſoupire;
Il n'eſt nulle douceur
Pour mon cœur
Que près de Themire.

✱

Le jour n'a de beauté
Que quand je la vois paroître:
Elle eſt ma volupté;
Elle ſeule en fait naître.
Ces troupeaux ſi chéris
Qui ſavoient tant me plaire,
Me ſont d'un moindre prix
Qu'un ſoûris
Que fait ma Bergere.

✱

Tircis lui prit la main:
Elle lâcha ſa houlette.
Un baiſer ſur le ſein
Acheva ſa défaite:
Un buiſſon me cacha
Tircis & la Bergere;
L'Amour après cela
S'envola
Le dire à Cythere.



AUTRE.

Air : *Sur le bord d'un ruiſſeau.*

J'Ai bientôt quatorze ans,
Sans doute je vais plaire ;
Car la moindre Bergere
N'eſt ici ſans amans :
Mais ſûre de charmer,
Je voudrois bien apprendre
Comment il faut s'y prendre,
Lorſque l'on veut aimer.

Auſſi-tôt qu'un Berger
Me dira : Je vous aime ;
Dois-je dire de même ?
Oui, car il peut changer.
Il doit me pardonner,
Si je manque à l'uſage ;
Mais s'il demande un gage ;
Je ne ſçais que donner.

Ma houlette ou mon chien,
Me devient néceſſaire ;
Je ne puis me défaire
De l'un ou l'autre bien.

Le préſent d'un agneau
Seroit bien mon affaire ;
Si tous les jours ma mere
Ne comptoit mon troupeau.



Un jour pour appaiſer
Le courroux de Silvandre ;
Liſette d'un air tendre
Le paya d'un baiſer.
Il fut, je m'en ſouvien ;
Content de ſa victoire ;
Mais je ne pus le croire ;
Car un baiſer n'eſt rien.



J'ai baiſé ſi ſouvent
Cette jeune Bergere :
J'embraſſe auſſi ma mere ;
Elle que j'aime tant ;
Mais libre en mon deſir,
Je n'ai rien qui m'entraîne ;
Si je le fais ſans peine,
C'eſt auſſi ſans plaiſir.



Quand l'Amour une fois
Nous met ſous ſon empire,

Sans doute qu'il inſpire
Les cœurs dont il fait choix.
Qu'il vienne ce vainqueur
Me rendre ſon hommage ;
Je n'ai point d'autre gage
Que le don de mon cœur.

AUTRE.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

UN jour dans un bois ſolitaire,
L'Amitié rencontra l'Amour.
Bon jour ma ſœur. Bon jour mon frere.
Ah ! dit-elle, quel heureux jour !
Mon frere, enfin je te poſſede :
Souvent je te ſuis de bien près,
Et quelquefois je te précede :
Mais je ne te trouve jamais.

✕

De notre peu d'intelligence
Tout mortel rit avec aigreur :
Un air de haine & de vengeance
Doit-il etre entre frere & ſœur ?
A voir cette froideur extrême,
Ils croyent qu'on ſait peu s'aimer.

Bon ! dit l'Amour, ils ſont de même ;
Ils ne peuvent nous en blâmer.



Chacun, ma ſœur, a ſes affaires :
Tout roule ſur moi ſous les cieux.
Nos tranſports ſont peu néceſſaires ;
Nous ne nous aimerions pas mieux ;
Et je vous dirai ſans myſtere,
Que je hais votre air de Caton.
Eh ! que faites-vous ſur la terre ?
A peine vous y connoît-on.



'A chaque inſtant la perfidie
Y prend votre nom & vos traits ;
Et par les mortels applaudie,
Voit encenſer tous ſes portraits :
Mais pour moi, ma puiſſance eſt ſûre,
Vainement on veut s'en garder ;
Je ſuis l'ame de la Nature,
Dès que je parle, il faut ceder.



Je ſçais que tout ce qui reſpire
Eſt, reprit-elle, ſous tes loix,
Et que tu tiens ſous ton empire
Les cœurs des Bergers & des Rois ;

Mais tes faveurs ſont toujours prêtes :
Tu veux par-tout être vainqueur.
Amour, tu comptes les conquêtes,
Et moi j'en peſe la valeur.

⁂

Qu'en mille ans un couple fidele
De mes loix faſſe ſon bonheur,
En voyant renaître un modele,
C'en eſt aſſez pour mon honneur.
Vole de victoire en victoire,
Je te cede tes favoris ;
Je préfere à toute ta gloire
Le cœur d'Iſmene & de Philis.

⁂

Leurs vertus.... Alors la Déeſſe
Se tut ſans avoir achevé ;
Par un trait de délicateſſe,
Qu'un amant n'eût pas obſervé :
Elle eût dit que vous étiez belles ;
Que vos cœurs ſont faits pour aimer.
L'Amour ouvroit déjà ſes aîles,
Et voloit pour vous enflammer.



AUTRE.

Climene avoit appellé l'Auteur son Toutou.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

QUe la Fauvette de Dorine
Se vante d'avoir des faveurs,
Que pour Bichonne & pour Plotine
On prodigue mille douceurs :
Leur sort ne me fait point de peine ;
Car je trouve bien plus d'appas
D'être le Toutou de Climene,
Que l'oiseau cheri de Pallas.

Je serai près de ma Bergere
Un modele pour les Toutous,
Caressant, fidele & sincere.
Que mon emploi me sera doux !
La vérité fait sa devise,
Son caractere est la candeur ;
Et dans le monde la franchise
N'a d'autre temple que son cœur.

Pour faire tout ce qui la flatte,
Je voudrois hâter son desir :
Elle marcheroit sur ma patte :
Que j'y trouverois de plaisir !
Tout par elle m'est agréable,
Et l'absinthe ou le chicotin
Deviendroit pour moi délectable,
Si je le mangeois dans sa main.



Je n'ai point cette ardeur terrible
De ces chiens toujours aux abois ;
Mon cœur est tendre, il est sensible ;
Et mon cœur gouverne ma voix.
Pour lui peindre l'ardeur qu'inspire
Le desir de m'en faire aimer,
Je la regarde, je soupire,
En faut-il plus pour s'exprimer ?

Jadis pour une autre maitresse
J'ai long-tems gardé les troupeaux :
Mais peu délicate en tendresse,
Elle écoutoit mille rivaux.
Un jour aussi que l'inhumaine
Croyoit avoir sçu me lier,
J'arrache, je brise ma chaîne ;
Et me sauve avec le collier.

Sur ce collier ſon nom peut-être
Eſt encore reſté gravé :
Mais, à ce que je puis connoître,
Mon cœur n'en eſt plus captivé.
Viens, Amour, que ta main efface
Ce nom qui me tint ſous ſa loi ;
Que ta fleche y grave à la place,
Climene a ſon cœur & ſa foi.

AUTRE.

Air : *A notre bonheur l'amour préſide.*

JE reconnois le triſte bocage
Si funeſte à ma tranquillité ;
C'eſt ſur ce gazon, ſous cet ombrage
Que j'ai perdu ma félicité ;
C'eſt-là que Tircis ſur ſa muſette,
D'une ardeur parfaite,
Exprimant les feux,
J'ai fait l'aveu de l'amour extrême,
Qui malgré moi-même
Parut dans mes yeux.



Certaine rougeur ſur mon viſage,
Mon air diſtrait, mon ſein agité ;

Mon innocence, mon peu d'uſage,
Tout lui dévoiloit la vérité,
Il me prend la main, j'étois tremblante :
Mon trouble s'augmente
A chaque moment.
Pour combattre le feu qui l'anime,
Ma bouche s'exprime,
Mon cœur la dément.



Oui, Themire : oui, je vous adore,
Me diſoit-il, & ſi tendrement !
Que je ne voye jamais l'aurore,
Si je ceſſe d'être votre amant :
Si je renonce au ſoin de vous plaire ;
D'une autre bergere
Si je ſuis les pas,
Que le tendre amour qui voit ma flamme ;
Ne livre mon ame
Qu'à des cœurs ingrats.



Ces ruiſſeaux, ces fleurs, cette verdure ;
Et la préſence de mon vainqueur ;
Dans cet inſtant, tout dans la Nature
Paroiſſoit s'unir contre mon cœur.
Les premiers efforts de ſa tendreſſe,

Sont par ma ſageſſe
D'abord repouſſés ;
Je n'oſe en exprimer davantage ;
Il devint volage :
C'eſt en dire aſſez.

LA MÉTAMORPHOSE D'UNE BERGERE EN ŒILLET;

A ISMENE.

Air : *De la chanſon d'Alexis.*

JADIS il fut une Bergere
Pleine d'appas,
Cruelle, farouche, ſévere
Comme on n'eſt pas.
S'il lui venoit un Berger tendre
Qui larmoyoit,
Elle refuſoit de l'entendre,
Ou bien fuyoit.

✕

Il étoit au même village
La jeune Alis :
Douceur dans l'ame ; en ſon viſage
Roſes & lys,

Taille de Nymphe, air de nobleſſe,
Ferme embonpoint;
D'Alis on aimoit la ſageſſe;
De l'autre, point.

※

Celle-ci trouve Alis aimable,
Et le lui dit:
La belle Alis d'un air affable
Le lui rendit.
Soyons, dirent-elles, enſemble
Inceſſamment:
Le lien qui deux cœurs raſſemble,
Eſt bien charmant.

※

Leurs troupeaux lors des mêmes herbes
Toujours paiſſoient,
Toutes deux ſur les mêmes gerbes
Se repoſoient.
Sans Alis l'amie étoit blême,
Prête à périr:
Sans elle Alis étoit de même,
Prête à mourir.

※

Alors Alis devint ſi belle
Qu'on en parla.

En paſſant, on diſoit : c'eſt elle ;
Ah ! la voilà !
Le fils du Roi ſur ſon paſſage
Vient & la voit ;
Et la Belle eut en mariage
Le fils du Roi.



L'amie au lieu d'en avoir joie ;
En eut dépit.
Aux ſoupirs ſon cœur fut en proie ;
Sans nul répit.
Le Lys fit place à la Jonquille
Sur ſon blanc tein :
Elle ſeche, & la pauvre fille
Mourut enfin.



A ſa mort les Dieux l'ont changée
En cet œillet,
Et leur juſtice s'eſt vengée
Avec ſujet :
Mais s'ils changeoient en fleurs & roſes
Les cœurs malins,
Nous en aurions toujours d'écloſes
Dans nos jardins.



Comme œillet, fut hors de tout blâme
Quant à l'honneur :

De la vertu qu'elle eut dans l'ame,
Elle a l'odeur :
Mais l'ame chaste, l'air modeste,
Sont sans appas,
Si l'esprit, le cœur, & le reste
N'y répond pas.

☀

Voici pour votre fête, Ismene,
Ce pauvre œillet.
Votre exemple croîtra sa peine
Et son regret.
C'est peu, saura cette inhumaine,
Que de charmer,
Il faut que de vous elle apprenne
A bien aimer.

☀

Vous l'instruirez par votre usage,
Qu'en amitié,
Le mal, le bien, tout se partage
Par la moitié;
Et qu'un cœur qui pense de même;
Prise le bien;
Et le bonheur de ce qu'il aime,
Plus que le sien.



CHANSON.

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

QUI veut sçavoir dans mes amours
Quel seroit mon systême ?
D'aimer, & même sans retour ;
Car c'est ainsi que j'aime.



Je n'aimerois les Jeux, les Ris ;
Fût-ce chez les Dieux même,
Qu'où je trouverois mon Iris,
Car c'est ainsi que j'aime.



Si l'on m'offroit, sans ses appas ;
Le plus beau diadême,
Loin d'elle je n'en voudrois pas ;
Car c'est ainsi que j'aime.



Je sçaurois braver comme Acis ;
Le jaloux Poliphême,
Pour me trouver près d'elle assis ;
Car c'est ainsi que j'aime.



Je voudrois qu'à tout indiſcret
Mon cœur fut un embléme
Dont Iris ſeule eût le ſecret ;
Car c'eſt ainſi que j'aime.



Mais je cherche un objet en vain
A mon amour extrême :
Qui me dira ce doux refrain ?
Oui, c'eſt ainſi que j'aime.

AUTRE.

Air : *L'Equipage.*

UNE Bague !
Mais il extravague :
Certe, Chevalier,
Le trait eſt ſingulier.
Quelle route !
Vous croyez ſans doute
Etre chez Raton,
Ou parler à Marton.

Il faut convenir qu'elle eſt bien montée,
Et mérite d'être préſentée.
Que de feu !

Oui, j'en ai vû peu
De ſi belle eau,
Surtout cet anneau
Paroît for beau.
Qu'il eſt étroit,
Il eſt bien à mon doigt.

Une Bague, &c.

Mais qu'il eſt hardi! comme il vous regarde!
Contre vous le cœur doit être en garde
Des préſents,
Des ſoins complaiſants;
Je vous la rends.
Mais non, je la prends
Pour le plaiſir
De vous punir
D'avoir oſé l'offrir.

Une Bague, &c.



AUTRE.

Air : *Ah ! le bel oiſeau, Maman !*

AMIS, chantez tour à tour
Le vin & la bonne chere ;
Moi, je ne chante qu'Amour,
Et mes feux, & ma Bergere.
Il n'eſt de plaiſir parfait
Que ceux qu'on goûte à Cythere ;
Il n'eſt de plaiſir parfait
Que celui que l'Amour fait.

✻

L'Amour bannit le chagrin,
L'Amour bannit les allarmes ;
En ſent-on, lorſque ſa main
Veut bien eſſuyer nos larmes ?
Il n'eſt de plaiſir parfait
Sans l'Amour & ſans ſes charmes.
Il n'eſt, &c.

✻

Eſt-il de ſon plus touchant
Que la voix d'une Maitreſſe ?
Eſt-il rien de plus charmant
Qu'un regard plein de tendreſſe ?
Il n'eſt de plaiſir parfait
Que celui qui m'intéreſſe.
Il n'eſt, &c.

✻

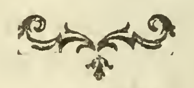
Le don d'une ſimple fleur
Prend une forme nouvelle ,
Dès qu'elle eſt une faveur
Que nous accorde une Belle.
Il n'eſt de plaiſir parfait
Sans une ardeur éternelle.
Il n'eſt, &c.

✻

Ceſt jouir du ſort des Dieux
Que rendre heureux ce qu'on aime.
Prévenir ſes moindres vœux ,
C'eſt la volupté ſuprême.
Il n'eſt de plaiſir parfait
Sans une tendreſſe extrême.
Il n'eſt, &c.

✻

Dieux ! quels tranſports raviſſants !
Quand l'Amour paye une flamme ,
Eſt-ce aſſez de tous nos ſens ?
Avons-nous aſſez d'une ame ?
Il n'eſt de plaiſir parfait
Que pour un cœur qui s'enflamme ;
Il n'eſt de plaiſir parfait
Que celui que l'Amour fait.



AUTRE.

Air : *Mi, mi, fa, re, mi.*

CHERS amis, vive la table ;
C'eſt l'inſtant fait pour les cœurs.
Tout y plaît, tout eſt aimable :
C'eſt-là qu'on dit mieux qu'ailleurs,
Mi, mi, fa, ré, mi,
Chantez mon petit,
Mi, mi, fa, ré, ſol,
Comme un Roſſignol.

⁂

C'eſt à table que l'on brille ;
Les Plaiſirs y ſont en train.
Le feu du vin qui pétille,
Met dans nos yeux ce refrain :
Mi, mi, &c.

⁂

L'Amour y rend indiſcrette
Climene qui s'attendrit ;
Son amant, ſous ſa ſerviette,
En ſecret alors redit :
Mi, mi, &c.

⁂

Vîte, verſe-moi raſade:
Faut-il te le répéter ?
Et pour toi, mon camarade,
C'eſt à ton tour à chanter :
Mi, mi, fa, ré, mi;
Chante, mon petit,
Mi, mi, fa, ré, ſol,
Comme un Roſſignol.

AUTRE.

Air :

ADIEU cette franchiſe auſtere,
Cet air uni, ce caractere
Tranſmis par nos ayeux Gaulois;
A préſent, graces à la mode,
Dans nos cercles les plus bourgeois,
On ne rencontre que Pagode.
Tout eſt Chinois,
Airs & minois;
Tout eſt Chinois.



Plus cardé qu'une vieille Actrice,
Quel eſt ce moderne Narciſſe ?

C'eſt un Abbé que j'apperçois :
Il parle d'un ton de malice,
Marche par meſure & par poids ;
Et ne regarde qu'en coulice.
Tout eſt, &c.

✠

De blanc & de rouge jaſpée ;
Iris de magots occupée
Semble en parlant plaindre ſa voix.
Dans ſa marche toute éclopée,
Sa mule lui briſe les doigts,
Pour montrer un pied de poupée.
Tout eſt, &c.

✠

Un voyageur dit qu'à la Chine ;
Sans l'eſprit & ſans la doctrine,
On ne peut monter aux emplois ;
En vain on y cite ſa race.
En France, exceptez en ces loix
Dans quelqu'un de nos gens en place ;
Tout eſt, &c.

✠

Du bon goût ſe croyant l'arbitre ;
Certain Auteur de ſon pupitre
Fait éclore un Roman Anglois :
Il met Chapitre ſur Chapitre.

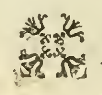
Enfin le Lecteur aux abois
Voit, mais trop tard, que, hors le titre;
Tout est Chinois,
Mœurs & patois;
Tout est Chinois.

✕

Paitri de finesse & d'Astuce,
Certain Caffard sous son capuce,
Chez quelqu'un entre en tapinois.
Grave, fourbe, & le cœur de bronze,
Dans sa conduite, le matois
N'est en rien different d'un Bonze:
Tout est Chinois,
Airs & minois;
Tout est Chinois.

✕

Voyez ce vieux faiseur de cures,
Ordonner des drogues obscures,
Qu'il cache encor par son patois.
Pour en rachever la peinture,
Il ne manque à cet Iroquois,
Qu'un Palanquin pour sa voiture.
Tout est Chinois,
Airs & minois,
Tout est Chinois.



AUTRE.

LE RETIT MÉNAGE.

Air : *La fanfare de Saint Cloud.*

LA fortune & ſes largeſſes
N'excitent point mes deſirs ;
A la place des richeſſes
J'en ai reçu des plaiſirs.
Plaiſir vraiment déle&table ;
Et plus précieux que l'or !
Ma compagne eſt agréable ;
Oui , ma femme eſt un thréſor.

✗

Nous vivons aſſez à l'aiſe
Dans un petit cabinet ;
Car nous n'avons qu'une chaiſe ;
Près du lit un tabouret ;
Mais dans ce lieu délectable
Que ſa préſence embellit ,
L'appétit nous met à table ,
Et l'Amour nous met au lit.

✗

Nos repas ſont peu ſuperbes ;
Tout eſt ſi cher à préſent !

Mais ma femme avec des herbes
Sçait me renvoyer content ;
Chaque morceau qu'elle touche
Prend d'elle tant de ſaveur,
Qu'il ſemble fait pour ma bouche
Encor moins que pour mon cœur.



Ma femme toujours opine
Pour ménager quelques ſols.
Nous ne buvons que chopine
Chaque repas entre nous :
Mais quoique vin de taverne
Et ſouvent au bas percé,
Il vaut mieux que du Falerne,
Quand par elle il eſt verſé.



Qu'un Commis s'habille en Prince,
Il ne me fait pas la loi.
Un Bourgeois ſeroit bien mince,
S'il n'étoit mieux mis que moi :
Mais mes chemiſes ſont faites
Par ma femme, & de ſon lin,
Et mon col & mes manchettes
Furent couſus de ſa main.



Nous avons bien de la peine,
Nous la prenons ſans regret;
Car le poids de notre chaîne
S'allége par ſon objet.
Dans nos travaux même zéle
Nous ſoutient & nous conduit;
Quand mon cœur dit: c'eſt pour elle;
Le ſien répond: c'eſt pour lui.

AUTRE.

Air: *Quel myſtere!*

OUI, je t'aime,
Je préfererois tes appas
A Vénus même:
Oui, je t'aime....
Monſieur, je ne vous comprends pas...
Depuis deux ans
Je guette les inſtans
Où je puis d'une ardeur extrême
Te faire mille ferments.
Ah! friponne, tu m'entends.
Oui, je t'aime, &c.

Prends ce nœud, ce coulant ;
Mets à ton doigt ce brillant.
Puis-je d'un moindre prix
De toi payer ce ſouris ?
Que dirois-tu, Doris,
Si ſur ce tapis
Je mettois cent louis ? ....
Oui,
Je commence à comprendre ;
Vous m'aimez, cet aveu ſi doux
Se fait entendre :
L'on eſt tendre ;
Mais, Monſieur, que ne parliez vous ?



AUTRE.

Air : *De la Pastorale d'Alcimadouro.*

VOYEZ la jeune Abeille,
Elle aime les vallons.
Sur la rose vermeille
Volent les papillons.
Souvent une onde claire
Arrose un beau séjour.
Non, n'allez point à Cythere
Chercher le Dieu d'Amour ;
Il suit par-tout ma Bergere
Ce Dieu lui fait sa cour.

✕

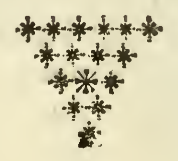
Toujours près de ses charmes
Il la suit sous l'ormeau :
Elle garde ses armes ;
Il veille à son troupeau.
Là, d'une aîle légere,
Il voltige à l'entour.
Non, n'allez, &c.

✕

A l'inſtant qu'elle ordonne,
Il vole avec ardeur.
L'ordre qu'elle lui donne
Lui ſemble une faveur.
Ce maître de la terre
Obéit à ſon tour.
Non, n'allez, &c.



Quel eſt donc le ſalaire
De ce galant Berger ?
Un coup d'œil moins ſévere,
Quelque ſouris léger.
Mais quoiqu'il puiſſe faire,
Il l'aimera toujours.
Non, n'allez point à Cythere
Chercher le Dieu d'Amour ;
Il ſuit par-tout ma Bergere :
Ce Dieu lui fait ſa cour.



AUTRE.

Air : *Vous êtes irrité.*

POUR qui me prenez vous ?
Oh ! pour le coup,
Redoutez ma colere ;
Mais voyez cet insolent
Qui pense qu'un galant
Peut me satisfaire !
Ce franc téméraire
Croit avoir affaire
Aux femmes d'à présent.
Mon époux, quoique vieux,
Et gouteux,
M'est seul agréable.
Mon cœur, pour lui constant,
L'aime autant
Qu'un jeune homme aimable,
Dont la vive ardeur,
N'est qu'un feu trompeur,
Qu'un seul instant peut éteindre ;
Et qui prompt à feindre,
Doit nous faire craindre
Mépris ou froideur.

Sur ce ton ſévere,
Aminte, d'un air auſtere ;
Répondoit à Licidas,
Qui fou de ſes appas,
S'efforçoit de lui plaire.
Cet amant ſincere
Employoit larmes & priere ;
Pour tâcher de faire
Son époux confrere
Du Dieu forgeron ;
Mais le vieux Barbon,
D'un lieu voiſin de ce myſtere ;
Loin d'être en colere,
Rioit de l'affaire,
Et diſoit tout bas:
Pauvre Licidas,
Va, tu perds tes pas ;
Car mon épouſe ne t'écoute pas.
Pourſuis ce langage,
Et ce vain hommage ;
Pour moi je m'en vas.

Sois ſans crainte ;
Dit alors Aminte,
Car mon jaloux écoutoit
Ton amour indiſcret.

Sois ſans crainte,
Dit alors Aminte,
Et venge-toi dans mes bras;
De l'embarras
Que donne un tel cas.
Licidas à ces mots qu'il avoit peine à croire;
Goûta bientôt tous les plaiſirs de la victoire.
Mille flammes
Uniſſent leurs ames,
Et quand l'Amour ſatisfait
Se repoſoit,
Elle répétoit:
Sois ſans crainte,
Banniſſons la feinte;
Et venge-toi dans mes bras
De l'embarras
Qu'exige un tel cas.



AUTRE.

Air : *Babet, que t'es gentille !*

JE hais tout ornement
Que demande la rime.
Je penſe ſimplement,
Simplement je m'exprime ;
Et je chéris tant
Un diſcours bien franc,
Que, fût-ce Vénus même,
S'il falloit par un compliment
Lui prouver mon tendre tourment ;
Je lui dirois tout uniment :
Tenez, c'eſt vous que j'aime ;
Tenez, c'eſt vous que j'aime.



L'IMPROMPTU
DE
THALIE,
OU
LA LUNETTE DE VÉRITÉ;
COMÉDIE.

ACTEURS.

THALIE.

MERCURE.

UN PROCUREUR, ET SA FEMME.

UN FAT.

SON VALET.

ERASTE.

DAMON.

COLETTE.

COLIN.

MATHURIN.



L'IMPROMPTU DE *THALIE*, OU A LUNETTE DE VÉRITÉ.

CENE PREMIERE.

MERCURE ET THALIE.

MERCURE.

C'Est dans ces lieux, ô coupable Thalie
Que Jupiter vient de vous reléguer.
 Mais que pouvez-vous alléguer
Pour excuser la bisarre folie,

Qui des Cieux à l'inſtant vous a fait exiler ?
Car de quel autre nom pourrois-je l'appeller ?

THALIE.

Quoi ! pour un mot, une plaiſanterie,
Qui m'eſt, ſans le vouloir, échappée en paſſant !
Eſt-ce un crime après tout, & ſi noir & ſi grand,
Pour que des Cieux ...

MERCURE.

Ah ! Thalie ! Ah ! Thalie !
C'eſt un métier bien dangereux
Que celui des bons mots & de la répartie ;
Et ne s'en tire pas qui veut.
Un mot échappe, une ſaillie,
Qui part comme un éclair : la troupe des rieurs
Exalte le bon mot, fruit de l'étourderie :
De bouche en bouche il vole, & jamais ironie
N'a paru ſans admirateurs.
Mais dans les Cieux, ainſi qu'ailleurs,
On applaudit la raillerie,
Et l'on abhorre les railleurs.

THALIE.

En critiquant, ſuis-je hors de ma place ?
C'eſt mon talent, c'eſt un droit qu'au Parnaſſe
Mes ſœurs ont mis en mon pouvoir :
Pourquoi donc me punir d'avoir fait mon devoir ?

MERCURE.

is l'étendez ce droit plus qu'il n'est légitime.
Critique toujours fut de votre ressort :
s sa borne est marquée ; & sitôt qu'elle en sort
Sa licence devient un crime,
accompagne toujours la crainte, ou le remord.

THALIE.

Mais dans ces lieux, hélas ! que vais-je faire ?
Neptune & le blond Apollon,
s Cieux, ainsi que moi, relégués sur la Terre,
métier de Berger, de celui de Maçon,
firent un manteau pour couvrir leur misere.
Mais moi, malheureuse étrangere,
Je vais y périr.

MERCURE.

Je vous plains.
Vous entendez la Comédie,
Vous possedez la Poësie,
Tous talents pour mourir de faim.
Des Vers l'élégante harmonie
affranchit point ici des soins du lendemain.
Un vil mortel, du secours de sa main,
urroit plutôt que vous y vivre avec aisance ;
Et dans sa modique dépense,
Chaque jour suffit à son pain.

Que votre ſœur qui préſide à la danſe,
N'eſt-elle à votre place ? A l'inſtant l'opulence
Viendroit lui préſenter les plaiſirs d'ici bas :
Bientôt tous les mortels attachés ſur ſes pas,
De leurs biens, de leurs cœurs, lui préſentant l'hommage,
Ne croiroient pas payer, je gage,
Le moindre de ſes entrechats.
Et même ſi les Dieux plus doux dans leur colere
Vous laiſſoient ce génie heureux,
Dont vous ſçutes doter les Renard, les Moliere,
Peut-être avec le temps votre ſort rigoureux
Pourroit briſer la trop forte barriere
Que Plutus met entre vous deux.
Mais privé de Nectar, & ſevré d'Ambroiſie ;
Votre génie en léthargie,
Voulant par un goût neuf ſe ſingulariſer,
Pour divertir, viendra moraliſer.
Eh ! ne ſentez-vous pas vous-même
Que votre eſprit ne s'eſt trouvé jamais
Dans la détreſſe & la foibleſſe extrême,
Dont en ce jour il éprouve l'accès ?

THALIE.

Je ne le ſens que trop, & je ſuis ſans réplique.

MERCURE.

Encor ſi vous étiez Muſe de la Muſique.

THALIE.

Pourquoi prolonger mon tourment?
C'eſt un conſeil en ce moment
Que j'exige, Seigneur Mercure:
, puiſqu'il faut ſubir ma cruelle aventure,
Répondez donc ſelon mon gré;
mployez ni diſcours, ni détours, ni myſtere,
Dites-moi ce que je ferai,
Et non ce que j'aurois pû faire.

MERCURE.

Puiſque vous voici ſur la Terre,
ſage d'ici-bas doit vous juſtifier;
prendrois mon parti ſans faire la ſévere,
ſuivant de l'Hymen le flambeau ſalutaire,
Je chercherois à me lier
A quelque avare octogénaire,
i par pitié pour vous voudroit ſe marier.
ns les Cieux on rira de cet hymen profane,
us dirons des bons mots ſur la punition:
ais que ſeroit-ce donc ſi vous étiez Diane
De quelque jeune Endymion?
Ne vous mettez point en colere:
A la Déeſſe de Cythere
e ne donnerois pas de plus ſages avis,
Et je ſuis ſûr qu'ils ſeroient bien ſuivis.

THALIE.

Vous me faites ſentir un peu cruellement
Le malheur qui m'accable, & je ne ſçais comment...

MERCURE.

Quoi ! pour un mot, une plaiſanterie
Qui m'eſt, ſans le vouloir, échappée en paſſant ;
Eſt-ce un crime ?

THALIE.

Ah ! ceci paſſe la raillerie,
Vous me pouſſez juſqu'à l'excès.

MERCURE.

Ah ! Déeſſe, point de procès ;
Ou dans cet excès-là, reconnoiſſez les vôtres.
Sur vous-même eſſayez la pointe de ces traits,
Que ſans pitié vous lancez ſur les autres.
Vous devez ſavoir excuſer,
Puiſque vous avez l'art de ſavoir offenſer.
Mais trêve enfin de badinage,
Voici votre reſſource, & voici ſon uſage.
Ce n'eſt pas tout, le Seigneur Jupiter,
Qui par bonté veut bien vous en doter,
A cette magique Lunette,
A ſçu donner, a ſçu communiquer
Une vertu rare autant que ſecrette,
Que je m'en vais vous expliquer.

Une Lunette à l'ordinaire
Fait voir les objets, les éclaire,
Et rapproche l'extérieur ;
celle-ci fait lire à fond l'intérieur,
évoile les resſorts qui font agir les ames ;
Fouille dans les replis du cœur,
nous rend clairs aux yeux, même les cœurs des femmes.
ermettez que le vôtre ici me ſoit connu.
Oui ... bon ... je lis quelque grain de malice,
Un grand penchant pour critiquer le vice,
t l'ardeur la plus vive à louer la vertu.
oyez de ce ſecret ſeule dépoſitaire.
ui jouit d'un don rare eſt bientôt enrichi.
Et moi je vais publier ſur la Terre,
ue qui veut ſe ſçavoir, peut s'adreſſer ici.

SCENE II.

THALIE.

LE joli ſecret que voici !
t qu'à la Cour des Rois il ſeroit néceſſaire ;
our bien connoître à fond tous ces gens à myſtere,
Ces mines à contorſions,
Ces grands faiſeurs de proteſtations,
Qui ſe jurant entr'eux une amitié ſincere,

Ne diroient que trop vrai s'ils juroient le contraire !
Que j'y verrois de gens prompts à se carresser,
Qui voudroient s'étouffer au lieu de s'embrasser !
Mais je crois que, malgré le soin qui les occupe,
Aucun sur ce point-là de l'autre n'est la dupe.
Pour me donner d'avance un plaisir non commun,
J'aurois un grand desir de regarder quelqu'un.
Mais quel est ce Vieillard qui vers moi s'achemine?
A ses regards, à son geste, à sa mine,
J'ai sujet de le croire un de nos curieux.

SCENE III.

THALIE, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

C'Est, je crois, Madame, en ces lieux;
Qu'on montre certaine Lunette.

THALIE.

Oui, Monsieur, sa vertu parfaite
Vous surprendra sans doute; il ne faut point d'argent,
Si vous ne sortez pas content.
Mais quel usage en prétendez-vous faire?

LE VIEILLARD.

Je vais vous le dire. Écoutez.

Depuis

Depuis quinze ans je suis sexagénaire,
Et depuis trente bien comptés,
Foulant aux pieds richesses, dignités,
Et méprisant la route du Vulgaire,
ai voulu m'élever aux grandes vérités.
Pour m'appliquer à cet ouvrage,
ans le fond d'un grenier, dans un septiéme étage;
Je vis en paix comme dans un tombeau,
Et hors mon bâton, mon manteau,
Un compas, des livres, ma sphere,
e ne possede rien des choses de la Terre.
Nuit & jour j'observe les Cieux;
es astres, ce soleil qui roule sur nos têtes;
ccupent jour & nuit mon esprit & mes yeux,
Et mon travail n'est point infructueux;
Car j'ai prédit dès sept cent trente,
Notre hyver de sept cent quarante,
Et ce mois-ci très-pluvieux.
Or hier, à minuit, je plaçai la lunette:
Tout, jusqu'à la moindre planette;
Adhérent à son tourbillon,
aisoit exactement sa gravitation.
L'attention dut être satisfaite:
Mais je vis, remarquez mes observations;
Que Saturne arrêta ses opérations,
Jn instant seulement, peut-être une seconde:
Mais de ce retard-là, la machine du Monde

Doit ressentir quelque commotion.
Quoique, sur mes calculs, toute décision
Doive être certaine & très-nette,
Souvent je procede à tâton
Parmi tous ces grands corps, & par votre Lunette
Je voudrois....

THALIE.

Non, Monsieur, elle ne fut pas faite
Pour le but que vous souhaitez;
Et sa vertu que rien n'égale,
En enseignant d'utiles vérités,
Ne peut servir qu'à la morale.

LE VIEILLARD.

Et c'est-à-dire, à rien.

THALIE.

A rien? Vous plaisantez.
Si l'homme est dans la nature
La plus parfaite créature,
Et l'être le plus accompli
Que le Ciel ait créé par sa sagesse extrême:
Qu'est-il de plus digne de lui,
Que la science de lui-même?
Que vous sert de connoître astres, & firmament,
Et leurs cours, & son mouvement,
Et tout ce que la nature commune
Régit hors de notre horison?

Sans obſerver les éclipſes de Lune,
Sçachez celles de la raiſon.
ous êtes dans un âge où l'ardeur indiſcrette
De la jeuneſſe, & de ſes paſſions,
N'obſcurcit point, pour ces attentions,
Les verres de votre Lunette :
Suivez votre eſprit pas à pas.

LE VIEILLARD.

Des paſſions, je n'en ai pas.
Jamais la colere farouche,
Ne m'a fait ſortir de la bouche
Des mots remplis d'emportement;
Et l'avarice aſſurément
'a jamais eu ſur moi la plus foible influence :
Car de rien n'ayant joüiſſance,
Sans argument, vous concevez fort bien
Qu'on n'eſt point avare de rien.
loufie, envie, haine, & tous les autres vices,
es projets des humains, preſque toujours complices,
Ne peuvent rien ſur mon cœur : & pourquoi
Prendre garde à des précipices,
ù ne ſçauroit tomber un ſage tel que moi ?

THALIE.

e plus ſage ſouvent eſt celui qui l'ignore.
ous l'êtes, je le veux; mais croyez-vous encore
L'être toûjours ? Eſt-on ſûr de cela ?

Ce ſage, qui pouſſé d'une ardeur chimérique,
Au travers des braſiers que renferme l'Ethna,
Dans un inſtant climatérique,
Follement ſe précipita;
Ce ſage fut ſenſé juſqu'à cet inſtant-là.
Aux ames les plus héroïques
Leur propre chute apprend qu'il eſt des jours uniques,
Où loin de ſoi notre eſprit entraîné,
De ſes écarts lui-même eſt étonné.
C'eſt un roſeau que la ſageſſe,
Qui, fait pour nous aider, & non pour nous porter,
Peut percer la main qui le preſſe,
Et hâter notre chûte au lieu de l'arrêter,
Lorſque par une folle yvreſſe
Sur ſon ſecours on veut trop s'appuyer.
Uſons donc du roſeau ſans le faire ployer.
Minerve aux orgueilleux refuſe ſon Egide,
Et protectrice du timide,
Le ſuperbe toujours en eſt abandonné;
Et reſſouvenez-vous, ſage trop fortuné,
Que contre le cœur qui ſommeille,
Il n'eſt point de preſcription;
C'eſt à l'inſtant de la préſomption
Où la vertu s'endort, que l'homme ſe réveille.

LE VIEILLARD.

Mais vos conſeils ont de quoi m'étonner!
Une femme à préſent qui voudroit m'enſeigner

Ce qu'il faudra que j'approuve ou condamne !

THALIE.

coutez la leçon ſans regarder l'organe ;
e n'eſt point à préſent que je veux diſputer,
mon ſexe ſur vous a droit de l'emporter.
a douceur cependant eſt une leçon ſure,
ue quelquefois il ſçait mépriſer une injure ;
ais pour ſçavoir combien je dois vous eſtimer ;
Permettez-moi de m'informer
dans tous vos diſcours vous êtes bien ſincere ;
Un ſeul regard éclaircira l'affaire.
u caprice beaucoup, l'humeur atrabilaire ;
Mais ... non ... oui, la choſe eſt très-claire :
uoi ! fille de ſeize ans occupe votre cœur !
Vous ſentez pour elle une ardeur
digne d'un vieillard, & vieillard Philoſophe.
Comment faut-il que je vous apoſtrophe ?
Quoi donc ! ce n'étoit pas aſſez
Que vos eſprits fuſſent uſés !
prudence chez vous à l'amour a fait place ;
Et malgré vos ſens émouſſés,
otre cœur eſt de feu, quand le corps eſt de glace !
s hommes les plus vieux, ne ſont pas les moins fous.

LE VIEILLARD.

Peſte de la babillarde ;
Je le ſçavois mieux que vous ;

Vous n'êtes qu'une bavarde,
Et cet amour me regarde,
Et ne regarde que nous :
Adieu.

THALIE.

La colere farouche
N'a jamais fait de votre bouche
Sortir le moindre emportement ?
La modération me plaît assurément.

SCENE IV.

THALIE, UN PROCUREUR ET SA FEMME.

LA PROCUREUSE.

Ah ! mon cœur ! ah ! je suis saisie !
Non, jamais je n'eus de ma vie
De frayeur sujet aussi grand :
Je n'ai jamais senti de si cruelles peines,
Et si lon me tiroit du sang,
On n'en trouveroit pas la goutte dans mes veines.

THALIE.

Eh ! quel est le sujet qui vous agite ainsi ?

LA PROCUREUSE.

A votre porte, hélas ! mon cher ami
Vient de faire un faux pas.

THALIE.

Quel ami ?

LA PROCUREUSE.

Mon mari.

THALIE.

Vous faites bien de me le dire ;
Car je ne l'eusse pas pensé.

LA PROCUREUSE.

Dans le cœur on ne peut pas lire.

LE PROCUREUR.

Ma poule, ce n'est rien, le pied m'avoit glissé.
Madame, votre esprit paroît embarrassé
De voir un si bel assemblage :
Aussi cette union dans notre mariage
Me fait regarder dans Paris,
Comme le mieux pourvu de Messieurs les Maris !
Car dans nos cœurs, chose assez difficile,
L'Amour a pour toujours élu son domicile.

THALIE.

Monsieur est Procureur ?

LE PROCUREUR.

Oui, Madame.

THALIE.

Et de moi

Que voulez-vous ?

LE PROCUREUR.

En bonne foi

Vous allez rire : mais c'eſt elle, je vous jure,
Qui veut ſçavoir de vous notre bonne aventure,
Et vous ſerez ſatisfaite de nous.

THALIE.

Allez, Monſieur, on s'eſt moqué de vous ;
On vous a débité des ſonges
Pour abuſer votre crédulité ;
Je ne m'occupe point à dire des menſonges,
Je ne dis que la vérité,
Et je n'exerce ma ſcience
Qu'à dévoiler ce que l'on penſe,
A démaſquer le cœur le plus caché :
Vous pouvez l'éprouver, & j'en fais bon marché.

LE PROCUREUR.

Quoi ! je verrois dans tout ſon jour
Le fond du cœur de mon épouſe ;
Sa tendreſſe ſouvent jalouſe,
Et ſa ſageſſe, & ſon amour !

LA PROCUREUSE.

Mon cher ami, c'eſt une fable :
On me verroit moi, moi ! Cela n'eſt pas croyable.

THALIE.

Eſſayez-le, regardez un moment,
Prenez cette Lunette ; au moyen de ces verres
Vous acquierrez des lumieres
Qui vous convaincront ſûrement.
Que liſez-vous ici diſtinctement,
En très-liſibles caracteres ?

LE PROCUREUR.

J'aime Eraſte & Damon très-paſſionnément....
Ce ſont mes Clercs.

LA PROCUREUSE.

O Ciel !

LE PROCUREUR.

Que j'étois bête
De faire ſur ce point une ſi folle enquête !
Eh ! quoi ! ce grand amour, ces dehors careſſants....
Les cornes malgré moi m'en montent à la tête ;
Je ne ſçais où j'en ſuis. Ce ſont là de tes tours,
Et ce que machinoient tes grands airs de tendreſſe !
Plus perfide qu'un chat, qui d'une humeur traîtreſſe
Vous fait la patte de velours ;

Mais la griffe est dessous : c'est ton portrait, coquette
Que je fais.

THALIE.

Vengez-vous, & voyez.

LA PROCUREUSE.

Grand merci

Pour voir les défauts d'un mari,
L'on n'a pas besoin de Lunette.

LE PROCUREUR.

Ah ! plus cruellement peut-on être éclairci ?
Je ne veux plus de Clercs, & je vais aujourd'hui
Mettre hors de chez moi cette troupe volage,
Quand je devrois crever sous le poids de l'ouvrage :
Ou bien je les prendrai si cassés, si cassés,
Que.... Bon soir, j'en sçais bien assez.
Un Procureur recevoir cet outrage !

THALIE.

Mais qui de vous deux me paîra ?

LE PROCUREUR.

Faites-nous assigner, & l'on vous répondra.

THALIE.

Mais moi, je ne sçais pas l'usage.

LE PROCUREUR.

Appprenez-le.

THALIE.

Oh ! quel furibond !

Seule.

Mercure s'eſt trompé dans ſes belles promeſſes ;
Ou bien s'eſt moqué tout de bon :
Si c'eſt ce chemin-ci qui conduit aux richeſſes ;
Il me paroît que c'eſt par le plus long.
Où ſont donc ces grandes largeſſes ?
On n'eſt pas libéral quand on eſt offenſé.

SCENE V.

THALIE, UN FAT ET SON VALET.

LE FAT.

JE ne ſçais ſi ces gens m'auront bien adreſſé.
Viſite de ma part peut-être vous étonne ;
Remettez-vous, je viens ici, ma bonne,
Pour certaine Lunette : Eh ! oui, c'eſt celle-ci ;
Je voudrois être un peu ſur un point éclairci.
Vous connoiſſez à fond ce que l'on penſe ;
Je parle : écoutez-moi, la choſe eſt d'importance ;
Depuis que dans le monde avec certain éclat,
J'ai pris d'homme charmant la figure & l'état :

Vingt femmes auſſi-tôt à mes airs, à mes charmes,
En dépit des maris ont ſçu rendre les armes;
Et dérogeant aux droits que donne la beauté,
Ont devant leur vainqueur déposé leur fierté.
A ma toilette, hier, comptant avec moi-même,
Je me diſois : Fripon, qu'eſt-ce que ton cœur aime?
De ces femmes, dis-moi, ſoumiſes à tes loix,
Sur laquelle veux-tu laiſſer tomber ton choix?
Je ne pus décider. Si préférant Cephiſe,
Je me rememorois Climene, la Marquiſe :
Je leur donnois la pomme, & toutes ces Vénus
Ne purent point fixer mes ſens irréſolus.
Et j'y ſerois encor, ſi la Ducheſſe
Introduite chez moi par force, ou par adreſſe,
Malgré les rendez-vous où j'étois réſervé,
Dans ſon caroſſe enfin ne m'avoit enlevé.
Or, faites à préſent ce que je n'oſai faire;
Voyez, & dites ſans myſtere
Qui j'adore, & laquelle au pouvoir de ſes coups...?

THALIE.

Monſieur, dans votre cœur je ne vois rien que vous
Pour toutes paſſions : vous-même êtes les vôtres.

LE FAT.

Vous me verriez dans le cœur de bien d'autres.

Mais voyez ; ſi l'Objet dont l'Amour me ſurprit
N'habite pas mon cœur, il eſt dans mon eſprit.

THALIE.

L'examen eſt facile à faire ;
J'y lis deux étuis d'or, plus une tabatiere ;
Un riche nœud d'épée, un rubis bien monté ;
Et le dernier cheval par vous-même acheté.

LE FAT.

Pour elles c'eſt piquant ; ces femmes amoureuſes ;
Si l'on le leur diſoit, en ſeroient furieuſes.
(*A ſon Valet.*)
Donnez-lui ce qu'il faut.

SCENE VI.

THALIE, ET LE VALET.

LE VALET.

C'Est bien fait, entre nous :
Mon Maître méritoit cette leçon de vous :
Souvent une leçon corrige.

THALIE.

Ah ! s'il ſe corrigeoit, ce ſeroit un prodige.

LE VALET.

Mais ſi Monſieur venoit à vous pour emprunter
Cette Lunette-ci, n'allez pas lui prêter.

THALIE.

Pourquoi ?

LA VALET.

Comment pourquoi ! c'eſt que dans ſon ménage
Ce maudit inſtrument feroit un beau tapage ;
Je ſuis perſuadé que dans trois jours chez nous,
Il mettroit ſon hôtel tout ſans deſſus deſſous ;
D'un coup d'œil il verroit dans notre homme d'affaires
Des pots de vin obſcurs, des recettes peu claires.
Dans le maître d'hôtel, pour ſouverain péché,
Un penchant équivoque à courir au marché.
Dans le cuiſinier, conſcience auſſi ſaine ;
Dans le cœur des laquais, du mépris, de la haine ;
Dans celui du cocher, de l'avoine & du foin ;
Et juſqu'au marmiton, du lard pris ſans témoin.

THALIE.

Et dans le vôtre ?

LE VALET.

Moi ? Moi je pourrois peut-être
Comme valet de chambre, aller par la fenêtre ;
Et cependant il n'eſt gueres qu'un cas

Qui pourroit me jetter dans certain embarras ;
Puiſque vous voyez tout, autant vaut vous le dire :
A nombre de Beautés, mon Maître donne, inſpire
De l'amour tant qu'il veut, il l'a dit à l'inſtant ;
Femme de Conſeiller, femme de Préſident,
De Comte, de Marquis, juſques à des Ducheſſes.
Mais il n'a pas aſſez de leurs tendreſſes :
Pour ſe donner un air, dans le fond du Marais,
Dans certaine maiſon, dont il fait tous les frais ;
A ſes ordres il a ſous la clé du myſtere,
Certain jeune tendron native de Cithere.
Comme il eſt excellent à ſuivre en fait d'amours,
Il y paſſe les nuits ; moi j'y paſſe les jours.
Au ſortir de ſes mains, pour me payer mes peines,
L'argent qu'il y dépenſe y vole dans les miennes ;
Et ce que donne enfin ce tendron gracieux,
A lui pour ſon argent, je l'ai pour mes beaux yeux :
Elle le dit, je peux l'en croire ;
Car pourquoi me mentir, n'ayant rien à donner ?
Mon Maître pourroit bien, pour ce ſot point de gloire,
Se fâcher ; mais toûjours j'eus de quoi m'étonner,
Sur les plaiſirs que je ſçais moiſſonner.
Lorſque j'employe mon adreſſe
A paſſer bail du cœur d'une maitreſſe ;
Soit de Liſe en griſette, ou d'Iris en damas,
J'arrange ſi bien ma recette,

Que j'ai toujours dans cette emplette,
Un pot de vin ſur les appas.
Sur ce ſujet voici mon embarras :
Pourquoi ces gros Meſſieurs, dont l'opulence extrême
Peut engloutir dignités, gloire, honneurs,
Malgré leurs ſoins, ne peuvent pas de même,
Sans partage acquérir des cœurs.

THALIE.

Pour vous réſoudre ce problême ;
Apprenez une hiſtoire inconnue en ces lieux.
Lorſque le ſouverain des Dieux
Voulut de Danaé ſurprendre ſa tendreſſe,
Plutus, fils du Deſtin, & Dieu de la richeſſe,
Se chargea ſeul du ſoin myſtérieux,
De vaincre les efforts d'un pere furieux,
De préparer le cœur de ſa maitreſſe,
De tromper ſes argus, ou d'éblouir leurs yeux.
Au vif éclat du métal précieux,
Du Palais les portes s'ouvrirent,
Les cœurs des gardes s'attendrirent ;
Celui de Danaé, peut-être auſſi payé,
Se ſoumit à ſon tour à ce pouvoir ſuprême ;
Et je crois, s'il l'eût eſſayé,
Que ce charme auroit pu gagner le pere même.
L'Amour inſtruit de ces exploits,
Fut irrité de voir ſoumis par d'autres loix

Un cœur qu'il réſervoit à celles de Cythere ;
A Plutus dès l'inſtant il déclara la guerre.
Rien, je crois, ne peut exprimer
De l'Amour outragé la colere implacable,
Et ſi Plutus pouvoit aimer,
Qu'il l'auroit rendu miſérable !
Par-tout depuis ce temps, il le chaſſe, il l'accable
Des reproches les plus piquants,
Et jamais il ne prend un viſage agréable,
Qu'afin de lui jouer les tours les plus ſanglants.
Le temps ne peut calmer ſes tranſports violents :
Tout ami de Plutus a le même ſalaire
De celle qu'il chérit, fût-ce d'une bergere.
Il n'a jamais le cœur, & toujours des rivaux ;
Et de l'Amour, l'Hymen éprouve la colere,
Quand Plutus de l'Hymen allume les flambeaux.

LE VALET.

Ma foi, je ſuis charmé du peu d'intelligence ;
Car ce Plutus pour moi jamais n'eut de pitié,
Et quand l'Amour voudra, dans ſa vengeance
Je ſerai toujours de moitié.

THALIE.

Sans doute auſſi vous aurez l'indulgence
De m'avouer ſi cette connoiſſance
De vos plaiſirs libres, & clandeſtins

Eſt le ſeul cas....

LE VALET.

Ce n'eſt pas tout, je crains

Pour autre choſe encore une autre manigance ;
Mais ſur ce point je garde le ſilence.

THALIE.

Sur ce point cependant contentez mon eſprit,

LE VALET.

Je ne le peux, trop parler nuit.

THALIE.

Je le vois bien, il faut que je regarde.

LE VALET.

Je m'en vais fuir, ou donnez-vous de garde.

THALIE.

La maitreſſe, l'argent, le linge, & les habits
Sont communs entre vous, & Monſieur le Marquis.
Fripon....

LE VALET.

Peſte de la Lunette,
Que ne peut-elle aller au Diable qui l'a faite.

THALIE *ſeule.*

Il s'enfuit ſans payer ! mais toujours ce talent,
S'il n'eſt pas lucratif, eſt fort divertiſſant,
Cela conſole : mais quelqu'un encor s'avance.

SCENE VII.

THALIE, VALERE, ERASTE.

VALERE

C'Est elle, parlons-lui.

ERASTE.

Mais quant à moi, je pense
Que nous sommes fous tous les deux.
Par où peut-elle avoir acquis la connoissance....

VALERE.

Qu'importe ? écoutons-la.

ERASTE.

Valere, je le veux.

VALERE.

Sauf à n'estimer ses paroles,
Que comme des contes frivoles,
Si la Dame vouloit nous payer de discours.

ERASTE.

Madame, c'est à vous que nous avons recours :
Prêtez-nous, s'il vous plaît, un moment d'audience ;
Car l'affaire, où de vous j'emprunte le secours,

Ne peut ſe décider que par votre ſcience.
Nous ſçavons vos talents, & par toute la France
On doit les admirer, & c'eſt de bonne foi;
C'eſt ſur une gageure entre Valere & moi,
Et qui ne tirera jamais à conſéquence.
Nous ſortons d'un repas, où malgré les apprêts
D'une délicate dépenſe,
Nos eſprits, & nos cœurs ont fait ſeuls des excès.
Au deſſert, dans ce temps d'agréable licence,
Où Pomone chaſſant Comus, & les valets,
De l'aveu de Bacchus, fait ſortir le ſilence,
La converſation parcourut l'Univers:
Chacun ſuivant ſes goûts divers,
Amuſa ſon voiſin d'éloges, de critique,
De fables, d'hiſtoire, de vers,
De morale & de politique;
Dans les déciſions Bacchus fut de moitié.
L'on parla des amis, & puis de l'amitié,
Chacun ſur ce ſujet en compta des plus belles;
On dit qu'il n'eſt plus de modeles
De ces amis du temps paſſé;
Que le ſouvenir même en étoit effacé;
Qu'on ne trouveroit pas couple d'amis fideles;
Même à la Cour: On rit, je nous citai,
Valere & moi, pour preuve du contraire,
Et je diſois la vérité.

e diſcours en diſcours, cet obſtiné Valere
ſſura qu'il m'aimoit plus délicatement,
Plus ſurement, plus ardemment
ue mon cœur ne l'aimoit. J'étois d'une colere!
ageure ſur le fait; mais qui la jugera?
Qui! Qui? Quelqu'un vous cite ſur cela:
e prends votre demeure, & vous ſeule, Madame;
Qui voyez les replis de l'ame,
ouvez nous décider qui de nous deux a tort:
Jugez-nous en dernier reſſort.
Son amitié de la mienne eſt rivale,
uiſſiez-vous prononcer que la ſienne l'égale!
Entre vos mains je remets les enjeux;
Iais je déſire, hélas! que nous gagnions tous deux.

THALIE.

Eſt-ce depuis long-temps qu'une union ſi belle
Enchaîne vos deux cœurs?

VALERE.

Non, c'eſt depuis un an:
Terme ſi court, ſans doute vous ſurprend;
Iais je puis aſſurer ſa durée immortelle.

THALIE.

ans doute les liens qui forment ces doux nœuds,

N'ont de fondement que l'eſtime,
Que dans deux cœurs d'un naturel heureux,
Profondément la vertu ſeule imprime ?

VALERE.

La queſtion nous paroîtroit un crime,
Si tous ceux d'aujourd'hui qui ſemblent s'entr'aimer,
Sur notre compte auſſi ne pouvoient alarmer.
Mais que nous ſommes loin de toute leur manie !
Au ſortir de l'Académie,
Je le connus, d'abord je le prévins :
Je l'acoſtai, je l'entretins,
Je lui trouvai de l'eſprit, du génie,
Le bon ton de la compagnie.
Aimez-vous la muſique ? Oui... Moi, je l'aime auſſi.
Je fais des vers, couſſi, couſſi.
Bon : nous nous les lirons, car moi je verſifie.
Je touche auſſi de quelques inſtrumens.
Et moi de même : & des mêmes inſtans,
Si nous ne fûmes pas amis par l'habitude,
Nous le fûmes par les talens.
Tous nous unit alors, plaiſir, affaire, étude,
Furent mis en commun, mêmes amuſemens,
Même tout en un mot : ſans quelqu'inquiétude,
De lui je ne peux être abſent,
Et je n'ai d'agrément que lorſqu'il eſt préſent.

is lui, ſpectacles, jeux, me ſeroient inſipides,
Et les plaiſirs les plus rapides
le ſont pas pour moi, ſans celui de le voir.
Avec lui je crois tout ſavoir,
eſt à ma portée, il connoît, il devine
Ce que mon eſprit imagine;
je vous dirois, moi, ce qu'il ne dit qu'à ſoi;
ur lui le Ciel m'a fait, il étoit fait pour moi.

ERASTE.

ce qu'il vous dit là je donne mon ſuffrage,
Et je tiendrois les ſemblables diſcours:
ii, s'il falloit mon ſang, (ce n'eſt point un langage;)
ii, s'il falloit mon ſang pour prolonger ſes jours,
l'inſtant....

VALERE.

J'ai pour lui les ſemblables retours.

ERASTE.

Je n'en veux d'autre témoignage
Que votre aveu ſur ma ſincere ardeur;
Je m'en rapporte à la valeur
ue vous y donnerez.

THALIE.

Surtout point de colere,
mon aveu n'a pas le bonheur de vous plaire.

ERASTE.

on certe.

VALERE.

Croyez-vous....

THALIE, *à Eraſte.*

Liſons dans votre cœur.

ERASTE.

Vous n'y verrez rien d'impoſteur.

THALIE, *à Valere.*

A préſent liſons dans le vôtre.

Vous ne vous aimez point, Meſſieurs, ni l'un ni l'autr

VALERE.

Ah ! ah !

ERASTE.

Le tour eſt bon !

THALIE.

Vous n'êtes point amis.

Une conformité de goûts, de talens, d'âge,
Cauſe l'erreur qui vous engage
A vous croire tous deux unis.
Certaine gloire auſſi nourrit votre tendreſſe ;
Il brille en vous, & vous brillez en lui,
L'un dans le monde à l'autre ſert d'appui.
Tout eſt tranſport dans la jeuneſſe,
Les moindres paſſions ſont des emportemens,
Le cœur preſque toujours eſt la dupe des ſens.
Un enfant de Bacchus dans l'excès de l'ivreſſe,
Malgré ſes pas débiles, chancelans,
Prend ſouvent pour valeur ſes tranſports violens.

Hé

Hélas ! votre erreur eſt la même.
Vous l'aimez, dites-vous, & je ſuis ſûr qu'il m'aime,
Je donnerois mon ſang pour conſerver le ſien.
Belle preuve ! un François ſçait le donner pour rien.

ÉRASTE.

Ce n'eſt pas là ce qui m'étonne ;
Mais c'eſt notre ſottiſe à vous croire, ma bonne,
Propre à donner des jugemens.
Vous êtes, je le vois, la fleur des charlatans.

VALERE.

Sans doute vous prendrez boutique
Pour débiter tous ces grand mots,
Et vous aurez de la pratique ;
Car un ſi grand ſavoir n'eſt fait que pour les ſots.

THALIE.

Je ne daigne pas vous répondre.

VALERE.

Je le crois.

THALIE.

Cependant j'ai droit de vous confondre.

VALERE.

Nous vous connoiſſons trop, à vos diſcours ruſés :
Vous n'oſez.

THALIE.

Et c'eſt vous qui dites : vous n'oſez ;
Vous dont le cœur, rempli de perfidie,
Brûle des plus coupables feux,
Et qui, hier encore, à certaine Julie,
Qu'en indiſcret, Eraſte vous confie,
Fîtes mille ſermens auſſi vifs qu'amoureux !
Et le crime eſt ſouvent heureux.
La perfide Julie a promis d'être tendre,
Et loin de vous chaſſer, vous a permis de prendre
Son Portrait, qu'Eraſte en ce jour
Devoit avoir ſans vous, ſans ce perfide amour,
Dont votre cœur n'a daigné ſe défendre.
Le Portrait eſt ſur vous, & vous pouvez apprendre
Si je ments.

ERASTE.

Quoi ! Valere !

THALIE.

Et vous, ne parlez pas.
Ce petit ouvrage anonyme,
Que dans la châleur d'un repas
Vous fîtes pour complaire à la blonde Célime,
Eſt-il un ſûr garant de la profonde eſtime
Que vous avez pour vos amis ?
Ils ont couru, ces vers ; & Liſandre & Damis

Les ont chantés dans toutes les ruelles.
Voilà, voilà les atteintes cruelles
Que vous portez à ce Valere absent.
Est-ce la mode ici que les amis fideles
Déchirent ceux auxquels ils donneroient leur sang ?

VALERE.

Ciel ! Eraste.

ERASTE.

Valere !

VALERE.

Oui, vous êtes un traître.

ERASTE.

Vous ne pourriez pas le connoître,
Si vous-même étiez innocent.

VALERE.

Perfide !

ERASTE.

Sors.

THALIE.

Hélas ! qu'allez-vous faire ?
Quoi ! cet ami, ces jours si précieux !
Ils ne m'écoutent pas, ils sortent de ces lieux.
O Jupiter, dépose ton tonnerre,
Pour punir les humains, tu n'as besoin que d'eux.
Mais voici leurs enjeux. Quelle est cette fillette ?

SCENE VIII.

THALIE, COLETTE.

COLETTE.

AH ! Madame, bon jour, je m'appelle Colette;
Fille d'un vigneron qu'on nomme Mathurin,
Et j'aurai dix-ſept ans le ſix du mois prochain.

THALIE.

Eh ! bien, que voulez-vous ?

COLETTE.

Ce matin, du village
Je ſuis venue ici pour vendre du laitage ;
Et Lucile à l'inſtant m'a conté qu'il eſt ſûr
Que vous devinez tout, le paſſé, le futur,
Je voudrois bien ſçavoir, non que je ſois preſſée ;
Je voudrois ſçavoir quand je dois être épouſée,
Les enfans que j'aurai, le nom de mon mari,
Et ſi je ſerai bien ſatisfaite de lui ;
On eſt trompé ſi fort à cette marchandiſe,
Que, ſi j'ai du ſouci, l'uſage l'autoriſe :
Dites-le moi, Madame, & je vous payerai.
Eſt-ce ma main que je vous montrerai ?

THALIE.

Vous vous trompez, ma poule, & jamais ma ſcience
N'eut de cet art menteur la moindre connoiſſance.

COLETTE.

Qu'eſt-ce que vous vendez ?

THALIE.

Je ſçais rendre certain
De ſes erreurs, quiconque aime à connoître
Tout ce que dans le cœur les paſſions ſont naître,
Vengeance, jalouſie, & l'amour clandeſtin,
Et l'animoſité.

COLETTE.

Je ne hais que Colin.

THALIE.

Que vous a-t-il donc fait ?

COLETTE.

Rien : c'eſt ce qui me fâche ;
Je n'ai point de raiſon pour le haïr : je tâche
De l'aigrir, l'offenſer, le mépriſer : mais, quoi !
Il ne m'en veut pas plus, & c'eſt plus fort que moi.

THALIE.

Il eſt donc bien affreux ?

COLETTE.

Point : cela me chagrine ;

C'eſt le plus beau garçon, bien fait, de bonne mine
De beaux grands cheveux noirs, par boucles tout roulés,
Une bouche vermeille, & des yeux éveillés.
Ah! c'eſt une merveille, & de toute la tête,
Il eſt plus grand que vous, & n'eſt certe pas bête.
Il ſçait écrire, lire, & les ſoirs, ſous l'ormeau,
Fait danſer nos Bergers au ſon du chalumeau.
Un chacun le chérit, le recherche, l'honore;
Je ſuis la ſeule, enfin, qui le hais, qui l'abhorre.
Tous les hommes jadis m'étoient indifférens;
Leurs ſoins ne me cauſoient ni plaiſirs, ni tourmens;
A préſent je les fuis, j'évite leur préſence:
Auſſi je ne vais plus voir nos jeux, voir la danſe.
Pour Colin, je frémis ſi-tôt que je le voi,
Comme ſi je trouvois un ſerpent devant moi.

THALIE.

D'une haine ſi grande il doit craindre la ſuite:
Eſt-ce depuis longtemps que ce mal vous agite?
Avez-vous toujours eu ce violent chagrin?

COLETTE.

Non, c'eſt depuis un mois. Autrefois ce Colin
Me déplaiſoit bien moins: au lever de l'aurore,
Il m'apportoit des fleurs que le jour fait éclorre;
J'acceptois ſon préſent, auſſi-tôt ſur mon ſein
Je mettois le bouquet en dépit de ſa main;

Au coucher du ſoleil, au retour de l'ouvrage,
Nouvelle attention, & nouveau badinage;
Il vouloit folâtrer, & toujours j'affectois
De colere bien plus que je n'en reſſentois:
Mais enfin il le faut. Un jour ſur la fougere,
Pierre vint m'embraſſer; finiſſez, Monſieur Pierre,
Ai-je dit quatre fois: voilà-t-il pas Colin
Qui nous voit en montant ſur les murs du jardin.
Et puis voilà-t-il pas qu'il va faire à Liſette
Les mêmes amitiés qu'il faiſoit à Colette,
Et qu'il me laiſſe là. Dieu ſçait que de caquets;
Tout le monde en médit; mais auſſi je la hais
Encore plus que lui.

THALIE.

Ce tour eſt exécrable.

COLETTE.

N'eſt-il pas vrai, Madame? Affreux, abominable.
Chacun rit cependant quand je conte ceci:
Ah!

THALIE.

Qu'avez-vous?

COLETTE.

Lui-même, le voici:
Devroit-on pas reconnoître au viſage,
Ceux qui de leur eſprit font ſi mauvais uſage?

SCENE IX.

THALIE, COLETTE, COLIN.

COLIN.

AH ! ... Madame, eſt-il vrai ce que l'on m'a conté,
Qu'on apprend en ces lieux la pure vérité ?
Et que tout curieux qui ſe cherche & qui s'aime,
Peut s'y ſavoir par cœur, & s'apprendre ſoi-même ;
Que par une Lunette....

THALIE.

Oui, l'on vous a dit vrai ;
Il ne tiendra qu'à vous de faire cet eſſai.
Mais quel eſt votre but ? Pourquoi, par quel miracle
Venez-vous conſulter ce véridique Oracle ?

COLIN.

Pour ſçavoir le penchant où je ſuis entraîné ;
Et connoître le vice où je ſuis incliné.
J'ai remarqué que dans notre village,
Celui dont les défauts ſautent le plus aux yeux ;
Eſt juſtement celui qui ſe croit le plus ſage.
Le Bailli, par exemple, eſt ſuperbe, hargneux ;
A tout ce qu'on lui dit il fait le dédaigneux ;
Son regard fait frémir quiconque l'enviſage ;

Il marche avec un air ſauvage ;
Il ne touſſe ſouvent que pour faire du bruit,
Et ne crache jamais qu'à vingt pas devant lui.
Si par mon conſeil, ou le vôtre,
Il connoiſſoit qu'il ſe fait peu d'honneur,
En affectant cette cauſtique humeur,
Il ſeroit plus homme qu'un autre,
S'il ne devenoit pas meilleur.

THALIE.

Si vous connoiſſiez votre cœur,
Vous profiteriez donc de cette connoiſſance,
Pour vaincre vos défauts, ou pour vous corriger ?

COLIN.

J'aurois tort, ſans cela, de vous interroger.
Dans nos champs l'on détruit la mauvaiſe ſemence,
Pour que la bonne enfin ſuive notre eſpérance :
De même je voudrois après m'être connu,
Faire mourir le vice, & germer la vertu.

THALIE.

Le deſſein eſt trop beau, trop généreux, trop ſage,
Pour venir de la ville, & non pas du village :
Mais je vous dirai tout. Les paſſions du cœur....

COLIN.

Je n'en ai qu'une, elle me fait honneur :

C'eſt un amour dont j'ai droit de me plaindre,
Que froideurs & mépris ne pourront pas éteindre ;
Mais de mon choix je n'ai point à rougir.

COLETTE.

Le traître ! en ma préſence ! ah ! qu'il me fait ſouffrir !

THALIE.

Je m'imagine.... Eh ! mais, voulez-vous que Colette
Liſe dans votre cœur, & prenne la Lunette ?

COLIN.

Je le ſouhaite.

COLETTE.

Hélas ! ils l'ont tous ſi méchant ;
Que je n'y verrai rien de fort divertiſſant ;
Peut-être des noirceurs. Colin plus que tout autre....

COLIN.

Quoi ! vous penſez cela ?

THALIE.

Quelle idée eſt la vôtre ?
Voyez, regardez-la : qu'avez-vous apperçû ?

COLETTE.

Ah ! Ciel ! hélas ! non, non.

THALIE.

Quoi donc ?

COLETTE.

Je n'ai rien vû.

THALIE.

Vous êtes, je ſuis ſûre, un peu récompenſée.

COLIN.

Que vous devez m'aimer, ſi je vous ſuis connu!

THALIE.

Mais il faut que Colin liſe votre penſée,
A ſon tour.

COLETTE.

J'y conſens; mais il me promettra
De ne rien croire au moins de tout ce qu'il verra.

COLIN.

Ah! vous me haïſſez, & votre politeſſe
Veut d'avance excuſer une telle rudeſſe.

COLETTE.

Voyez, Colin, voyez.

COLIN.

Je tombe à vos genoux.
Il eſt donc vrai, trop charmante Colette?

COLETTE.

Hélas! démentir la Lunette,
Seroit un trop grand crime, & mes regards jaloux

Vous ont dit, malgré moi, ce que je ſens pour vous.
Et Liſette ?

COLIN.

Ah ! Bergere, oubliez cette ruſe
Ce n'étoit pas pour vous braver,
Et je ne l'avois fait que pour vous éprouver.

COLETTE.

Que la choſe ſoit vraie, ou bien que je m'abuſe,
Avec plaiſir j'accepte cette excuſe,
J'en goûte trop à vous le pardonner ;
Mais aux conditions de n'y plus retourner.

COLIN.

Qu'y perdez-vous ? Près des autres bergeres,
Leurs appas, leurs airs, leurs manieres
Fourniſſoient à mon cœur plus vif à s'enflammer,
De nouvelles raiſons pour devoir vous aimer.
Que craindre même de Liſette ?
Une roſe jamais près d'une violette
Ne peut riſquer à la comparaiſon ;
Et vos attraits ſur les ſiens....

COLETTE.

Ah ! fripon !

COLIN.

Mais quelqu'un vient.

COLETTE.

Ah ! Colin, c'eſt mon pere.

COLIN.

Ceux de notre hameau ſont avec lui.

SCENE X.

THALIE, COLIN, COLETTE, MATHURIN, *& ceux du Hameau.*

MATHURIN.

J'Espere
Que vous voudrez, Madame.... Ah ! te voilà,
Colette, avec Colin : que faites-vous donc là
Enſemble tous les deux ?

COLIN.

Je diſois que je l'aime ;
Colette m'en diſoit de même :
A nos déſirs pour qu'il ne manque rien,
Mathurin, dites-nous que vous le voulez bien.

MATHURIN.

Mais, oui, je t'en trouve très-digne :
Quoique ma fille ait un quartier de vigne

Plus que toi, ce n'eſt pas pour rompre ce lien,
Je ſuis déjà ſon pere, & je ſerai le tien.
A la ville il faudroit plus de cérémonie.

COLIN.

Ah ! Mathurin.

COLETTE

Mon pere !

COLIN.

Oui, toute notre vie....

SCENE XI. & *derniere.*

THALIE, COLIN, COLETTE, MATHURIN, *ceux du Hameau*, MERCURE.

THALIE.

JE ne me trompe pas : mais je crois que c'eſt lui.
C'eſt Mercure : ah ! Seigneur, eſt-ce mon retour ?

MERCURE.

Oui.
Les Dieux touchés de votre abſence,
Ont devant Jupiter, en termes éloquens,
Redemandé votre préſence.

Soit, a-t-il dit, je caſſe la ſentence,
Et je lui remets les dépens ;
On doit trouver ſans conſéquence
Les ſottiſes du ſexe, & celles des enfans.
Mais vous l'échappez belle, il étoit ma foi temps.
En grands bonnets fourrés, petits manteaux d'hermine ;
Les ſuppôts de la médecine,
Armés d'un grand diſcours latin,
Venoient vous enlever votre ſeul gagne-pain.
Par cet inſtrument-ci toutes les maladies
Seroient à découvert, partant trop-tôt finies.
Adieu les conſultations ;
Adieu les réfutations ;
Et de-là voyez quel déſordre !
Or pour que tout reſte dans l'ordre ;
Laiſſons mourir le genre humain,
Pour laiſſer vivre ici le genre médecin.
Partons.

COLIN.

Eh ! laiſſez-nous ce gage
De votre ſouvenir, il eſt à notre uſage ;
Puiſqu'avec ſon ſecours on a la liberté
De lire au cœur de tous tant que nous ſommes.

THALIE.

Contentez-vous, pour connoître les hommes ;
De les voir dans l'éclat, ou dans l'adverſité.

MATHURIN.

Mes amis, ſoyons vrais, notre ſincérité
N'a pas beſoin de cette emplette ;
Pour moi toûjours elle ne fut pas faite ;
Je ne dis que la vérité.

THALIE.

Que vos danſes, vos chants, & que votre gaité
Célebrent l'hymen de Colette.
Allons, partons, mon ame eſt ſatisfaite.
Vîte, remontons dans les Cieux :
Pour voir l'indulgence des Dieux,
L'on n'a pas beſoin de Lunette.

Fin de la Lunette de Vérité.

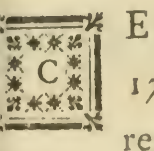
ANACRÉON,

PASTORALE

HÉROIQUE.



AVERTISSEMENT.



Ette petite Piece a été faite en 1754, pour la fête de M. L. B. & représentée la même année à sa naison de campagne. J'ai été confirmé dans idée que j'avois dès-lors, que les applau-issemens d'une Société, même choisie, ne ont pas des cautions suffisantes de ceux du Public ; j'ai donné quelques années après cette Piece sur le Théâtre Italien. Elle n'a eu au-un succès. Je la fais imprimer;en partie pour onner à ce second Volume une grosseur suf-sante. J'ai fait mettre en lettres italiques les Couplets, & même les Scenes que les Comé-

diens ont ſupprimés pour la facilité de la répréſentation. Je les ai remis pour l'intelligence de la Piece, & pour la terminer comme j'avois crû qu'elle devoit l'être.





A

MADAME L. C.

ENVOI.

C'Est malgré moi que mon ouvrage
A vos yeux s'expoſe ainſi nu,
Pour captiver votre ſuffrage.
Ah ! que ne l'avez vous connu,
Repréſenté dans un village,
Où celui que j'aime eſt venu ?
Chassé, qui força la critique
De l'admirer dans tous les temps,
Par cette preſtance héroique,
Ce geſte, cette voix unique,
D'Anacréon ce ſage antique
A bien voulu rendre les chants.
Dieux ! que ſes ſons étoient touchans,

Et bien dignes de la bergere
Qui répondoit à ſes accens ;
Digne elle-même de ſa mere :
Son plus grand défaut eſt ſeize ans,
Mettons dix ſept, car le temps coule
Les Ris & les Graces en foule
Viennent couronner ſon printemps.
Imaginez mille agréments,
Dans une figure charmante.
Qui fit l'Amour ? C'étoit l'Amour,
Ou ſon portrait que je ne mente,
Ses yeux méditoient quelque tour ;
Je l'ai vû, ſa bouche friponne
Baiſoit ſa bergere mignonne,
Sur ſes petits pieds ſe hauſſant,
De l'air ingénu d'un enfant
Qui ſe pend au cou de ſa bonne.
C...., G...., G....,
Auroient mis un jeu plus malin,
Une aiſance que l'habitude,
Fruit tardif d'une longue étude,
Place dans un coup d'œil certain ;
Mais la candeur, mais la décence,
Cette tendre naiveté,
Cette aimable ſimplicité,
Tous les charmes de l'innocence
Compagne des cœurs généreux,

N'auroient point embelli leurs jeux.
Chargés & de rouge, & de plâtre,
Souvent les minois de Théâtre,
En dépit d'eux, rendent leur art
Auſſi viſible que leur fard ;
Mais ici c'étoit la nature
Toute neuve, & ſans impoſture.
Vous connoiſſez ma vanité,
L'empire qu'elle a ſur mon ame ;
Jugez un peu des traits de flamme
Dont mon cœur étoit agité.
Je ſuis encor tout enchanté
De mes vers, & de ma fortune ;
Oui, rien ne pourroit l'augmenter ;
S'il ne m'en reſtoit encor une,
Celle de vous les préſenter.



ACTEURS.

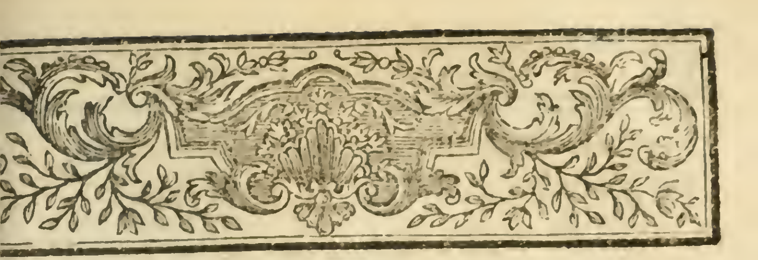
ANACRÉON.

PHILENOS.

L'AMOUR.

CEPHISE.

AMIS D'ANACRÉON.



ANACRÉON,
PASTORALE
HÉROIQUE.

✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕

Le Théâtre représente un grand Cabinet orné ; sur un côté une table couverte de papiers & d'instruments servants aux Sciences, entre autres un monté sur un pied, & mobile.

SCENE PREMIERE.

ANACRÉON ET PHILENOS.

PHILENOS.

Air : *Non ; je ne ferai pas.*

QUOI ! vous, Anacréon, vous l'honneur de la Grece,
Vous qui chantiez si bien le Dieu de la tendresse,

Vous nous abandonnez pour reſter dans ces lieux,
Eloigné de Samos, des Plaiſirs, & des Jeux.

Air : Du haut en bas.

N'en doutez pas ;
C'eſt une erreur qui vous abuſe ;
N'en doutez pas.
Oui, vous reviendrez ſur vos pas :
Au caprice qui vous amuſe
Vous ne pouvez donner d'excuſe ;
N'en doutez pas.

ANACRÉON.

Air : *Qu'ils ſont doux, bouteille ma mie !*

En ces lieux je paſſe la vie,
Loin du vain tumulte des Cours :
J'ai trop longtems encenſé les Amours,
Pour ſuivre encor cette folie :
Oui, oui, ma Philoſophie
Sçaura durer toujours.

PHILENOS.

Air : Que faites-vous, Marguerite ?

Toujours ſeul avec ſoi-même,
Et s'occuper à rêver
Eſt le plus triſte ſyſtême
Que vous ayez pû trouver.

ANACRÉON.

Air : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

Tout ce que la Nature étale
Pour notre uſage & nos plaiſirs,
Les arts, les talents, la morale
Occupent mes plus doux loiſirs.
J'extrais ici la quinteſence
Des plantes, des fruits, & des fleurs.
J'acquiers ainſi la connoiſſance
De leurs vertus, de leurs valeurs.

PHILENOS.

Air : M. le Prevôt des Marchands.

Cet amuſement eſt fort bon,
Et bien digne d'Anacréon ;
Mais la morale & la Nature
Ne pourront toujours vous flatter.

ANACRÉON.

Moi, j'en ſuis certain, & j'en jure ;
Mon ami, tu peux y compter.

PHILENOS.

Air : *Pour la Baronne.*

Pour un cœur tendre
Tous les ſermens ſont indiſcrets.

En vain il voudroit s'en défendre,
L'Amour garde toujours des traits
Pour un cœur tendre.

ANACRÉON.

Air : *Amants, quelle est votre foiblesse !*

Le Dieu d'Amour entre sans peine
Dans tous les cœurs qui brulent d'aimer ;
Mais lorsqu'on méprise sa chaîne,
Vainement il veut nous enflammer.
Un cœur qui soupire en secret,
Qui, sans l'oser dire,
Désire
Son trait ;
Qui de son empire
Fait un beau portrait,
Au premier objet,
S'enflamme, & se soumet.
Le Dieu d'Amour entre sans peine
Dans tous les cœurs qui brulent d'aimer ;
Mais lorsqu'on méprise sa chaîne,
Vainement il veut nous enflammer.

PHILENOS.

Air : *Que je regrette mon amant !*

Vous avez tant dit autrefois
Qu'il étoit sûr de sa victoire

Qu'il ſoumettoit tout à ſes loix,
Qu'à préſent je ne puis vous croire.
Vous le diſiez ſi tendrement...
Pouvez-vous penſer autrement ?

ANACRÉON.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

Jadis au milieu des repas,
Des jeux & de la danſe,
Mon foible cœur ne faiſoit pas
La moindre réſiſtance ;
Mais ces calculs & ce compas
Servent à ma défenſe ;
Et ſous l'Egide de Pallas,
Je brave ſa puiſſance.

PHILENOS.

Air : *Non, non, ma femme, il n'en eſt rien.*

O puiſſant Dieu,
Viens en ce lieu
Lui faire expier cet aveu.
O puiſſant Dieu,
Viens en ce lieu.
Je m'en vais ; adieu.

ANACRÉON.

Ami, je crains peu
L'ardeur du feu

Dont tu me menaces.
De telles diſgraces
Sont un jeu
Pour qui les craint peu.

PHILENOS.

O puiſſant Dieu,
Viens en ce lieu
Lui faire expier cet aveu.
O puiſſant Dieu,
Viens en ce lieu.
Je m'en vais ; adieu.

SCENE II.

ANACRÉON *ſeul.*

Air : *Jamais la nuit ne fut ſi noire.*

JAMAIS mon cœur ne fut moins tendre ;
Mais mon indifference aſſure mes plaiſirs,
A la ſeule amitié je borne mes deſirs,
Et de toute autre ardeur je ſçaurai me défendre.
Vous, Amants, triſtes, langoureux,
Suivez, ſuivez les caprices des Belles.
La perfidie eſt le prix de vos feux.
Que de moments perdus ! (*bis.*) s'ils ſont paſſés près d'elles.

(On entend un bruit de tempête.)

Air : *Les Trembleurs.*

Mais ciel ! quel épais nuage !
Les vents, la pluie & l'orage
Font éclater leur ravage.
La nuit a chaſſé le jour.
Hélas ! cette nue obſcure
Qui fait gémir la Nature ;
Eſt la fidelle peinture
Des ravages de l'Amour.

(Il ſe met à ſon bureau.)

Air : *Non ; rien n'eſt ſi fatiguant.*

Mais voyons l'évenement
Du problême qui m'échappe ;
Mais voyons l'évenement.
Voici mon raiſonnement.

(On frappe : Pan, pan, pan, &c.)

Je crois qu'à ma porte on frappe.

(Pan, pan, pan, &c.)

Puis-je être ſeul un moment !



SCENE III.

ANACRÉON, L'AMOUR.

ANACRÉON.

Air : *Dans la vigne à la grand' Simone.*

DANS ma maiſon qui vous amene ?
Qui vous conduit en ce logis ?

L'AMOUR.

Par un orage dans la plaine,
Seigneur, je viens d'être ſurpris.
Pour me ſauver, d'abord ici je trotte :
Réchauffez-moi, car je grelotte.

ANACRÉON.

Eh ! d'où venez-vous donc,
Mon beau garçon ?
Vous avez l'air fripon,
Mignon ;
Vous avez l'air d'un fripon.

L'AMOUR.

Air : *Réſonnez, ma muſette.*

Vous me faites injure ;
Seigneur, je vous aſſure

Que dans le fond du cœur,
Je ne ſuis que douceur.

ANACRÉON.

Air : Ces trois mois m'ont duré vingt ans.

Cet enfant a de certains yeux, (bis.)
Le regard ſi malicieux !
Le traitre ! le traitre !
Que ne ſuis-je Apollon pour le connoître ?

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Mais hélas ! vos mains ſont de glace.
Voulez-vous ici que je faſſe,
Pour les chauffer, un peu de feu ?

L'AMOUR.

Non, Seigneur.

ANACRÉON.

Ma crainte eſt extrême.
Que ſeroit-ce donc, en ce lieu
Si j'avois reçu Poliphème ?

Air : *Malgré la bataille, &c.*

Pourquoi, malgré l'orage, & la pluie, & les vents,
Voyager, beau garçon, par un ſi mauvais temps ?

L'AMOUR.

Cher patron, mon deſſein n'eſt pas de voyager ;
C'eſt la ſoif de punir, l'ardeur de me venger,

H v

ANACRÉON.

Air : *Béniſſez le Seigneur ſuprême.*

Venger ! mais vous raillez , ſans doute.
Foible , petit , & ſans ſecours ,
Si le chemin eſt de deux jours ,
Vous périrez en route.

L' AMOUR.

Air : *Dans ma cabane obſcure.*

Quoique foible & petite ,
L'abbeille en ce vallon ,
A l'inſtant qu'on l'irrite ,
Lance ſon aiguillon ;
Et ſa vengeance eſt ſure :
Son dard nous fait ſouffrir.
On ſçait que ſa bleſſure
Nous fait longtems gémir.

ANACRÉON.

Même air.

L'imprudente colere ,
Aveugle en ſes projets ,
Ne voit point le ſalaire
Qu'attirent ſes forfaits ;
L'abbeille, en ſa vengeance ,
Qui fait longtemps ſouffrir ,

Meurt du coup qu'elle lance,
Et ne fait pas mourir.

L'AMOUR.

Air : *J'ai dans ma pochette un petit oiseau.*

Je n'en mourrai pas, (*bis.*)
Et je ne crains point le trépas ;
Ou du moins je le pense.
M'effrayer par-là !
Croyez-vous cela ?
Perdez cette espérance.

ANACRÉON.

Air : *Que j'aime mon cher Arlequin !*

Mais que vous a donc fait celui
Qui vous offense ?
Vous auroit-il volé la nuit ?
Auroit-il emporté sans bruit
Un joujou d'importance ?
Mais que vous a donc fait celui...
Celui qui vous offense ?

L'AMOUR.

Air : *De l'Amour je subis les loix.*

C'est mon esclave ; & mes faveurs
Ont toujours comblé son envie.

C'eſt par moi qu'il charme les cœurs :
J'ai fait le bonheur de ſa vie.
S'il plaît par ſon goût délicat,
S'il eſt celui que l'on conſulte,
C'eſt de moi qu'il tient ſon éclat ;
Et l'ingrat
Me mépriſe, & m'inſulte.

ANACRÉON.

Air : Par un matin Liſette ſe leva.

C'eſt bien méchant.
Contre un ſi bel enfant...
Mais, cher ami, que faites-vous donc là ?

L'AMOUR.

Ta, la, la, la, la, la, la, la.

Air : Réveillez-vous, belle endormie.

Je regarde ſi de ma fleche
Le fer ne ſeroit point rouillé ;
Je vois ſi la corde en eſt ſeche,
Et ſi mon arc n'eſt point mouillé.

ANACRÉON.

Air : *Suivant l'goût de vote façon, elle eſt donc bien gentille ?*

Cet eſclave eſt-il loin ?

L'AMOUR.

Non ; plus près qu'il ne penſe.

ANACRÉON.

Mais pour votre vengeance,
Il ne la craindra point,
Si cet ingrat vous brave.

L'AMOUR.

Lui ! me braver ! lui ! moi !

ANACRÉON.

Quel eſt donc cet eſclave ?

L'AMOUR.

C'eſt toi.

Air : *Non, tu ne m'aimes pas.*

Connois l'Amour, perfide :
Reconnois à mes traits,
Au courroux qui me guide,
Quels furent tes forfaits.
Le ſupplice eſt trop rude
D'eſſuyer tes mépris.
De ton ingratitude,
Traitre, reçois le prix.

(Il lui lance ſa fleche.)

ANACRÉON.

Cruel Amour, fatal vainqueur,
Quel temps as-tu choiſi pour me percer le cœur !

L'AMOUR.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

De tes défis & du combat
Fais à préſent parade.
Mon arc eſt en fort bon état ;
Ton cœur eſt bien malade.
Mais ces calculs, & ce compas
Vont être ta défenſe ;
Et ſous l'Egide de Pallas,
Tu braves ma puiſſance.

SCENE IV.

ANACRÉON *ſeul.*

Air *Fais comme moi, Boi.*

O Ciel ! quels feux !
Dieux !
Je reſſens
Dans mes ſens,
Dans mon cœur,
Une ardeur,
Je meurs.
Quel eſt l'état ou je ſuis

Mis !
Cruel enfant,
Dieu triomphant,
Dis-moi pourquoi....
Quoi !
C'eſt trahir,
Que te fuir !
Se ſauver,
C'eſt braver !
Fut-il jamais....?
Mais,
Non, j'eus tort.
Vois mon ſort.
Veux-tu ma mort ?
Il eſt tant de cœurs
Pleins d'ardeurs,
Qui voudroient....
Bruleroient
De charmer,
D'aimer.
En leur ame,
De tes feux
Dangereux,
Porte les traits amoureux.
Là, ta flamme
Eſt un bien.

Ton lien
Eſt un mal pour moi ;
Voi.

Air : *Je voudrois bien vous ſatisfaire.*

Mais peut-être que, par l'étude,
Mon inquietude
Peut ſe réprimer.
Eſſayons ſi, moins inquiette,
Mon ame diſtraite
Peut enfin ſe calmer.

(*Anacréon ſe met à ſon bureau, rêve, fait ſes efforts pour s'appliquer, marque ſon impatience ; pendant ce temps-là la ſymphonie joue tendrement l'air du Vaudeville qui ſuit.*)

Air : *A mon cœur, dans ce ſéjour.*

C'eſt en vain que je m'applique
A la Phyſique,
Seul en ces lieux.
Quel eſt le ſpectacle unique
Qu'elle m'indique ?
C'eſt deux beaux yeux.
Un regard doux, gracieux,
Eſt la plus brillante logique.
A mon cœur tout, en ce jour,
Parle d'amour ;
Tout peint l'Amour.

Pourquoi tirer de la roſe
Nouvelle écloſe, } (*bis.*)
Le doux parfum ?
Vénus, en eſt-il aucun
Qui ſur tes levres ne repoſe ?
A mon cœur tout, en ce jour,
Parle d'amour
Tout peint l'amour.

Air : *Non; je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Que ne ſuis-je à préſent au milieu des Bergeres ?
Que ne ſuis-je entraîné par leurs danſes légeres ?
Que ne ſuis-je à Samos, à la cour de nos Rois ?
Que ne ſuis-je ? ... Ah ! cruel, ſont-ce là tes exploits ?

Air : *Tout le village étoit perdu.*

Pour diſſiper mon émotion,
Courons les campagnes,
Paſſons les montagnes;
Pour diſſiper mon émotion,
Deſertons les lieux où j'ai pris ce poiſon.



SCENE V.

L'AMOUR *seul.*

Air : *Hélas ! Maman, pardonnez, je vous prie.*

J'Ai sçû voler la Brebis de Céphise ;
Elle la cherche au fond de ce vallon.
Elle gémit, elle ignore ma surprise.
Je voudrois bien retrouver Anacréon.
J'ai sçû voler la Brebis de Céphise ;
Elle la cherche au fond de ce vallon.

[*Céphise derriere le Théâtre appelle :*
Robine, Robine.]

Air : *Dam' Javotte.*

Ah Céphise, (*bis.*)
J'aimerois mieux de ton cœur
Avoir surpris la franchise.
Ah ! Céphise. (*bis.*)

Air : Dérouillons, dérouillons, ma Commere.

Mais je l'entends, mettons en cachette
Cette Brebis dans ce lieu. Fort bien.
C'est un moyen...
Je ne dis rien.
Elle est si simple, elle est si jeunette !
Mais je l'entends ; la voici qui vient.

SCENE VI.

CEPHISE, L'AMOUR.

CEPHISE.

Air : *Là-bas, dans la plaine.*

DE ma bergerie,
Vient de se sauver
Ma Brebis chérie.
Pour la conserver,
Dites-moi, je vous prie,
Où je puis la trouver.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Là-bas, plus d'un Berger s'accorde
A dire qu'un enfant suivoit,
Et chassoit, sans misericorde,
Ma Brebis, & qu'il la battoit.
Il la battoit,
Il la battoit,
Il la battoit avec la corde
D'un arc qu'à la main il tenoit.

L'AMOUR.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Il falloit envoyer après

Le Berger qui pour vous ſoupire.

CEPHISE.

Un Berger !

L'AMOUR.

Il doit être prêt.

CEPHISE.

C'eſt mon chien que vous voulez dire.

L'AMOUR.

Air : *Eſt-il de plus douces odeurs ?*

Non, non ; je veux dire un Berger.
Quoi ! jeune, belle, & tendre,
Vous ne ſçavez point engager
Quelqu'un à vous défendre !
Si près de vous quelque Tircis
Eût été dans la plaine,
Il eût ramené la Brebis
Dont vous êtes en peine.

CEPHISE.

Air : *Des Proverbes.*

Vous vous trompez ; pour ramener bien vîte
Tous mes moutons & braver les dangers,

Mettre les loups & les voleurs en fuite,
Mon chien tout ſeul vaut trois Bergers.

L'AMOUR.

Air : *Noté à la fin.*

Gentille Paſtourelle,
Un chien ne ſuffit pas.
Pour ſuivre auſſi vos pas,
Il faut un Berger fidele.
Près d'un Berger bienfait, & beau,
Que de plaiſirs [*bis.*] ſur la fougere !
Un chien n'a ſoin que du Troupeau ;
Mais un Berger [*ter.*] a ſoin de la Bergere.
Gentille Paſtourelle,
Un chien ne ſuffit pas.
Pour ſuivre auſſi vos pas,
Il faut un Berger fidele.

CEPHISE.

Air : *Quoi ! vous partez.*

J'écoute, hélas ! je ne ſçais quoi de tendre.
Ah ! bel Enfant, que vos chants ſont touchants
Mais je m'en vais : je voudrois vous entendre ;
Vous devriez nous venir voir aux champs.
J'écoute, hélas ! Je ne ſçais quoi de tendre
Rend, bel Enfant, vos diſcours bien touchants.

L'AMOUR.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

La Petite s'en va rêveuſe :
Son cœur en ſecret je troublois.
Parlez donc, la belle Chercheuſe,
Et la Brebis ?

CEPHISE.

Je l'oubliois.

L'AMOUR.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Bergere, ſi je vous dis
Où vous la trouverez ſans doute,
Qu'aurai-je pour mon avis ?
Car il faudra qu'il vous en coûte.

CEPHISE.

Je vous jure que je n'ai rien,
Et mon troupeau fait tout mon bien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez me refuſer,
Pour le moins un petit baiſer. *(bis.)*

CEPHISE.

Air : *Le joli jeu d'amour n'a pas beſoin du jour.*

Un baiſer ? que cela ?

Je le veux, le voilà.
C'eſt vous, méchant, qui me l'aviez priſe;
Mais avant, rendez.

L'AMOUR.

Tenez, regardez.

CEPHISE.

Robine! ah! que je ſuis ſurpriſe!

L'AMOUR.

Un baiſer.

CEPHISE.

Le voilà,
Si ce n'eſt que cela.
C'eſt vous, méchant, qui me l'aviez priſe.

(L'Amour embraſſe Céphiſe, pendant ce temps elle dit.)

Air : *A quoi s'occupe Magdelon?*

Vous avez l'air bien libertin.

(L'Amour avec ſa fleche pique la main de Céphiſe qu'il tient dans la ſienne.)

L'AMOUR.

Bergere....

CEPHISE.

Ahi! vous m'avez bleſſée.

L'AMOUR.

Moi !

CEPHISE.

Oui, vous ; & c'eſt à la main,
Avec ce trait aſſaſſin.

L'AMOUR.

Mineur.

Ah ! vous m'en voyez bien chagrin.
La douleur eſt-elle paſſée ?
Ah ! vous m'en voyez bien chagrin.

CEPHISE.

Je crois que ce ne ſera rien.

L'AMOUR, *d'un ton ironique.*

Air : *Tout le village étoit perdu.*

Je ſuis couſin
D'un medecin :
Pour cette bleſſure,
Cette égratignure,
J'ai le baume le plus divin ;
Attendez, bergere, à l'inſtant je revien.



SCENE

SCENE VII.

CEPHISE *seule.*

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Cet enfant, tout beau qu'il est ;
Paroît d'un caractere
Espiegle, étourdi, mauvais.
Je ne sçais si j'en voudrois
Pour frere, pour frere, pour frere.

Ariette : *Notée à la fin.*

Ah ! ma piquure
Me fait douleur.
Se peut-il que, si peu profonde,
Elle réponde
Jusqu'au cœur ?

Air : *Du haut en bas.*

Mais que c'est beau !
On ne voit ici que dorure ;
Mais que c'est beau !
C'est encor plus beau qu'au Château.
C'est bien mieux que de la peinture,
Car c'est comme une mignature ;
Ah ! que c'est beau !

Air : *Stila qu'à pincé Berg-op-zoom.*

Mais ſi le maître alloit venir.... *(bis.)*
Je ne ſçais pas comme il ſe nomme :
Mais il doit être un bien bel homme.

Air : *Pour voir un peu.*

Dieux ! quelle machine voilà !
C'eſt preſque auſſi rond qu'une boule.
C'eſt ſans doute un jeu que cela ;
Car je m'apperçois quelle roule.
Faiſons mouvoir ce bijou-là ,
Pour voir un peu comment ça ſ'ra.

Air : *Sous un ormeau.*

Tout doucement ,
Faiſons agir le mouvement ,
Par ici , par là.
Ah ! comme tout cela va !
Ah !
(Elle jette à terre ce qui eſt ſur la table.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

De cette maiſon funeſte
Vîte ſauvons-nous ;
Sans demander notre reſte ,
De ce lieu que je déteſte ,

Sauvons-nous,
Sauvons-nous.
(Elle court à la porte, apperçoit Anacréon, rentre & dit :)

Air : *Ciel ! l'Univers va-t-il donc ſe diſſoudre ?*

Dieux ! je l'ai vû, j'ai vû, j'ai vû le maître.
Il va rentrer ; je tremble, je frémis.
Le voici qui va paroître.
Où me mettre en ce logis ?
Ciel ! où me mettre ?
Ah ! le voici.

SCENE VIII.

ANACRÉON, CEPHISE.

ANACRÉON.

Air : *On gravera ſur un chêne.*

HÉLAS ! mon trouble
Redouble :
Tout augmente ma langueur.
Je ſoupire,
Je deſire.
Amour, quelle eſt ta rigueur !
Hélas ! &c.

Air : *O vous, puiſſant Jupin.*

Quel eſt l'audacieux
Qui dans mon abſence eſt entré dans ces lieux ?
Ah ! que n'ai-je trouvé le fat,
Ou le ſcélérat,
Qui m'a fait ce dégât ?
C'eſt quelque vil paſteur,
Quelque voleur....
Si jamais le tiens,
Que je le plains !
Quoi ! tout eſt fracaſſé,
Tout eſt caſſé ;
Oui, ſi je le trouvois,
Je le tuerois.
Mais que vois-je ? Un mouton
Dans ma maiſon !
C'eſt ſans doute à celui
Qui s'eſt enfui.
Vengeons-nous en ce jour ;
Il faut que je l'immole à l'Amour.

CEPHISE.

Air : Ah ! tu n'auras pas mon minet.

Ah ! ne tuez pas ma brebis ;
C'eſt moi-même ;

C'eſt moi-même.
Ah ! ne tuez pas ma brebis.
C'eſt moi, Seigneur ; je frémis.

DUO.

Air : *Quel caprice ! quelle injuſtice !*

CEPHISE.	ANACRÉON.
Seigneur, grace ;	Que d'appas !
Faites-moi grace.	Que d'appas !
De ma diſgrace	Sa grace,
Suis-je cauſe, hélas !	Son age tendre & ſon em-embarras....
Seigneur, grace ;	Que d'appas !
Faites-moi grace.	Oui, cette diſgrace
De ma diſgrace	Ne déplaît pas.
Ne vous vengez pas.	
Seigneur, je n'ai fait qu'y toucher :	Peut-on, ſans ſe laiſſer toucher,
Je l'ai vû d'abord trébucher.	A la regarder s'attacher ?
C'eſt malgré moi,	Je ſens, ô ciel ! je m'apperçois
Je le tournois avec un doigt.	Que ſon regard, tout ce que je vois
Il s'eſt briſé par terre	Porte en moi
Net comme un verre.	Une ardeur...ah ! croyez-moi,
Je ſuis ſincere.	N'ayez point d'effroi.
Quel eſt mon effroi !	

CEPHISE.

Mais que vois-je? quoi! moins févere,
Votre colere
Semble s'oublier.
Je ne fuis que fimple bergere.
Que puis-je faire
Pour vous payer ?

ANACRÉON.

Levez-vous,

Levez-vous,
Bergere.
Quoi! mon courroux peut-il effrayer?
Levez-vous,
Vous pouvez tout faire
Pour me payer.

ANACRÉON.

Air : Babet, que t'es gentille !

Diffipez votre effroi.
Bien loin d'être fauvage.
Mon cœur ... non, dites-moi
Vos parents & votre âge.

CEPHISE.

J'aurai dix-fept ans,
Vienne le printemps;
D'Atis je fuis la fille.
J'habite le prochain hameau.
Aujourd'hui j'ai fur ce côteau,
Par hazard, mené mon troupeau.

ANACRÉON.

O ciel ! qu'elle eft gentille !
Qu'elle eft, qu'elle eft gentille !

CEPHISE.

Air : *Ont enlevé ma mie.*

Pour un agneau,
Pour deux agneaux,
Pour trois agneaux enſemble,
Pourrai-je racheter
Ce qu'il pourra vous en couter;
Répondez donc : je tremble.

ANACRÉON.

Air : *Votre cœur, aimable Aurore.*

Pourquoi craindre ma colere ?
Puis-je le diſſimuler ?
Quand je crains de vous déplaire;
Quand je crains de vous parler,
Ce n'eſt pas à vous, Bergere,
C'eſt à moi ſeul à trembler.

CEPHISE.

Air : *Quand m'en direz-vous de même ?*

Parlez, vous êtes le maître;
Et je dois vous écouter.
Je deſirerois connoître
Ce qui peut vous contenter.

ANACRÉON.

Hélas ! je doute

Que je puiſſe m'en flatter.

CEPHISE.

Parlez, j'écoute.

ANACRÉON.

Air : *Le Démon malicieux & fin.*

Auſſitôt que jai vû vos beaux yeux,
J'ai ſenti la volupté des Dieux ;
J'ai ſenti dans le fond de mon ame
Naitre un penchant ſi flatteur & ſi doux !
Je vous aime : à mes feux, à ma flamme,
Belle bergere, hélas ! répondrez-vous ?

CEPHISE.

Air : *Surtout ne me trompez pas.*

Ce que vous me dites là
Doit ſans doute me confondre ;
Vous m'aimez, & ſur cela
Je ne ſçais que vous répondre.
Je ſens bien que je vous croirois,
Qu'avec plaiſir je m'y fierois ;
Mais je ne ſuis pas fine :
J'ignore quand on badine.

ANACRÉON.

Air : *Il ne vient point, quel ſoin l'arrête ?*

Qui pourroit vous tromper, Bergere,

Seroit ſans doute haï des Dieux.
Qu'à l'inſtant j'expire à vos yeux,
Si ma flamme n'eſt pas ſincere.
J'attends à vos pieds, de mes feux
Le châtiment, ou le ſalaire.
Mais aux larmes que vous verſez,
Je vois que vous me haïſſez.

CEPHISE.

Air : *Là-bas dans la plaine.*

N'ayez point d'allarmes,
Hélas ! je vous croi ;
Je verſe des larmes,
J'ignore pourquoi.
Votre vue excite
Un ſentiment doux,
Dont mon cœur s'agite.
Seigneur, m'aimez vous ?

Air : *Au bord d'un clair ruiſſeau.*

Quitterez-vous ces lieux
Pour me ſuivre au village,
Et pour le pâturage
Ces meubles précieux ?

ANACRÉON.

Je vous les donne tous,

Soyez ici la Reine.

CEPHISE.

Ce ſeroit une peine,
Si je l'étois ſans vous.

ANACRÉON.

Air : *Ce ſoir au bois tu ſçauras ce myſtere.*

Sans moi, Bergere ! ah ! vous êtes ſenſible !
Ah ! vous m'aimez ! ciel ! quel eſt mon bonheur !
Quoi ! vous doutiez du penchant invincible
Que vos attraits font naître dans un cœur !

CEPHISE.

Air : *Sur le Port avec Manon un jour.*

Qu'une bergere en vous voyant
Sente pour vous quelque penchant,
Aiſément cela ſe peut croire ;
Mais que fait comme on peint nos Dieux,
Vous reſſentiez pour moi des feux,
Ah ! Seigneur,
Excuſez mon erreur,
Je pouvois douter de ma victoire.

ANACRÉON.

Air : *Églé tient tous ſes biens.*

L'Amour reçoit ſes traits des mains de la Nature :
Sa puiſſance, c'eſt la beauté.

Loin de ce vain éclat qu'affecte la parure,
Il met son sceptre aux pieds de la simplicité.
Oui, mon cœur ennemi du fard de l'imposture,
De vous, Bergere, est plus charmé....
Dans vos yeux la candeur assure
La constance des feux dont je suis enflammé.

CEPHISE.

Air : L'Amant frivole & volage.

Que la nature en partage
Ne donna-t-elle à mes chants
Le plus séduisant langage ;
Des sons tendres, & touchants ?
Je vous charmerois de même ;
Mais hélas ! pour tout discours,
Je dirai que je vous aime ;
Mais je le dirai toujours.

SCENE IX.

ANACRÉON, L'AMOUR, CEPHISE.

L'AMOUR.

Air : *Eh ! zing, zing, Madam' la Mariée.*

SOyez contents,
Prenez, mes enfans,

Du bon temps.
Les plus beaux inſtans
De vos ans
Sont comme la roſe au printemps.
Ceci, mon cher Anacréon,
N'eſt qu'un petit coup d'aiguillon.
Soyez contents,
Prenez, mes enfans,
Du bon temps.
Les plus beaux inſtans
De vos ans
Sont comme la roſe au printemps.

ANACRÉON.

Air : *Vous qui du Vulgaire ſtupide.*

Amour, l'excès de mon offenſe
Sembloit exclure ta bonté ;
Tu n'as fait voir que ta puiſſance,
Au lieu de ta ſévérité.
Si tu te venges par des peines,
Comment ſçais-tu récompenſer.
Pour porter de ſemblables chaînes,
Tous les mortels vont t'offenſer.

L'AMOUR.

Air Je reviendrai demain au ſoir.

J'ai voulu te faire ſentir

Que je peux te punir. (bis.)
O Bergere, désirez-vous
Quelques plaisirs plus doux ?

CEPHISE.

Air : L'autre jour étant assis.

Amour, ne fais rien pour moi ;
Fais tout pour celui que j'aime :
Je suivrai toujours ta loi,
J'en fais mon bonheur suprême.
Oui, mon sensible cœur
Sera toujours fidele ;
Mais donne à mon vainqueur
Une flamme éternelle.

L'AMOUR.

Air : *Par ma foi, l'eau m'en vient à la bouche.*

Mais j'entends un grand bruit de fanfare,
Tes amis accourent dans ces lieux.
Ils ont sçû le sort que te prépare
Un instant aussi délicieux.
Ils vont chanter le bonheur rare
D'un mortel que chérissent les Dieux ;
Mais j'entends un grand bruit de fanfare
Tes amis accourent dans ces lieux.

SCENE X. & derniere.

ANACRÉON, CEPHISE, PHILENOS, *les Amis d'Anacréon.*

PHILENOS.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

ANACRÉON, que de graces !
L'Amour n'a pû mieux choisir.
Nous accourons sur ses traces
Ici pour nous réjouir.

UNE AMIE.

Tes amis viennent se rendre
En ce lieu pour partager
Le bonheur d'une ame tendre,
Que l'amour vient d'engager.

Les Comédiens ont fait finir la Piece ici par un Duo entre Anacréon & la Bergere, & ont supprimé ce qui suit.

ANACRÉON.

Air : *De tous les bergers du village.*

Quand je jurois d'être insensible,
Amis, je croyois impossible

Qu'il fût au monde tant d'attraits.
Quel cœur en le voyant ne ſeroit pas flexible ?
Amour, pardonne-moi. Dieux ! comme je mentois !
Quand je jurois
D'être inſenſible.
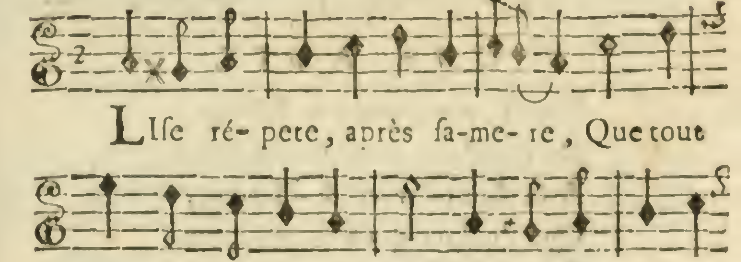
VAUDEVILLE.
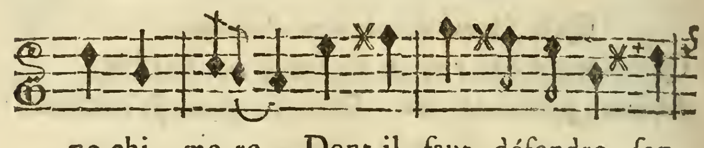
PHILENOS.

Air : *Noté au Couplet ſuivant.*

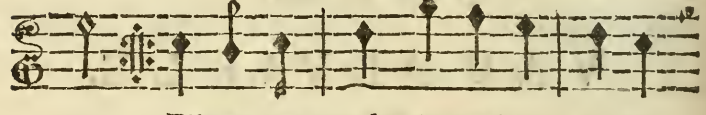
LE jeu, le vin & la tendreſſe
Ont toujours fait de faux ſerments.
Des dez, un verre, une maitreſſe
Triomphent de nos ſentimens.
De ſoi l'on répond, même on jure :
Mais faut-il tenir la gageure,
Contre un charme trop ſéduiſant ?
On y revient en rougiſſant ;
On ne peut changer la Nature.

UN AMI.





ne chi- me-re, Dont il faut défendre son
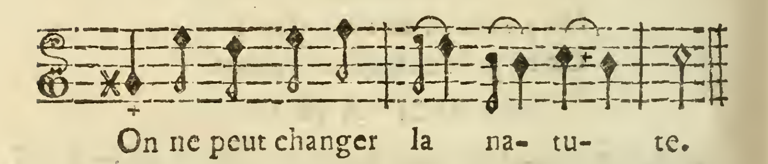


cœur. Elle en ré- pond, même elle en jure :



Mais Tir- cis eſt- il un par jure ? Il donne



ſon cœur pour garand. Il ſou-pire ; Li-ſe ſe rend.

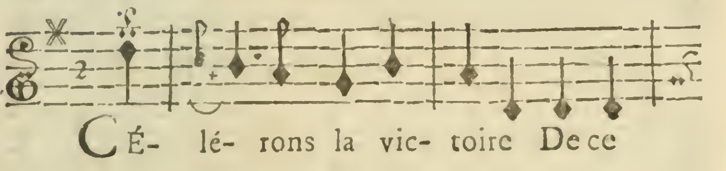


UNE AMIE.

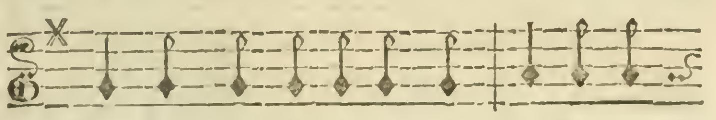
Tircis, aux genoux de Liſette,
Ne met de terme à ſes amours,
A ſa flamme vive & diſcrette,
Que l'inſtant qui finit nos jours.
Il en répond ; même il en jure :

On le croit, ſa victoire eſt ſûre ;
Mais elle avance cet inſtant
Où Tircis devient inconſtant.
On ne peut changer la Nature.
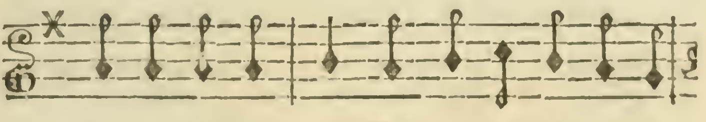
ANACRÉON *regarde l'Amie en colere, & dit :*



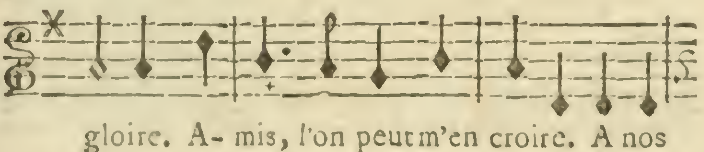
CÉ- lé- rons la vic- toire De ce



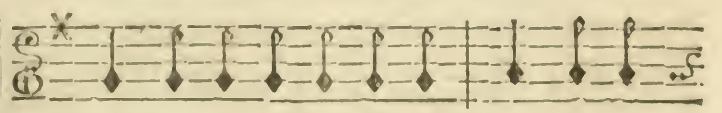
Dieu Qui met l'Univers en feu : Le ſou-



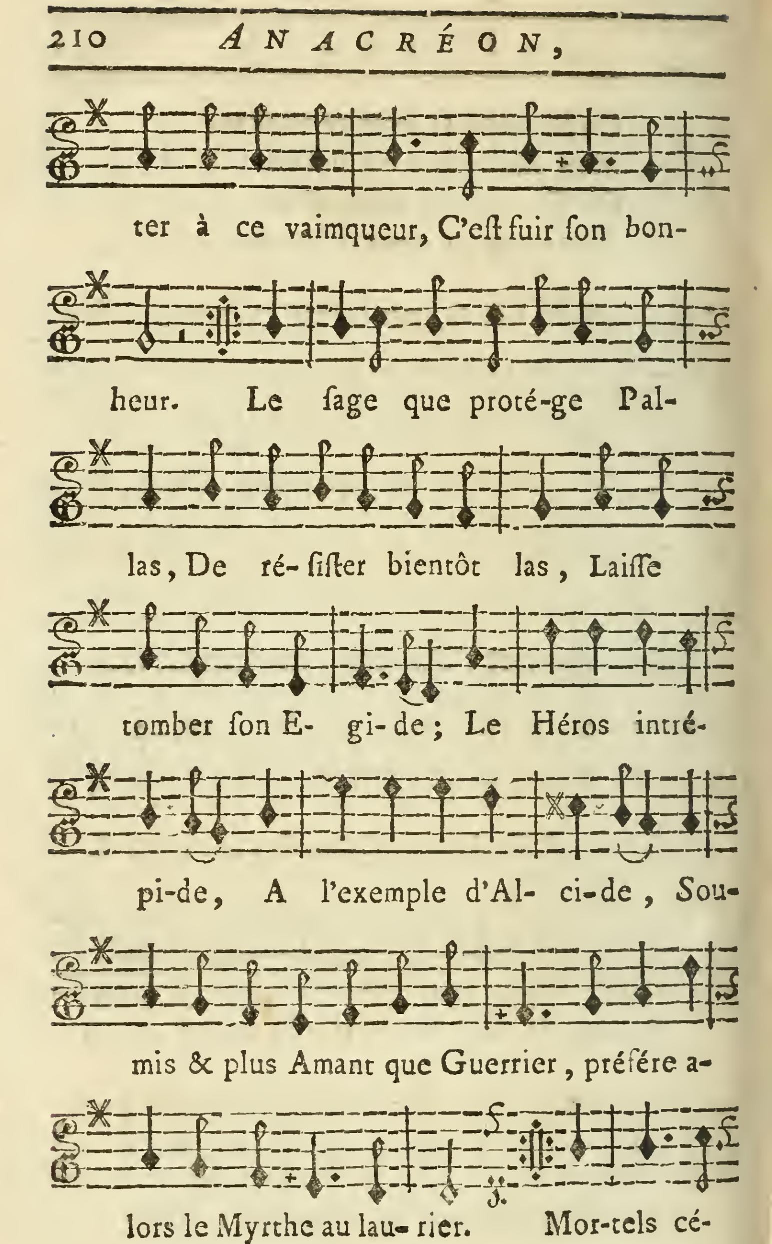
mettre n'eſt qu'un jeu, Dont n'a pas beſoin ſa

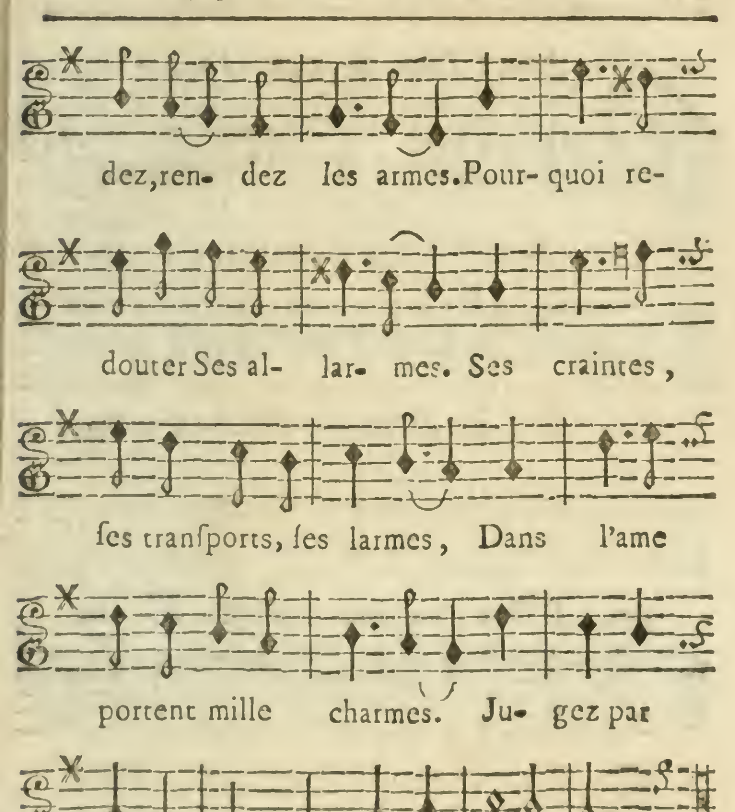


gloire. A- mis, l'on peut m'en croire. A nos



cœurs Il n'offre que des dou- ceurs. Réſiſ-
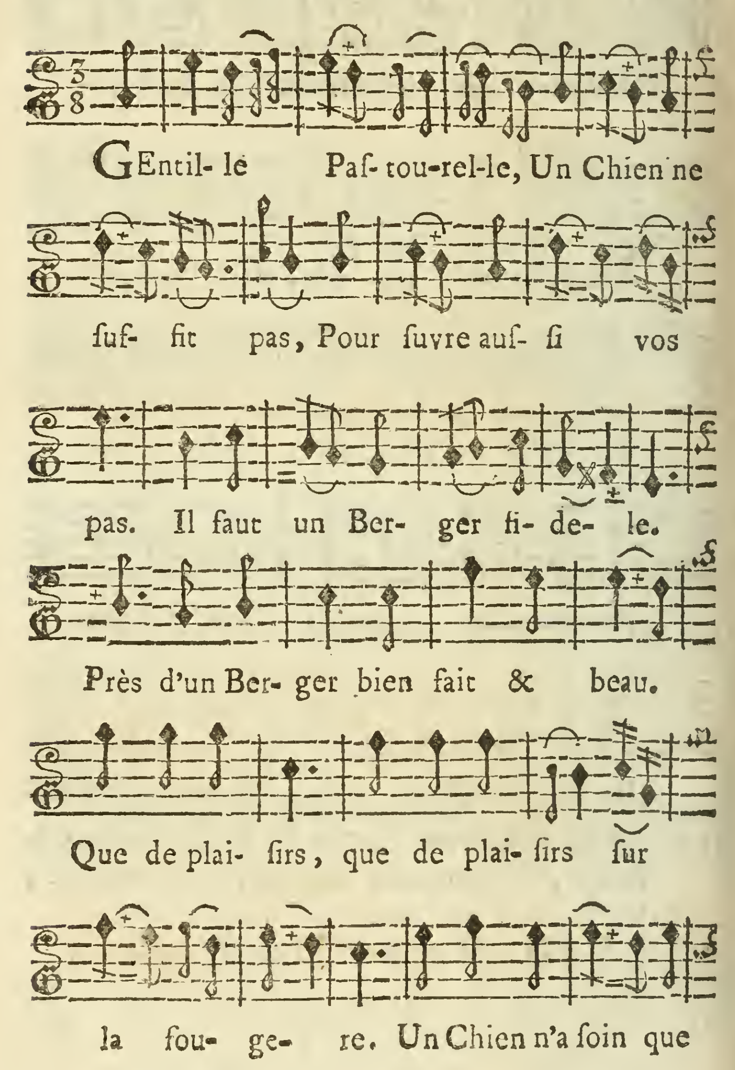

ter à ce vaimqueur, C'eſt fuir ſon bon-
heur. Le ſage que proté-ge Pal-
las, De ré-ſiſter bientôt las, Laiſſe
tomber ſon E- gi-de; Le Héros intré-
pi-de, A l'exemple d'Al- ci-de, Sou-
mis & plus Amant que Guerrier, préfére a-
lors le Myrthe au lau- rier. Mor-tels cé-
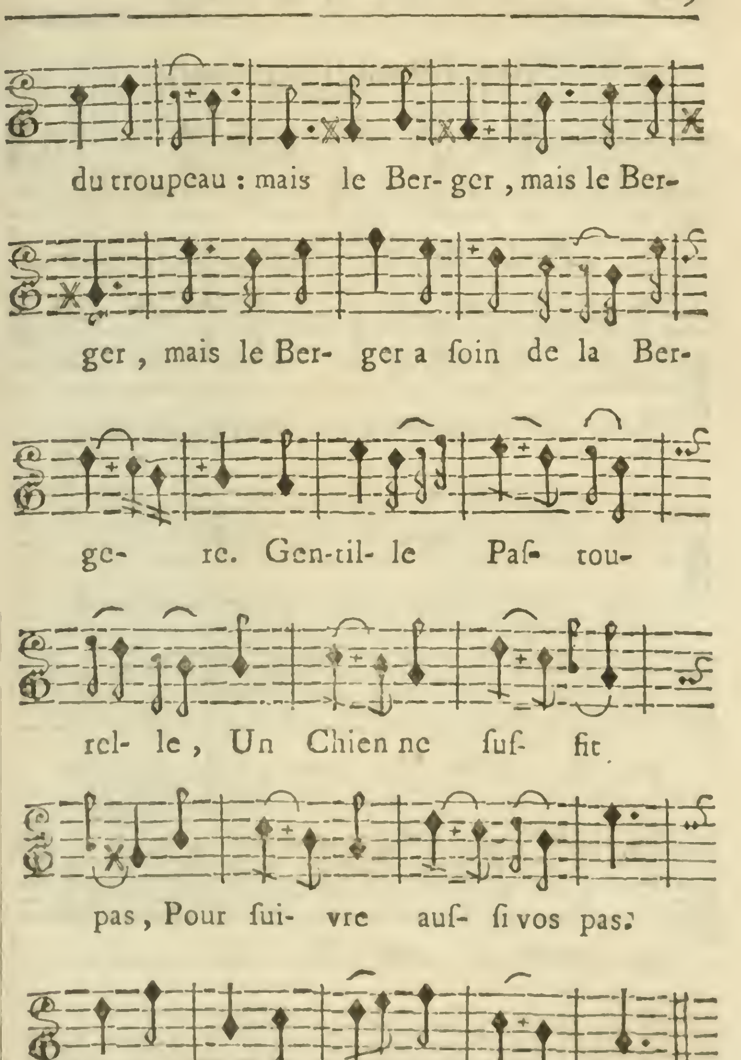


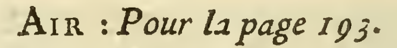
[Les Amis d'Anacréon dansent & forment un pas de Ballet, & couronnent Anacréon & la Bergere.]

FIN D'ANACRÉON.

AIR : *Pour la page 189.*




du troupeau : mais le Ber- ger , mais le Ber-
ger , mais le Ber- ger a ſoin de la Ber-
ge- re. Gen-til- le Paſ- tou-
rel- le , Un Chien ne ſuf- fit
pas , Pour ſui- vre auſ- ſi vos pas.
Il faut un Ber- ger fi- de- le.



AIR : *Pour la page 193.*

AH! ma pi- quure Me fait dou-
leur, me fait dou- leur, me fait dou- leur.
Se peut- il que ſi peu pro- fonde, ſi
peu pro- fonde, Elle re- ponde Juſqu'au
cœur, Elle re- ponde Juſqu'au cœur, juſqu'au
cœur, juſqu'au cœur? Ah! ma pi- quure,

Ah ! me fait dou- leur, Ah ! me fait dou-

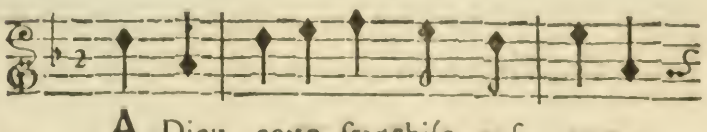
leur. Se peut- il que ſi peu pro- fonde, El-

le ré- ponde Juſqu'au cœur, Elle ré-

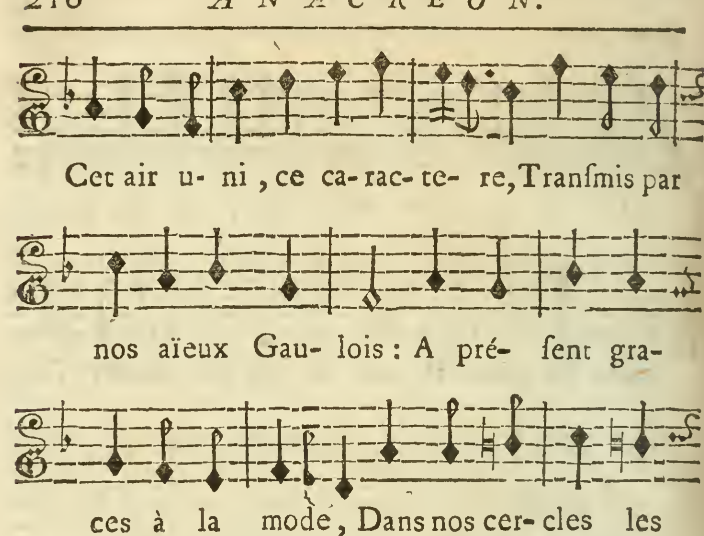
ponde Juſqu'au cœur, juſqu'au cœur,
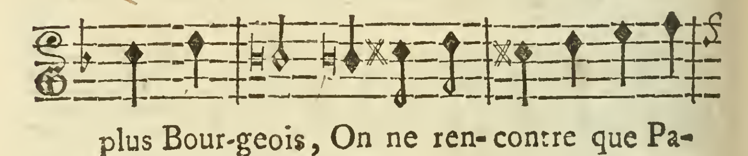
juſqu'au cœur ?

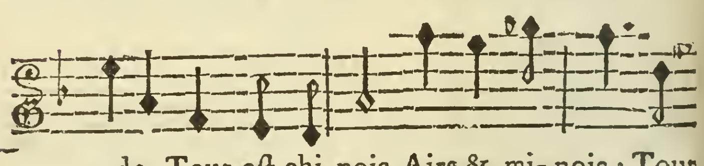
AIR : *Pour la page 98.*

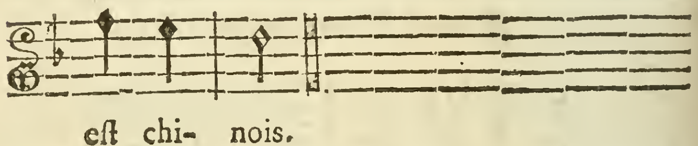


A-Dieu cette franchiſe auſ- tere,


Cet air u- ni , ce ca- rac- te- re, Tranſmis par
nos aïeux Gau- lois : A pré- ſent gra-
ces à la mode, Dans nos cer- cles les


plus Bour-geois, On ne ren- contre que Pa-


gode: Tout eſt chi-nois, Airs & mi- nois ; Tout


eſt chi- nois.

FIN.

TABLE

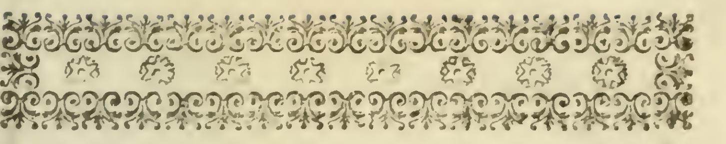


TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CETTE SECONDE PARTIE.

CHANSONS.

Fin de la Table de la ſeconde Partie.

ERRATA.

Page 14 *Vers* 22 *liſez* De forcer.
Page 32 *Vers* 6 *liſez* contentement.
Page 48 *Vers* 10 *liſez* Dire pourrez.
Page 66 *liſez* Romance *au lieu de* Rondeau.
Page 77 *Vers* 8 *liſez* de deux nœuds.
Page 101 *Vers* 9 *liſez* nous ſommes.
Page 209 *ligne* 6 *liſez* Célébrons.




3747O3
Sedaine, Michel Jean
Recueil de poesies. 2 vol.in 1.
LF
S447re
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

